e ANNÉE - No 341 15 fr. 1er JUILLET 1942

LA NOUVELLE REVUE FRANÇAISE

— CHRONIQUES —

— NOTES —

nrf

5, RUE SÉBASTIEN-BOTTIN, PARIS-VIIe

TARIF DES ABONNEMENTS

France et Colonies : 6 mois	**80** fr.
Étranger (Union postale)	**90** fr.
— (autres pays)	**96** fr.
France et Colonies : 1 an	**150** fr.
Étranger (Union postale)	**170** fr.
— (autres pays)	**180** fr.

Les demandes d'abonnement sont reçues ainsi qu'il est indiqué ci-après :

Zone occupée : **La Nouvelle Revue Française,** 5, rue Sébastien-Bottin, Paris-7e — Compte chèque postal : Paris 169-33.

Zone non occupée : **Messageries Hachette, Service de la Nouvelle Revue** Française, 12, rue Bellecordière, Lyon — Compte chèque postal : Lyon 218.

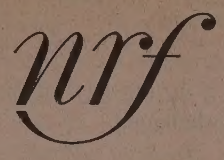
Toute demande de changement d'adresse doit nous parvenir avant le 20 de chaque mois. Elle doit être accompagnée de la dernière bande et de la somme de 2 francs en timbres.

Le Directeur reçoit sur rendez-vous.

La Revue n'est pas responsable des manuscrits qui lui sont adressés.

Les manuscrits accompagnés des timbres nécessaires pour les frais de poste sont seuls retournés à leurs auteurs.

CAHIER de JUILLET
des Éditions de la



OUVRAGES PARUS DU 1er MARS 1942 AU 31 MAI 1942

ROMANS - RÉCITS

Audiberti : Carnage.......... 48 »
Karen Blixen : La Ferme Africaine .... 48 »
Cl. et L. Droze : L'Heureuse Méprise. (Collection du Bonheur.) .... 30 »
Ernst Jünger : Sur les Falaises de Marbre .... 32 »
Louis Guilloux : Le Pain des Rêves (Prix Populiste)........ 48 »
René Laporte : Les Passagers d'Europe.................. 45 »
Simenon : Oncle Charles s'est enfermé.................... 27 »
Simenon : La Veuve Couderc... 27 »
Janine Thillet : Nami.......... 32 »

POÉSIE

Audiberti : La Nouvelle Origine. 22 »
Jean Follain : Canisy.......... 35 »
Henri Michaux : Arbres des Tropiques..................... 50 »
Pius Servien : Orient, suivi de Le Cas Servien, par Paul Valéry, de l'Académie Française. 28 »

PHILOSOPHIE

Maître Eckhart : Œuvres. (Sermons. Traités.).............. 60 »
Brice Parain : Essai sur le Logos Platonicien.................. 28 »

TIRAGES RESTREINTS

Paul Claudel : Cent phrases pour éventails.................... 60 »
Léonard de Vinci : Carnets, 2 vol. .... 300 »

MÉMOIRES

Sully : Mémoires, présentés et annotés par Louis-Raymond Lefèvre .... 100 »

GÉOGRAPHIE

Marcel Blanchard : Géographie des Chemins de fer. (Collection « Géographie Humaine ».). 75 »

HISTOIRE - BIOGRAPHIES

Pierre Brisson : Molière, sa vie, dans ses œuvres.......... 55 »
Paul Landormy : Gounod...... 35 »
Léon Lemonnier : Cavelier de la Salle et l'exploration du Mississipi. (Collection « La Découverte du Monde ».)...... 50 »
Dimitri Merejkowski : Calvin .. 33 »

LITTÉRATURE

Hoffmann : Le Vase d'Or. — Le Violon de Crémone. — Le Chevalier Gluck. (Collection « Les Classiques Allemands ».). 30 »

THÉATRE

Marcel Achard : Théâtre : Mademoiselle de Panama. — Le Corsaire. — Pétrus.............. 40 »
J. M. Synge : Théâtre : A l'Ombre de la Ravine. — A Cheval vers la Mer. — La Fontaine aux Saints. — Le Baladin du Monde Occidental .... 42 »

GALLIMARD
1942

OUVRAGES PARUS EN JUIN 1942

ALBERT CAMUS : L'ÉTRANGER, roman.

Un volume in-16 double couronne.................................... **25**

Le héros de ce livre est « étranger » à la plupart de nos sentiments humains. Il n'e peut-être pas très différent en cela de beaucoup d'autres, mais il ne sait pas ou ne ve pas entrer dans le jeu des conventions et des hypocrisies. On verra comment cet attitude, qui le conduit jusqu'à un crime, acte presque gratuit de sa part, sera jug par la Société...

JEAN DANIÉLOU : LE SIGNE DU TEMPLE, ou LA PRÉSENCE D DIEU. (Collection Catholique.)

Un volume 11 × 19.. **7.**

GEORGES DUMÉZIL : HORACE ET LES CURIACES. (Collectio « Les Mythes Romains ».)

Un volume in-16 double couronne.................................... **27**

Les vieux mythes des Indo-Européens ne survivent à Rome que costumés en histoir et en histoire nationale; un intérêt humain, romanesque et juridique y tient lieu merveilleux qui, dans l'Inde, par exemple, est inséparable de l'idée de mythe. Da la direction déterminée par M. Georges Dumézil dans de précédentes études, la no velle collection essaiera de reconnaître et d'expliquer quelques-uns de ces « myth romains ».

DURANTY : LE MALHEUR D'HENRIETTE GÉRARD, roman (Préfa de Jean Paulhan).

Un volume in-8° soleil... **45**

Duranty est un homme pour qui le monde extérieur existe, bref un homme tel qu en fallait un à l'invention du réalisme. Il fut le Primitif, l'inventeur ébloui, du rom naturaliste.

PENTII HAANPÄÄ : GUERRE DANS LE DÉSERT BLANC, traduit d finlandais par Aurélien Sauvageot.

Un volume in-16 double-couronne.................................... **30**

Tableau de la guerre dans le Nord de la Finlande, ce n'est ni un roman, ni un journ de guerre, c'est une évocation hallucinante des images qui ont obsédé le jeune écriva Pentii Haanpää, l'ancien bûcheron de la forêt finnoise devenu soldat.

FRANCIS PONGE : LE PARTI PRIS DES CHOSES. (Collection « M tamorphoses »).

Un volume in-4° jésus.. **28**

STENDHAL : AUX AMES SENSIBLES. Lettres choisies et présenté par Emmanuel Boudot-Lamotte.

Un volume in-8° carré avec un frontispice.......................... **70**

Un portrait-souvenir de ce classique d'âme.

Nous pouvons déjà annoncer à paraître en Juillet :

CHOPARD — BERTIN — BERLIOZ — LAURENT : LES MIGRA TIONS ANIMALES. (Collection « L'Avenir de la Science ».)

ROBERT DESNOS : FORTUNES, poèmes.

PIERRE NAVILLE : LA PSYCHOLOGIE, SCIENCE DU COMPORT MENT (Collection « L'Avenir de la Science »).

RAYMOND QUENEAU : PIERROT MON AMI, roman.

HENRI VIGNE : HYGIÈNE DE LA GROSSESSE. (Collection « Savoi Vivre ».)

LIVRES RELIÉS, d'après les maquettes de Paul Bonet :

PAUL VALÉRY : POÉSIES.

LÉONARD DE VINCI : CARNETS.

LA NOUVELLE
REVUE FRANÇAISE

CHANSONS POUR LES OISEAUX

Chante au cœur du silence, ô rossignol caché! Tout le jardin de roses écoute et s'est penché.
L'aile du clair de lune à peine glisse-t-elle. Pas un souffle en ces roses où chante Philomèle?
Pas un souffle en ces roses, dont le parfum s'accroît de ne pouvoir jeter leur âme à cette voix!

(PHILOMÈLE. — Ball. Fr. VI.)

A Pierre Drieu la Rochelle.

I

CHANSON DU ROITELET VOLEUR-DU-FEU

Qui saute plaisamment? qui vole mieux encore? l'oiseau-mouche normand, le roi couronné d'or

ayant le feu du ciel pris comme un entêté voleur, comme Ariel et comme Prométhée,

et mis dessus sa tête; que cet orgueil me plaît! il charme la fauvette, le petit roitelet!

2

CHANSON DU GEAI POLYGLOTTE

Le geai a tous les cris. Il sait quatre cents langues, le français, le sanscrit, le patois, ses harangues, de l'aurore à brunette, sont d'un gentil poète,

d'un avocat des feuilles, d'un siffleur d'opéra, d'un crieur de ferraille, d'une nichée de rats, d'un paon, et cætera, et d'un ocarina.

Aussi je ne saurais, onques, vanter assez le chant doux, dur, clairet, sombre, filé, cassé, le fol clavier de notes, la richissime glotte

du geai huppé, du geai savant (multicolore, en la peine que j'ai, le geai me charme encore) du blanc et gris et roux-chaudron-quasi-carotte et bleu geai polyglotte !

3

CHANSON DE LA BERGERONNETTE-LAVANDIÈRE

Jà le soleil luisarne. Une petite tête se montre à la lucarne de la bergeronnette :

deux feuilles entr'ouvertes. Frrt ! son corps n'est pas gros à la finette alerte. Sautille, sautereau.

Herbette ne l'arrête, grainette ou vermisseau. Vite ! vite ! au ruisseau ! hoche-queue ! hoche-tête !

Patte, patte légère frappe l'eau vivelette. C'est la bergeronnette qui fait sa lavandière.

4

CHANSON DE LA COLOMBE-POIGNARDÉE

Si Dieu n'avait pas fait le soleil et les mondes, il n'y aurait pas eu les douleurs ni ma blonde, pas de coups, de sang rouge et ni ma bien-aimée. Il n'y aurait sur terre colombe poignardée.

Si Dieu n'avait pas fait la lune et les orages, il n'y aurait pas eu de pleurs aux doux visages, pas de couteau farouche et ni ma bien-aimée. Il n'y aurait sur terre colombe poignardée.

Si Dieu n'avait pas fait les jours après le jour, il n'y aurait pas eu d'amour ni mon amour. Il n'y aurait sur terre colombe poignardée et ni, Seigneur ! ma bien-aimée, ma bien-aimée !

5

CHANSON DU VERDIER SCIEUR-DE-LONG

Zi, zi, la terre sera chauve, zi, zi, bientôt si le verdier, zi, zi, promène sa scie mauve au crépuscule dans l'aubier.

Zi, zi, le cœur en pleurs du chêne, zi, zi, dans l'air va se cacher si le verdier — zi, zi — le traîne à la mort au cœur du bûcher.

Zi, zi, le vénérable érable, zi, zi, le bon hêtre si vieux, zi, zi, feront des brocs, des tables, si le verdier n'a pitié d'eux !

Zi, zi, les trembles et les saules, zi, zi, mourront si le verdier, zi, zi, fait courber leurs épaules devant la mort des peupliers.

6

CHANSON DU CIGOGNEAU FILIAL

Du cigogneau (j'entends un mari de cigogne) applaudissez longtemps la gloire et la vergogne.

Le cigogneau, vous dis-je, ayant pris sa croissance, mouche, soigne et nourrit ses père et mère vieux.

Cela tient du prodige? Non, pour l'incurieux de voir ses Vieux chéris tomber en décadence.

Applaudissez longtemps la gloire et la pudeur du cigogneau (j'entends ce fils tout plein d'honneur).

7

CHANSON DU ROUGE-GORGE APITOYÉ

Dehors la neige tombe. Je n'ai plus rien à moi, je n'ai plus rien au monde qu'un feu dans la cuisine.

Ma pauvre mère est morte, mon pauvre père aussi. La neige est à ma porte. Que je suis seule ainsi !

Blotti contre ma porte, le rouge-gorge a froid. Mon amour est parti combattre pour le roi.

Je n'ai plus rien au monde qu'un feu dans la cuisine. Le rouge-gorge appelle : ma cousine, ma cousine !

8

CHANSON DU CUL-BLANC VULGAIRE

Le cul-blanc chevalier, le traquet, le pétrel sont d'orgueilleux culs-blancs. Le cul-blanc de nos haies, voilà celui que j'aime; il est simplet, discret; couleur de son œuf pâle où se mire le ciel,

mais surtout blanc de neige à la queue et au cul frétillards, lorsqu'il chante : aku, aku, aku, voire et lorsqu'il invite à dîner, sans serviette, son aimée amoureuse et fine cul-blanchette.

9

CHANSON DU COURLIS OUBLIÉ

Un marais fuit sur la lande. Il se perd dans l'horizon. Dieu ! que ma tristesse est grande ! que ma peine est sans raison !

Voici des jours et des jours qu'une eau brille sur la lande... Et je cherche une raison à ma peine sans amour.

Luit un souvenir peut-être sur la lande ? Ah ! si loin ! Non. Je n'ai pu le reconnaître. Il se perd dans l'horizon.

Rappelle-toi, mon cœur sot, l'heure où tu n'as plus ouï sur un marais solognot le courlis qui fait cui ! cui !

10

CHANSON DU PAON DÉPLOYÉ

Jalousé du Cancer et de la Voie Lactée, des Ourses, de la Vierge, du Lynx, d'Amalthée, de l'Hydre et de ta Chevelure, ô Bérénice ! — et pif ! paf ! paon ! de tous les bons feux d'artifice.

11

CHANSON DE L'AIGLE ROMANTIQUE

Misère du poète et misère de l'aigle :

combler l'heure de cris triomphaux, de cris aigres.

Bonjour, aigle, bonjour ! Adieu, sondeur, plongeur,

au nez crochu l'aride goût de voyager...

Pour nulles fins sonder l'Abîme en sa hauteur ?

ou plonger vers la Crasse aux fins d'y remanger

ce qu'on mangeait hier : la charogne — ô misère ! —

puis repu, d'y gémir seul, à tous étranger ?

d'y remanger la mort (d'en bâiller à périr) ?

d'y gémir, d'y mourir, non ! d'y recommencer

vers le gouffre céleste encore à s'élancer ?

12

CHANSON DE L'AIGLE NAPOLÉONIENNE

De Toulon, à Sainte-Hélène, et sans passer par Nijni, cette aigle a pondu, chrétienne, vingt mille œufs dans trois cents nids.

Morte enfin sur SA poitrine, et fantôme reconnue, cette aigle quasi divine pond le soleil dans la nue.

13

CHANSON DE LA CAILLE BONNE PAYEUSE

Paie tes dettes ! Paie tes dettes !

— Si je n'ai pas de dettes ?

Paie les miennes.

14

CHANSON DE L'ALOUETTE ÉPARGNEUSE

Riche ou non ? Je ne saurais le dire.

Elle met le soleil en tire-lire.

15

CHANSON DES CORNEILLES JOYEUSES

Pourquoi sonner la mort et nous tirer des larmes, ô lourd bourdon de bronze à la gueule vermeille, si ton lugubre choc en mon cœur s'accompagne du plus gai, du plus fol carrousel des corneilles ?

16

CHANSON DU CORBEAU DES NEIGES

Ni charogne de cerf, ni vieux os d'oisillons, rien que cet âpre sol déserté des couleuvres, plus même un passereau dans les bois de Vendœuvre; plus de femme au logis, plus même un compagnon !

La trace de tes pas seule te fait cortège sur la plaine infinie, à travers d'autres bois. Tu as faim, tu as froid, pauvre corbeau des neiges. Est-il au monde oiseau plus malheureux que toi ?

Les vers sont des cristaux à ta bouche glacée. Ton nez traîne avec peine une haleine d'aiguail. Paralytique, un œil aveugle, chair lassée, viens crever dans la poche de l'épouvantail.

17

CHANSON DU PINGOUIN FIANCÉ

Vous ne signerez pas à mes noces, mes frères ! bien que vous soyez là dix mille et un notaires. Coup du sort ! coup du Nord ! Hélas ! oui, coup bien rude. Ma fiancée est au Pôle sud.

Réponse des pingouins à leur frère

Nous n'aurions point signé, ni par froid ni par chaud, étant (Buffon dixit*) catalogués manchots.*

18

CHANSON DU CHARDONNERET FLATTEUR
ET DU PÊCHEUR A LA LIGNE

Suis-je au bord de la Seine ou au bord du Lignon ?
Qui m'appelle ?... Est-ce là mon nom : petit mignon ?
— « Oui p'tit mignon, oui p'tit mignon, oui p'tit mignon. »
Eau ne saurait mentir ! eau, qu'on me réfléchisse !
— « Oui p'tit mignon, oui p'tit mignon, oui p'tit mignon. »
Serais-je Buckingham, don Juan ou Narcisse ?
— « Oui p'tit mignon, oui p'tit mignon, oui p'tit mignon. »
un radjah tout en or, un boïard à pelisse ?
— « Oui p'tit mignon, oui p'tit mignon, oui p'tit mignon. »
l'amant de Cléopâtre, ou ton roi, Nitôkris ?
— « Oui p'tit mignon, oui p'tit mignon, oui p'tit mignon. »
Lindor, Kean, des Grieux, Fronsac ou Dumas fils ?

— « Oui p'tit mignon, oui p'tit mignon, oui p'tit mignon. »
le prince des poètes ?... qu'on m'en avertisse.
— « Oui p'tit mignon, oui p'tit mignon, oui p'tit mignon. »
Suis-je au bord de la Seine ou au bord du Lignon ?

19

CHANSON DU FAISAN DORÉ

Engueule, ergot dressé, Coq-Doge, oui, Magnifique, engueule ce Shylock fuyant épouvanté — honte de la Sérénissime République du Poulailler — devant ta Domesticité :

riche à l'égal des cieux y compris l'arc-en-ciel, traînant l'or qu'à Venise entière il filouta, crayeuse face et bec crochu rongé du fiel que dissimule en vain sa rouge baüta !

20

CHANSON DE LA PIE PIEUSE

Margot bigote, que brailles-tu là-haut ? Il sort des mots, il sort des mots

de ton gosier un vrai capharnaüm, quels dominus ? quels vobiscum ?

non, c'est toujours et pie et pie et pie, *pie un, pie deux, pie trois, pie dix.*

Roupie au nez, te voudrais-tu papesse ? Pie-la-borgnesse ? Margot-la-pie ?

21

CHANSON DU RHINOCÉROSSIGNOL TROPICAL

Ce bel oiseau d'Afrique, il est microscopique.

Pas plus qu'un veau mort-né, il ne chante jamais.

C'est le nègre qui chante comme l'enfer du Dante,

. . . .

s'il becquète son nez, au joli mois de mai.

22

CHANSON DES PIAFS DE PARIS

Qu'ils seraient beaux, par m'âme ! sous bonnets d'archevêque, les piafs de Notre-Dame ! non, les saints se rebèquent.

Les pierrots de Montmartre, à l'aube, heure azurée, que je les vois peu tartes en sifflet de soirée !

Truelle, pince, gouge, dessous l'aile ou ailleurs, qu'ils semblent travailleurs, les moineaux de Montrouge !

Pratiquant la torgnole; bien trop en vérité, les piafs des Batignolles, je les vois casquettés.

Sur le ventre un tambour, vous êtes réussis, pierrots du Luxembourg, de Montsouris aussi.

Que la prestance est fière, que le jabot se gonfle des moineaux en colère nés sur l'Arc de Triomphe !

A l'horizon Javel, fils de la Tour Eiffel, que vous les trouvez belles, pierrettes et moinelles !

Sur les toits des Écoles, fils de la Mouffetard, du Mont-Par aux Beaux-Arts, que de grues vous racolent !

Au lointain l'Opéra, Poulbots du Sacré-Cœur, de Constantin-Pecqueur, fils de la Butte-aux-rats,

dans vos mires le square Saint-Pierre et mille enfants, aux cerceaux criez gare, plumes se rebouffant.

Sous vos petons les Halles, garçons de Saint-Eustache, fondez sur la rafale... des p'tits riens qui se cachent.

Mais au Quartier d'Antin, piafs, criez votre faim, n'y trouvant plus de pain ni d'élégants crottins.

Face au Trocadéro, dans la poussière grise, que vous offrez, pierrots, de prise à vos marquises !

Envolez-vous, moineaux, vers la flèche en dentelle de la Sainte Chapelle, seyez-vous au plus haut

et s'il n'est pas de voile au ciel, petits gentils, picorez les étoiles, tout en faisant pipi.

Soit ! mais il faut dormir et le dodo choisir : les bouches du métro sont des eldorados.

Proprets, demain Dimanche, ayant lustré vos manches, vous filerez jusqu'où ? Saint-Denis ou Saint-Cloud ?

Vos ailes faisant rames, votre bec mirliton, les piafs de Charenton, canotez sur la Marne.

Vos pattes faisant piques, c'est à la République, si vous manifestez, qu'il faudrait caleter.

Vos maigres ventelots, est-ce au Père-Lachaise qu'ils vont devenir gros, gonflés de vers ? de fraises ?

non, c'est aux marchés noirs piquetant Tout Paris — il y a de l'espoir — volez-y ! joyeux cris !

Soit ! mais n'allez courir les trop riches quartiers : il pourrait vous en cuire et pas un bœuf entier.

Vous préférez du pain ?... Ici la table est mise pour des fifis rupins aux manières exquises.

Le ton gourmé, poseur, ô moineaux de Passy, vous êtes des raseurs à cul froid même assis.

Bah ! volez, riches, pauvres, faites du tourbillon : l'occasion est chauve, mais la vie a du bon,

survolez, tête-bêche, et les tours et les flèches, tête haute vingt ponts, fleuve, toits, plaines, côtes,

du lointain Bon Marché jusques aux Louvres proches, de clocher en clocher parmi les sons des cloches.

Bah ! quels que vous soyez, princes, curés ou gnafs, je payerai vos loyers, moineaux, pierrots et piafs.

23

CHANSON DU PETIT SERIN EN CAGE
OUBLIÉ DANS LE GRENIER

Il était un p'tit jaune tout habillé de gris, canari, qui demandait l'aumône aux chats et aux souris, canari, toto canaro : Compère Mistigri, le lairras-tu, le lairras-tu, le lairras-tu souffri ? le lairras-tu, le lairras-tu, le lairras-tu souffri ?

Le chat d'la Mère Michel, ses moustach's comme un gril, canari, a fait la courte échelle aux rats et aux souris, canari, toto canaro : « Ah ! Père Mistigri, me lairras-tu, me lairras-tu, me lairras-tu mouri ? me lairras-tu, me lairras-tu, me lairras-tu mouri ?

— « Tu t'en iras au ciel, croqué par les souris, canari, les rats, c'est rationnel, te croqu'ront bien aussi, canari, toto

canaro, et Mistigri chéri croqu'ra le tout, croqu'ra le tout, miaou, miaou, miaou, croqu'ra le tout, croqu'ra le tout, miaou, miaou, miaou. »

Morale

Le chaton, qui l'eût cru ? c'est le Père Lustucru, ce monstre malotru, qui l'a croqué tout cru.

24

CHANSON DE L'OISEAU FOSSILE :

c'est Cuvier qui chante.

J'ai tout quitté pour l'ingrate survie d'animaux feus depuis sept cent mille ans. Plésiosaure ne dure qu'un moment. Chagrin d'amour dure toute la vie,

car ils s'effritent les jolis fossiles de trois cents pieds, que j'aimais en amant, — fors l'autruche-gratte-ciel, heureusement. Le dinornis est un fier volatile

au squelette plus dur que diamant. Froid professeur d'un Muséum sénile, je n'ai chat, chien, ni même oiseaux des îles, un dinornis console mes vieux ans.

J'ouïs en rêve ses doux gazouillements.

25

CHANSON DU CRI DE LA GRUE

Vole, grue dans la grêle dessus grèves et grottes : si la rafale crève ton nid grêle, ah ! crie : crotte !

26

CHANSON PLACIDE DU CHAT-HUANT
AUX YEUX VERDATRES

Un bâillement discret ? un haussement d'épaules ? un résigné soupir ? devant la pâle horreur du combat, une haleine sifflée ? une miaule, une plainte en ce froid qui fait trembler le cœur ?

un cri soudain, clameur dans l'aube, à l'effroyable assassinat ? La nuit égorgée sur les blés. Et toujours, de ces yeux grands ouverts — infermables — l'éternelle douleur du monde à contempler ?

Non, les petits huots réclament leur pâté de vers, — boules d'or, boules d'azur, boules de jour —, mais gentils, patients, fils de l'Éternité, impassible devant l'immuable retour

du jour et de la nuit s'égorgeant tour à tour.

27

CHANSON DE L'OISEAU BLEU

Aliénor, Éléonor, Genièvre, Ilse, Nausicaa, Viviane, Ève, Blancheflor, Urgèle et Gwendoloèna,

Carotte, Céphise, Amalthée, Rosalys, Rosalinde rose, Eunice, Eïone, Galatée, sylphes, nymphes, apothéose,

Muses, Musette, Mélusine, Musidora, muse adorée : Germaine Tourangelle, Ondine, Calliope, Clio dorée,

métamorphose en lys et roses de Jeanne la bonne Lorraine, Vénus Anadyomène, Irène, Béatrice une autre Germaine,

voix heureuses d'être fées, Fée A, Fée E, Fée I, Fée O, voire Fée U, Roxane, Io, reines, impératrices, fées,

Nour-Djehane, Badroulboudour, la Sulamite et la Sultane, Yseut, Ysoline, Peau-d'Ane, Amour, Amour, Amour, Amour.

28

CHANSON DE PÉGASE ET DES ARCHANGES

... Et des anges aussi ! Que sont-ils ? Et Pégase ? et les susdits archanges enfin, que sont-ils ? Leurs ailes, que sont-elles ? ou de volatiles, ou sorties du vestiaire allégorique, hélas !

hélas ! et du Bestiaire symbolique, itou ? Tout net, je m'y refuse. — « Et pourquoi ? » — Zut ! C'est tout. Pégase est un oiseau !... comme un oiseau, vous dis-je, puisque tout franc cheval racé craint le vertige.

Sans ailes que seraient les anges, les archanges ? Des hommes. De grands hommes ? Ce sont des oiseaux ! (j'en vois souvent errer les sublimes phalanges) et mon ange gardien n'en est que le plus beau.

D'ailleurs on le sent bien (oui, c'est affaire d'âme) qu'ils sont de vrais oiseaux, car leur moteur est flamme. Pas vrai ! je n'ai jamais enfourché — propos d'âne ! — l'homme volant volage ou l'aérhippoplane.

29

CHANSON DU MERLE A MOI

Merle, tel moi, né *d'un langage scientifique où prose et poésie ont la même Musique, sont naturellement fils de la même Loi :*

LE RYTHME, *auquel s'ajoute un charme dans la voix, je dirai de toi, merle — et de moi (au physique, Merlin) — rien d'autre que nous sommes un seul : Moi !*

30

CHANSON DE PHILOMÈLE

J'en sais tout le mystère. Aussi je veux le taire.

30 *bis*

LE CHANT DU CYGNE

Ne puis le contrefaire. — Jaloux de l'imiter, je laisse à mes confrères le soin de le chanter.

30 *ter*

CHANSON DU NID

Les petites têtes dans le nid pivotent :
têtes de linottes, êtes-vous poètes ?

30 *quater*

CHANSON DU PLUS PETIT

DE TOUS LES PETITS OISEAUX :

i (1).

PAUL FORT.

(1) Lettre initiale de l'infini. *(Note de la corneille-institutrice.)*

T. E. LAWRENCE

Lettres

Lawrence d'Arabie, le colonel de trente ans qui battit les Turcs et fonda le royaume de Feysal, est mort en 1919. Jusqu'à l'accident de motocyclette de 1935, un autre Lawrence a vécu, sous des noms d'emprunt, comme simple soldat de l'armée britannique. Le premier s'était inscrit dans l'Histoire. Du second, jusqu'à la publication de sa correspondance à Londres, en 1938, on ne savait que peu de chose. Ses amis, en réunissant dans un livre leurs témoignages contradictoires, n'avaient fait qu'épaissir le mystère. Les Lettres *y introduisent quelques lueurs. De cet extraordinaire document psychologique, encore inconnu du public français, nous avons détaché, pour les traduire, les pages les plus significatives. Les confessions que Lawrence adresse à Lionel Curtis nous montrent un chef rassasié de gloire, qui aspire à se fondre dans la masse et qui pourtant a horreur de cette masse; un puritain, que le dégoût de la chair conduit jusqu'au nihilisme; un moine laïque, qui dans son effacement volontaire reste soucieux de plaire et d'étonner. En les lisant nous découvrons d'étranges renversements de la sensualité, des localisations de l'orgueil inattendues, des abîmes intérieurs que même la littérature russe n'avait pas encore explorés. A ceux qui jugeraient ce personnage trop conscient et trop « sophistiqué » nous offrons, pour terminer, l'admirable lettre où Lawrence, apprenant aux Indes la mort de Thomas Hardy, trouve sans effort, dans une effusion du cœur, les mots audacieux et délicats qui peuvent le mieux réconforter la compagne survivante d'un grand artiste.*

A. F.-L.

12 Novembre 1922.
Farnborough.

A Robert Graves (1).

... Honnêtement, je ne pourrais pas vous dire avec précision pourquoi j'ai rejoint, bien que la nuit précédente (c'était une nuit merveilleuse, je me sentais comme un

(1) Le premier biographe de T. E. Lawrence;

criminel attendant l'aurore) je sois resté ici et j'aie écrit toutes les raisons que je pouvais voir ou deviner en moi. Mais elles se réduisaient à ceci : que c'était une démarche nécessaire, qui m'était imposée par mon inclination vers le niveau de la terre, par un espoir désespéré que je trouverais un terrain commun entre moi et les hommes, par un certain désir de me rendre plus humain que je ne l'étais devenu à Barton Street, par un désir de devenir quelqu'un d'ordinaire parmi une foule de semblables. Et puis aussi, pour parler de gros sous, j'ai été mis en faillite par un événement inattendu. Autant de bonnes raisons, mais si on n'en fait pas le total, elles sont misérables, inadéquates. Je voulais rejoindre, voilà tout; et je suis encore quelquefois heureux de l'avoir fait. Cela va être un sommeil de l'esprit et j'en sortirai moins étrange que je n'étais quand j'y suis entré — ou tout au moins, moins étrange aux yeux des autres hommes.

E. L.

19 Mars 1923.
Bovington Camp.

A Lionel Curtis (1).

Lord, Mon esprit me suggère ce matin de vous écrire toute une série de lettres plus belles que les *Lettres de mon moulin.* Rien ne sortira de cette résolution, mais en attendant, cette page se noircit de préliminaires.

Que devraient être les préliminaires? Vous dire pourquoi j'ai rejoint? Comme vous le savez, je ne sais pas! En expliquant à Dawnay, j'ai dit : « Suicide mental. » Mais ceci est seulement parce que je suis un incorrigible phraseur. Vous avez remarqué, en lisant mes œuvres complètes, cette tendance à faire prétentieusement de petits paquets de mots?

Dans ces mêmes œuvres complètes il y a aussi la raison pour laquelle je me suis engagé deux fois : pendant ma

(1) Directeur de la Revue politique *The Round Table.*

dernière nuit à Barton Street j'ai lu les chapitres 113 à 118 et j'y ai vu, implicitement contenu, mon récent destin. Les mois de politique avec Winston (1) étaient anormaux tandis que ceux de la R. A. F. et de l'Armée sont naturels. Et l'Armée (que je méprise de tout mon esprit) est plus naturelle que la R.A.F. A Farnborough, je me suis soudain enflammé pour un rêve de gloire aérienne, pour l'aviation telle qu'elle devrait être, et je me suis mis au travail à toute vapeur pour faire vibrer les autres comme moi-même. J'étais en train de gagner quand ils m'ont « sorti » : je soupçonne même que j'ai été « sorti » pour cela. Cela choquait l'étage supérieur que le rez-de-chaussée fût devenu trop enthousiaste.

L'Armée a l'air d'être cuirassée contre l'enthousiasme. C'est une vie horrible et les camarades en sont dignes. J'ai dit à l'un d'eux : « Ils sont de cette sorte d'hommes qui instinctivement jettent des pierres aux chats. » Il m'a répondu : « Pourquoi? Que jetteriez-vous? » Vous voyez que je ne suis pas encore à la page; mais je m'y mettrai à la longue. Après sept années de ce régime il sera impossible de songer à moi pour une position de commandement, et cette dégradation est mon but. Je n'ai pas l'élan et la conviction nécessaires pour soutenir mon pouvoir de mouler les hommes et les choses. Aussi, je regrette toujours ce que j'ai créé quand le loisir après la création me permet de regarder en arrière et de voir que l'idée n'était pas originale.

Ceci est un exorde pompeux et la suite devrait être une sinistre série de lettres. Mais il y a une excuse à cela, c'est que le temps se meut ici plus lentement que partout ailleurs et qu'un homme n'a que lui-même à penser. Au réveil, je me sens comme Adam après une nuit de méditation et mon esprit a assez de malice pour s'amuser de mêler Adam à l'aventure.

(1) Churchill.

Ne prenez pas sérieusement ce que j'ai écrit plus haut à propos des autres hommes. C'est seulement au début que certains côtés de leur nature frappent par leur grossièreté. A la longue, je me rallierai à l'étonnant cri de Blake : « Tout ce qui est est sacré! » Cela me paraît un des meilleurs mots qu'il ait jamais dits. Philip Kerr (1) en tomberait d'accord (une des choses sympathiques chez Philip, c'est son approbation de mon absence) mais peu d'autres hommes peuvent arriver à la même conclusion sans l'aide d'un certain mysticisme.

Je ne suis pas sûr que ce que j'ai dit à propos de mes créations soit tout à fait vrai. Je suis persuadé que l'Arabie, la Transjordanie et la Mésopotamie *avec ce qu'elles engendreront* sont presque assez monumentales pour justifier sept années du travail d'un cerveau (car je savais ce que je faisais, tandis que les autres travaillaient seulement par instinct). Quant à mon autre création, ce bizarre et interminable livre (2)... savez-vous que je suis absolument affamé de savoir ce que les gens en pensent — non pas ce qu'ils me disent mais ce qu'ils se disent l'un à l'autre? En serait-il ainsi si je croyais vraiment le livre pernicieux?

Là encore, peut-être est-il possible de trouver une solution par la multiple personnalité. C'est ma raison qui condamne le livre, et la révolte, et les nouvelles nationalités : parce que la seule conclusion rationnelle de l'esprit humain est un pessimisme comme celui de Hardy, un pessimisme très semblable à cette lande d'hiver marécageuse, avec ses plantes flétries et ses arbres dépouillés, qui nous entoure. Notre camp, situé sur une tumeur de cette désolation, a l'air pustuleux et nous (tous bruns de corps, avec des taches jaunes à la ceinture) nous devons ressembler aux germes grouillants de cette fermentation. Ceci est

(1) Plus tard Lord Lothian, mort en 1940 alors qu'il exerçait les fonctions d'ambassadeur de Grande-Bretagne aux États-Unis.
(2) *Les Sept Piliers de la Sagesse.*

une impression, une impression extérieure, dont la raison fait un tableau ; mais il y a un sens intime plus profond qui se souvient d'autres paysages et des changements que l'été apportera à celui-ci, et pour ce sens-là, rien ne peut être sans changement, tandis que l'avantage ou la supériorité rationnelle du pessimisme est dans sa finalité, dans l'éternité qui le couronne (et s'il n'y a pas d'éternité, il ne peut y avoir de pur pessimisme).

Lord, quel brouillard de mots! Ce que je voudrais dire est que la raison prouve qu'il n'y a pas d'espoir; aussi nous espérons, pour ainsi parler, sur une jambe de notre cerveau : c'est un progrès va-et-vient qui me fait avancer mardi, jeudi et samedi et me laisse pareil à moi-même les autres jours. *Quelle vie* (1).

R. (2)

27 Mars 1923.
Bovington Camp.

A Lionel Curtis.

Ma veine épistolaire a l'air de se maintenir aujourd'hui, parce que je me suis mis à réfléchir sur mes camarades de la baraque. Ils diffèrent nettement des hommes de la R. A. F. Là-bas nous étions excités par notre prochain travail. Nous passions presque tout notre temps à parler de l'avenir, à l'interroger. Nous avions constamment recours à notre imagination et nous nous récompensions ainsi nous-mêmes. Les camarades étaient quelconques, mais tellement soulevés par l'espoir qu'ils sortaient d'eux-mêmes et que je ne pouvais pas les voir clairement. Il y avait comme un scintillement autour de l'escouade.

Chacun des hommes qui sont ici a rejoint parce qu'il était à bout, et personne ne parle de l'Armée, ou de promotion, ou de travaux et d'accomplissements. Nous sommes tous là, en dernière analyse, par nécessité et

(1) En français dans le texte.
(2) T. E. Lawrence portait à ce moment le nom de Ross.

nous nous considérons réciproquement comme des preuves de la faillite du monde. Aussi toute prétention ne serait pas seulement une chose risible, mais une quasi-impossibilité. Nous sommes un bas-fond social, nous sommes ceux qui sont inaptes à la concurrence vitale : et chacun de nous estime les autres aussi bas qu'il se juge lui-même.

Je suppose que cette basse estimation est très proche de la vérité. Il ne peut pas y avoir en Angleterre de milieu plus grossier, plus dépourvu de tout ce dont l'éducation d'une vie d'homme nous a enduits, vous et moi. Peut-il y avoir de l'utilité ou de la vérité dans toutes nos modes, sciences et arts ? Pendant des centaines ou peut-être des milliers d'années, les hommes de loisir ont élaboré et enregistré jalousement le progrès de chaque génération pour en faire le point de départ de la suivante — et ici les masses sont aussi animales, aussi charnelles que l'étaient leurs ancêtres avant que Platon, Jésus-Christ, Shelley et Dostoïevsky aient enseigné et pensé. Dans cette foule, on voit d'une façon frappante combien courte est l'étendue de notre savoir et combien les hommes ordinaires en sont mauvais conducteurs. Vous et moi, nous le savons : nous avons essayé, par la *Table Ronde* et par la parole, d'enseigner tous ceux que nous avons pu atteindre : et la fin est ici, dans cette obscurité cimmérienne, où des feux follets errent parmi les vapeurs.

Ce qu'il y a de lamentable, c'est que dans ce camp on est obligé de prendre en charge cette animalité. C'est un sentiment, un esprit qui colore chaque mot et chaque action et, je crois, chaque pensée qui passe dans la baraque n° 12. Votre esprit à vous est une construction à nombreux étages et vous, son seul habitant, allez d'étage en étage, de chambre en chambre selon votre fantaisie momentanée. (Un esprit n'a pas de moments, mais laissons passer la métaphore). A volonté, vous pouvez être grossier, apprécier le café ou une sardine, ou bien vous raréfier jusqu'à ce que la diaphanéité des mathématiques pures ou la fuite

des lignes d'un dessin soit assez pour vous nourrir. Ici...

Je ne veux pas l'écrire, parce qu'en littérature de telles choses n'ont jamais été et ne peuvent pas être. Relater les actions de la baraque n° 12 serait rédiger un carnet médical, non une œuvre d'art mais un document. Ce n'est pas la saleté de tout cela qui me choque, parce que vous ne pouvez pas appeler sale la poursuite d'une chienne par un chien ou l'accouplement des oiseaux au printemps. Et c'est le malheur de l'homme qu'il n'ait pas une saison d'amour, mais répande ses émotions et ses excitations à travers toute l'année... Mais être couché nuit après nuit dans cette atmosphère de sensualité de chattes en chaleur, qui se répand à travers la baraque, nourrie par des ruisseaux de matière fraîche, issus de vingt bouches lubriques... Mon esprit est torturé par la crudité de tout cela, sachant que cela ne cessera que quand la lente trompette sonnera l'extinction des feux dans une heure ou à peu près... Et l'attente est si longue... Cependant la sonnerie finit toujours par venir et soudain, pareille à la providence de Dieu, une rosée de paix tombe sur le camp... Mais sûrement le monde serait plus propre si nous étions morts ou sans cerveau. Nous sommes tous également coupables, vous savez. Vous n'existeriez pas, je n'existerais pas sans cette sensualité. Tout ce qui est participe de la chair, est l'achèvement d'un moment où la pensée obscène de la baraque n° 12 a passé à l'acte et a conçu; et n'est-il pas vrai que la faute de la naissance incombe en quelque mesure à l'enfant? C'est nous qui avons conduit nos parents à nous engendrer et ce sont nos enfants futurs qui suscitent le désir dans notre chair.

Tout cela est dégoûtant et cependant la baraque n° 12 me montre la vérité qui est derrière Freud. Le sexe est une partie intégrante de nous tous et plus nous sommes près de la nature, plus nous en dépendons d'une façon constante et complète. Ces gaillards sont la réalité, et vous et moi — nos « moi » qui se rencontraient à Londres

et parlaient de choses immatérielles — nous sommes seulement les enveloppes extérieures d'un noyau pareil à ces gaillards. Ils laissent l'air et la lumière jouer autour d'eux. Aussi se développent-ils dans une atmosphère de concupiscence, mais en même temps ils atteignent la santé et la force. Tandis que nos enveloppements et nos bandages nous ont rapetissés et déformés et nous ont réduits jusqu'à une apparente insensibilité. Mais c'est une callosité, une mutilation que peuvent seulement approuver les esthètes qui préfèrent les vêtements au corps, les apparences aux intentions.

Ces gaillards ont des racines qui chez nous sont rudimentaires ou coupées depuis longtemps. Avant de venir ici je ne m'étais jamais représenté l'Angleterre que comme un organisme, une entité. Mais ces gaillards sont locaux, territoriaux. Ils se servent tous de dialectes et pourraient être classés d'après leur dialecte si c'était nécessaire. Mais ce n'est pas nécessaire, car chacun parle de son district, le loue, le vante, vit dans son souvenir. Nous nous appelons l'un l'autre « Brum » ou « Coventry », ou « Cambridge », et l'homme qui n'a pas « un lieu » est un étranger. Ils se querellent et se battent en comparant les vertus de leurs petites patries. Ils n'ont même pas une notion de solidarité ou de nation, ou de quoi que ce soit d'idéal qui puisse embrasser leurs rues familières.

Eh bien, la conclusion de la première lettre était que l'homme, étant une guerre civile, ne pouvait pas être harmonisé ou transformé en un tout logique — et la fin de celle-ci est que l'humanité étant organique, en état de croissance naturelle, est inéducable : elle ne peut pas échapper à son premier germe, ni à sa première couleur et elle ne peut pas non plus dépasser la chair ou produire quelque chose qui ne soit pas mortel et charnel.

Je crains que même mon absence ne réconcilierait pas Philip Kerr avec ceci.

E. L.

14 Mai 1923.
Tanktown.

A Lionel Curtis.

J'aurais dû écrire plus tôt, mais un pouce fendu et la soudaine découverte par les autorités de mes affinités avec la classe des criminels m'ont enlevé le goût d'écrire subjectivement. Or, depuis que la politique m'a quitté, notre seul sujet, c'est moi-même.

Il y avait une injustice dans votre lettre. Ma protestation ne s'élevait pas contre les mauvais propos. Pour moi ils sont sans signification, on ne peut rien leur reprocher. On ne peut pas plus les critiquer que n'importe quelle conversation négligente. La R. A. F. tenait d'aussi mauvais propos et le plus pur petit groupe de jeunes gens ne fait pas autre chose. Ce ne sont pas les mauvais propos que ceux d'ici ont dans la bouche, c'est l'envahissante animalité de leur esprit, sa bestialité sans mélange qui m'effraie et me blesse. Personne ne trouve mauvais, au contraire tout le monde considère comme naturel de monnayer le corps d'une femme, ou de se vendre soi-même, ou de se prostituer d'une façon ou d'une autre. J'ai protesté contre cela, en partie par pitié pour moi-même, parce que je me suis condamné à devenir comme eux, et en partie par un pressentiment de faillite, car mon masochisme reste et restera seulement moral. Physiquement, je ne peux pas le soutenir — et même je trouve dans le renoncement la satisfaction qu'ils trouvent dans l'abandon. Je réagis contre leur exemple par une abstention encore plus rigoureuse qu'avant. Je hais maintenant tout ce qui est corporel (et pour moi tout ce que je hais devient impossible). Récemment, pendant ces exercices sportifs vexatoires qu'on nous impose, j'ai été invité à sauter et j'ai refusé parce que c'était une activité de la chair. Après, je me suis demandé si c'était la vraie raison ou si je ne craignais pas plutôt d'échouer ridiculement : alors je me

suis exercé tout seul et j'ai fait un saut de vingt pieds et je me suis senti spirituellement malade d'avoir essayé, parce que j'étais heureux de découvrir que je pouvais encore sauter. C'est comme pour la musique, dont j'ai faim : Henry Lamb est à Poole et il jouera merveilleusement pour moi si j'y vais, mais je ne veux pas y aller, bien que je sois si affamé de rythme que même un soldat balbutiant une chanson sur le piano fait couler mon sang plus doucement. (Je refuse de l'écouter avec ma tête.)

Cette sorte de chose doit être la folie et quelquefois je me demande jusqu'à quel point je suis fou et si une maison de fous ne sera pas ma prochaine et douce étape. Douce en comparaison de ce lieu qui me blesse corps et âme. C'est terrible de me cramponner volontairement ici et pourtant je veux rester ici jusqu'à ce que cela ne me blesse plus, jusqu'à ce que l'enfant brûlé ne sente plus le feu. Croyez-vous qu'il y ait eu beaucoup de moines laïques aussi convaincus? On était habitué à penser que de telles dispositions d'esprit avaient passé avec l'âge de la religion; et pourtant elles ressuscitent, purement séculières. C'est un éclair sombre qui illumine le désert de la Thébaïde. Voilà Antoine presque dépouillé de sa sainteté! Et Thérèse?

Je consume la journée (et moi-même) à méditer, à faire des phrases, à lire et à penser encore, à galoper mentalement le long de vingt routes divergentes à la fois, aussi isolé que dans mon grenier de Barton Street. Je dors moins que jamais, car la tranquillité de la nuit m'impose la méditation. Je mange seulement le breakfast et refuse toute distraction possible et tout travail et tout exercice. Quand mon tempérament s'éveille et que je me surprends en train d'errer hors de mon contrôle, je sors ma motocyclette et je la précipite à la vitesse maxima sur ces mauvaises routes pendant des heures et des heures. Mes nerfs sont surmenés et presque morts, de sorte que rien, sauf des heures de danger volontaire, ne peut les ressusciter; et la vie que j'atteins alors est faite de la joie mélancolique

de risquer quelque chose qui vaut exactement deux shillings neuf pence par jour.

C'est bizarre aussi, ce désir de risque réel, parce qu'au collège je détestais sauter à cheval plus que du poison. Cela est physique, et c'est pour cela que je suis honteux de le faire et de ne pas le faire et que je ne veux pas le faire : et surtout que je suis honteux (effrayé) de le faire bien.

Une gentille lettre de neurasthénique ! Ce que vous avez fait pour mériter de la recevoir, Dieu seul le sait... Peut-être m'avez-vous écouté trop amicalement en d'autres occasions. Mes excuses, etc. Vous êtes une sorte de soupape, peut-être. Je voudrais que vous fussiez un aliéné et que vous me disiez où et comment cette fermentation prendra fin. Par delà toute curiosité et toute volonté elle me rend misérable et m'annihile si complètement que je puis à peine blâmer les pouvoirs de tomber sur moi avec leurs mornes punitions.

L.

30 Mai 1923.

A Lionel Curtis.

Milord, Votre lettre était noire et blanche — blanche à cause de cette histoire Albright. L'idée que j'ai pu aider un malade mental est pitoyablement ironique. Était-ce la peur d'une maladie plus grave que la sienne ? Vous savez qu'en matière de neurasthénie, celles qui n'ont pas de cause sont les pires. Si mon succès n'avait pas été aussi grand et aussi rapide, je le mépriserais moins ; et si l'on ajoute à mon succès dans l'action (selon le jugement de ceux que j'ai interrogés) mon succès d'écrivain (aussi dès le premier essai) — eh bien, voilà pourquoi je me suis effondré et j'ai couru ici pour me cacher.

N'est-il pas vaguement possible que l'efficacité de mon livre tienne en partie à son secret, à sa nouveauté et à son caractère discutable ? Mon jugement sévère sur lui commande peut-être votre sympathie ? Mon espoir que ce

n'est pas aussi bien que Shaw le dit ce matin... Et la noirceur de votre lettre? Elle est noire parce qu'elle me donne la tentation de m'enfuir d'ici et ce faisant, encourage mes désirs contre ma volonté. La conscience chez les hommes sains est un sadisme balancé, la sauce amère qui donne du goût aux entremets ordinaires de la vie; et dans les estomacs malades, le désir d'un condiment devient une envie irrésistible, jusqu'à ce que ce qui est détestable devienne sain et ce qui est répugnant au sens moral devienne (à l'esprit) pur, droit et souhaitable. Ainsi, parce que mes sens détestent cette vie ma volonté m'y contraint — et une vie confortable me paraîtrait maintenant pécheresse.

Quand je me suis embarqué dans cette aventure il y a un an (c'est le 22 juin que Trenchard m'a accepté dans la R. A. F.) je pensais que c'était une indisposition passagère et curable, tandis qu'aujourd'hui je sens qu'il n'y a devant moi ni changement, ni espoir de changement. Voilà pourquoi vos suggestions de changement me heurtent.

Vos arguments, bien qu'ils me remplissent de reconnaissance à votre égard, sont légers. Je vous ai dit une fois que vous étiez riche en idées et en ameublement de l'esprit; et vous êtes riche, en comparaison de ces pauvres gars d'ici. Vous dites que mes amis souffrent de mon absence, mais ma personnalité (qui est le don que je pourrais vous apporter) est de peu d'ampleur et, d'après mon expérience, n'a pas touché plus de dix ou douze amis à la fois. Tandis qu'ici, je vis avec trente hommes arides, qui sentent ma présence. La baraque n'est plus ce qu'elle était et ne ressemble pas à ce qu'elle serait si je partais. Ceci n'est pas de la vanité, mais la constatation d'un fait — car il y aurait un changement si l'un quelconque de nous était enlevé et je suis plus riche et plus large et plus plein d'expérience qu'aucun des vingt autres qui sont ici. Une plus grande part du monde a passé sur moi pendant trente-cinq années que sur tous leurs vingt ans additionnés; et votre gain (si vous gagniez par mon retour) serait leur perte.

Il me semble que l'entourage ne compte pas. Votre cercle ne tire pas de moi (sauf superficiellement) plus que le leur. En vérité le Cénobite influence peut-être autant que l'homme social, car l'exemple est éternel et les anneaux extensifs de son influence sont infinis.

Pour moi il y a des consolations. La parfaite beauté de ce lieu devient immense par son contraste avec la vie que nous menons, et la baraque crasseuse où nous vivons, et l'autorité bruyante et fanfaronne qui règle notre médiocrité quotidienne. La mesquinerie presque intolérable de l'homme s'insère dans un cadre de lande calme et d'arbres bourgeonnants, avec le ferme repère des Monts Purbeck derrière nous. Les deux mondes font résonner leurs différences dans mes oreilles... Et puis, il y a l'irresponsabilité : je dois répondre ici seulement de la propreté de ma peau, de la propreté de mes vêtements et d'une certaine élégance mécanique de mon comportement sur le terrain. Depuis que je suis ici on ne m'a pas présenté un seul choix : tout est obligatoire — sauf cette harcelante possibilité de s'en aller dès que ma volonté de rester s'effondrera. Cette exception mise à part, c'est le complet déterminisme — et peut-être le complet déterminisme contient-il la paix parfaite que j'ai tant désirée. J'ai essayé de rejeter la volonté libre; j'ai rejeté l'autorité (non l'obéissance, car c'est mon effort actuel de trouver l'égalité dans la subordination — c'est de domination que j'ai été saoulé); j'ai rejeté l'action, et la vie intellectuelle, et la sensibilité réceptive, et la bataille des cerveaux. Toutes ces vies ont été des échecs, et ma raison me dit par conséquent que l'obéissance, l'ignorance failliront aussi, puisque la racine de l'échec doit être en moi. Et pourtant, en dépit de toute raison, j'essaie.

Albright aurait dû dire à son médecin de *se* guérir... Mais tous mes remerciements pour m'avoir raconté l'histoire. Cela m'a un peu amusé, comme Brutus devait être amusé quand on louait son fils exécuté, dans les bavardages de Rome.

Ceci doit marquer la fin de cette correspondance : une soupape peut être bonne pour un bouilleur parce qu'elle l'empêche d'éclater, mais c'est un abus d'en faire un prétexte à surcharger habituellement une machine insuffisante. Donc mes excuses — et cela n'arrivera plus.

L.

15 Janvier 1928.
Karachi.

A Mrs Thomas Hardy.

Chère Mrs Hardy, Ceci est un dimanche et il y a une heure j'étais sur mon lit en train d'écouter le dernier quatuor de Beethoven quand un de mes camarades est entré et a dit que T. H. était mort. Nous avons fini le quatuor parce que, sur le moment, cela lui ressemblait. Et maintenant, voici que je dois vous écrire quelque chose que vous recevrez trois semaines trop tard.

J'attendais presque la nouvelle. Quand votre lettre est venue à Noël, j'ai voulu répondre, mais une dépêche dans les journaux disait qu'*il* était malade. Alors j'ai retenu mon souffle, sachant que sa vie était suspendue sur une balance sensible et qu'un seul vent froid pouvait y mettre fin. Depuis des années, il était transparent de fragilité. Vous qui viviez avec lui, vous y étiez peut-être trop habituée pour le remarquer. C'est seulement vous qui l'avez maintenu vivant pendant toutes ces années. Vous, à qui, après tant d'autres, j'ai dû le privilège de le connaître.

Et maintenant, je devrais m'affliger pour lui et pour vous, mais j'ai presque le sentiment d'un triomphe. Le jour où nous avons atteint Damas, j'ai pleuré sans pouvoir me contrôler sur ce triomphe enfin dignement achevé; et la disparition de T. H. me touche de la même façon. Il avait fini, et il était un homme si complet... Chaque fois que je quittais Max Gate après l'avoir vu, je me blâmais de mon intrusion, car son âme en avait fini avec des choses comme moi et les miennes. Je décidais presque de ne plus

troubler à nouveau son repos. Mais comme vous savez, je revenais toujours la première fois que j'en avais l'occasion. Je crois que j'aurais essayé de venir même si vous n'aviez pas été si bonne pour moi — mais vous étiez très bons tous les deux.

Devant sa mort, je pense surtout à vous. Je suis comblé, l'ayant connu. *Vous* avez sacrifié beaucoup de votre propre vie et de votre richesse à une tâche de dévouement. Je crois que c'est une bonne chose, d'un point de vue général, de faire pour les autres ce que vous avez fait pour nous tous; mais c'est dur pour vous, qui ne pouvez pas voir aussi clairement que nous combien glorieusement vous avez réussi, et être sûre que c'était bien la peine. T. H. était infiniment plus grand que l'homme qui est mort il y a trois jours — et vous avez été l'un des architectes. Dans les années qui se sont écoulées depuis la publication des *Dynasts*, le Hardy violent avait disparu et T. H. avait pris sa place incontestée — incontestable. Cependant, comme je vous l'ai dit, après une année d'adulation la meute passera là où il se tenait en criant : « Il n'y a pas de T. H., il n'y en a jamais eu. » Une génération passera avant qu'il puisse rayonner dans un ciel parfaitement clair de nuages. Mais qu'est-ce qu'une génération pour un soleil ? Il est en sûreté. (Que ce mot signifiait peu de chose pour lui !)

Ceci n'est pas la lettre que j'aimerais écrire. Vous aurez senti pourtant comme je le regrette et deviné peut-être comment j'aurais essayé de le penser, si ma pensée avait eu l'ampleur nécessaire pour contenir son image.

Et maintenant vous allez être importunée; des chacals vous suivront; mais tout cela n'a pas d'importance... Vous qui avez aidé tant de personnes, et que maintenant personne ne peut aider... Je suis si triste.

T. E. Shaw (1).

Traduit par Alfred Fabre-Luce.

(1) Nouveau pseudonyme de T. E. Lawrence.

LE SAINT ET LE LOUVETIER

(*Pour une biographie de O. V. de L. Milosz*).

Milosz était noble. Il était possédé de la vertu d'airain, l'honneur, qui est sans aucun doute la loi suprême de la morale de l'Amour. Ces mots, amour chrétien et honneur humain, ne doivent pas, dans un certain cloaque, tomber comme des cailloux sur une mare à grenouilles. Parler de son honneur et de sa noblesse exclut de ma pensée ses revendications ancestrales qui, d'ailleurs, surgissaient aussi souvent de la fantaisie de son humour que de l'acidité de ses humeurs furieuses. Parfois, on pouvait surprendre dans ces revendications une vague tentative de prendre sur l'actuel une distance infranchissable, une sorte de besoin d'imperméabilité qui éloignerait le mufle et la plèbe de la cité moderne, de créer un abîme, qu'il savait fallacieux, du reste, entre sa vie de vérité, trop exposée aux coups de main des frivoles, et le vaste, bruyant et vain rouage qui turbine sans progrès le chaos des sociétés, entre sa vie attentive et les batailles pour certains pavois où le juste ne voit que renommée populaire, entre sa pensée et des idéologies qui n'avaient pas la splendeur du papillon, mais certainement sa vie éphémère.

Mais la sagesse de Milosz ne lui permit jamais de s'attarder à ce fil physiologique de nos hérédités. C'est pourquoi j'ose employer le mot noble, que l'on trouvera ici, pur de toute héraldique. Il était noble comme on ne peut

l'être sans approcher de la sainteté. Sa noblesse était exemplaire et de cette intolérance merveilleuse qui provoque le rire ou la haine chez les ambitieux opportunistes, noblesse qui arrache toutes les défenses, qui met à nu et à la merci des stratèges et des marchands, noblesse qui fait de sa victime une dupe splendide, satisfaite, avouée et sûre qu'elle sera vaincue, brisée.

Les hôtes d'une autre mare ne se troubleront-ils pas si, certain de ne pas devoir insister davantage sur la noblesse de Milosz, je m'applique un instant au dessin du visage pur et haut de son honneur? Celui-ci est la droiture, la raideur grave du penseur et du poète, le fanatisme qu'il consacre au dégagement de son moi effroyablement responsable. C'est, cet honneur, la rigueur inlassable que l'existence du poète impose au gouvernement de ses saisons et de ses jours d'homme, c'est l'inflexibilité de sa discipline dans les responsabilités prises envers la substance sacrée de la vie et de la mort. Je n'admettrai pas que l'honneur de Milosz, si prodigieusement exotique dans les Lettres et les Arts, ne soit pas l'honneur du poète simplement, le poète dont, parmi tous les hommes, la conscience doit rester nette. Le moindre péché, le moindre fléchissement lui déroberait la puissance de demeurer debout. Le péché du poète, contre sa conception du vrai, au fond secret de son âme, est à jamais irrémissible.

Milosz est un poète dont l'intégrité intime, candide et dépouillée, ne put jamais concevoir la poésie comme une carrière, un exercice, une expérience, une situation où l'on s'attache à un groupe, à une mode, thèse ou époque. Lui, avant tout, écrivait comme Jean Grenier a découvert qu'il est uniquement juste et possible d'écrire. S'oublier et ne s'adresser à personne. Les poètes sont au sommet de chaque montagne « ces feux de la Saint-Jean qui, dit-il, semblent consumer en pure perte la richesse des forêts et qui sont, comme les *Phares* de Baudelaire, les symboles de ce qui ne doit jamais s'éteindre, ces feux

qui pourtant ne sont destinés, par ceux qui les allument, à réchauffer personne et qui nous sont aussi utiles que le pain, puisqu'ils signifient l'espoir ».

Pour Milosz, la poésie était l'harmonie active du mouvement universel, l'opération de créer des astres par l'intuition de notre pensée qui conçoit l'être désirable, c'est-à-dire des astres qui éclairent et divulguent le vrai chant, bannissent le jeu ou la fabrication de l'artiste et du versificateur. Jamais, au cours de son âge mûr, la poésie ne fut, pour lui, représentée par quelques lignes d'une musique balbutiante, inexplicablement sotte pour nous, modernes libérés de l'artificiel, car l'artifice, comme le déplore Jean Amrouche, est devenu une seconde nature. « Et le bon peuple même, écrit-il, qui parle si innocemment le plus beau langage qui soit, le plus charnu, le plus vivant, le plus fleuri, le plus étoilé, le plus enluminé, le plus signifiant, le plus efficace, en bref le plus poétique, a fini par se persuader qu'il n'y a de poésie que celle qui se soumet aux prescriptions des versificateurs professionnels. »

Le poème de Milosz naît à mille lieues sous le flot ou au-dessus du flot des « Lettres », et s'il se trouve un jour imprimé, c'est un accident dû, lui aussi, à cette seconde nature, à ce furieux travers que montre notre morale pour le témoignage, le partage, le prosélytisme, contagion théologique. Souvent donc il s'agit d'une habitude. Pourtant il est salutaire que de bons et de mauvais critiques annoncent bien ou mal les poètes. S'il avait pressenti combien était nombreuse son audience, Milosz n'eût pas cessé d'écrire. Nous connaissons les scrupules et la notion de devoir suprême de celui qui avait engagé toute sa vie, en la retirant aux agitations grotesques des réformes et des réactions. Milosz, dont on sait aussi le dégoût de toute vanité, cessa de clamer dans le désert. Dix ans avant la Grande Guerre, il y avait renoncé. C'est dès ce moment que cet homme fut, pour ses amis, le plus totalement poète, et jusqu'à cette autre période de sa vie, où il prit

une stalle obscure dans les chœurs perpendiculaires des arcanes.

L'honneur dont nous parlons le pousse aux extrêmes, aux délicatesses de conscience, à la minutie dans les cogitations les plus ignorées de ceux qui n'en connaîtront, du reste, que les produits. Jusqu'aux jours d'Auxerre, sa recherche du point stable, dur et immuable, lui impose sans doute ses plus grandes souffrances. Seul, comme il se doit dans une ascèse isolée, sans credo ni dogme, il cherche cette colline de la pensée d'où il croit pouvoir regarder en juge terrible, en bourreau, s'il le faut, l'action mentale par laquelle il conduit vers un but qu'il ignore encore l'essentiel, en lui, de la vie de l'âme ou de l'esprit qu'il pense impérissable. Comme dans les jardins il ne peut écraser une chenille, dans son appréciation de l'univers il met une ardeur et un respect illimité de la vie des pensées qui étoufferaient presque tous nos philosophes. Cependant, même pendant les débuts de son périple, où aucune préconception ne l'avait encore engagé, il ne crut jamais qu'il resterait seul juge de son intégrité ni de sa loyauté brûlante. Il trouvait en lui-même un connaisseur inexorable de noblesse. Paradoxalement, l'Amour, dans toutes les fibres de sa personne, était d'une sévérité *cruelle*. Là, il y avait prévision, un document éprouvé par les temps, une certitude de diamant. Comme je l'ai dit, son amour dictait l'itinéraire prodigieux à son honneur. Il renouvelait ses serments secrets à l'Inconnu, protégeait sa vaillance, alimentait son indomptable partialité. Son amour, en vérité, rudoyait son honneur.

Toute sa vie s'est écoulée ainsi dans une fédération propice de l'Amour et de l'Honneur. « Amour est resté. » Relisons *Mañara* qui éclaire la foi, la grandeur et le sens de l'humaine souffrance chez Milosz. Comment traverser cette vie lézardée en y laissant l'occasion de durer à un seul segment d'ombre, à un seul relâchement dans l'effort? Et comment surtout admettre qu'il soit charitable de

perdre des minutes avec les hommes qui, s'ils aspirent d'être délivrés de la veulerie quotidienne, seraient cependant mortellement atteints par la grandeur que seules respirent impunément des poitrines reforgées par les martyres. Comment ne pas servir toujours, à toute heure?

Il résultait souvent de cette opiniâtreté, excluant le secondaire, tressant toujours les concepts les plus aigus, une véritable terreur aussitôt muée en une sorte de rage agissant contre ce qui pouvait diminuer la puissance effective de son labeur, faire avorter ses plans de salvation ou, sur les voies de l'ascension qu'il proposait, répandre l'ivraie du scepticisme, ou seulement les gaz lourds de la tiédeur. Fureur aussi contre ceux qui, sans le voir, entravaient ou bousculaient le seul geste de valeur incorruptible, la quête de la vérité, et enfin, contre les malheureux qui mettent des provisions de matérialistes dans un panier qu'ils n'emporteront nulle part.

Avant de montrer en lui la douce et constante obédience à l'Amour, il convient de rappeler quel homme il fut dans le corps et la race. Elle n'a pas été dite, la lutte de ce large et haut seigneur des steppes, né dans un clair-obscur de superstition, voir de nécromancie, la lutte de ce chasseur de loups contre les flots noirs des passions éternelles, des colères bibliques, des nostalgies d'un horizon aboli, dont le souvenir broyait son cœur de délices et de regrets vertigineux.

J'ai dit passions et colères. N'est-il pas le moment, ne sera-t-il trop tard demain, non pas d'écrire une biographie ignorante, féminine et cauteleuse, mais de grouper des faits, des observations qui constitueront la documentation virile des futurs historiens de la vie du poète? N'a-t-on point trop insinué, par exemple, que, jeune, il s'exaltait parfois dans la débauche? Des bourgeois, des écrivains de carrière, des académiciens, des échotiers ont fait allusion à ces rares écarts qui n'eurent rien de damnable; d'autres ont parlé d'une lointaine parenté juive. Les dix

jours éparpillés de fêtes de notre ami, on les rappelle pour ternir, s'il se peut, une gloire trop blessante pour les fades et débiles porteurs d'une épée dont ils ne peuvent faire usage. Quant à son ascendance, sa mère était d'origine italienne, et considérée comme une belle et sombre orientale, là-bas, en Lithuanie. Si ses fêtes d'ironie et de rire les étonnent, c'est que leur platitude de plumitifs les empêche de comprendre les réflexes profonds d'une vie vouée entièrement au mystère. Le patriarche social et les sbires des éthiques utilitaires ignorent comment peut rire le saint, comment il est légitime que l'esprit anéanti de macérations, hyperesthésié d'ineffable, se révolte contre soi-même. Il est d'une hygiène absolue, il répond à un besoin de l'humour qui rétablit les symétries mentales, de houspiller un peu la volonté de grandeur quitte à se voir jeter, à l'heure venue du remords, dans la pénitence plus âpre et plus amère que le gain mélancolique du plaisir. N'est-il pas étrange qu'à l'actif d'un grand on inscrive, en le stigmatisant, une nuit désenchantée d'orgie, quand les nuits des petits de toutes étoffes ne sont meublées que d'orgies sinistres, conventionnelles, souvent officielles? Le lecteur prédestiné comprendra le tour de récupération profane que jouait Milosz, empruntant ses moyens à une magie sans noirceur.

La violence de l'homme des steppes parfois se montrait rétive aux injonctions de l'Amour. Pour briser quand il fallait ses élans naturels, Milosz s'adaptait strictement, et même avec une gentillesse admirable, un masque de réception et de camaraderie. Dans les rencontres, il imposait à son physique puissant une sorte de canevas mondain et diplomatique, dont je ne sais si sa malice et son humour jouissaient plus que n'en souffrait son amour-propre.

Or, sa fidélité à l'Amour chrétien avait à soutenir d'autres assauts, quand l'impuissance et la médiocrité des hommes la défiaient, et provoquaient sa patience tant bien exercée qu'elle fût. Toutefois, comme je l'ai dit, sa

charité obtenait toujours la victoire, si parfois des aimables retouches de pitié ou de civilité se faisaient avec un léger retard.

Son amour de perfection et de vérité, quand il était blessé, traçait dans son visage une grimace nerveuse de mépris. Devant certaines scènes, dont les conventions, le goût de la facilité ou la bassesse avaient perverti le sens véritable, où la stupidité, la lésine, l'opportunisme ou l'intrigue triomphait de la vérité, il restait muet, mais tous ses traits agités condamnaient si expressivement, que l'on croyait, en pensant plus tard à la scène misérable, que de vraies paroles sonnantes avaient accompagné sa muette, sa verte censure. Quand il apprenait quelque nouvel abâtardissement des mouvements sacrés de la vie spirituelle ou des vérités qui construisaient l'ensemble de ses croyances, sa colère s'épanouissait en lamentations et menaces de prophète. Dans ces minutes flamboyantes, ni sa discipline mondaine, ni sa tendresse pitoyable ne l'arrêtaient. Le louvetier, dominé par un organisme puissant, ruait un instant dans les liens du civilisé, du poète, du sédentaire raffiné des chartes et des interminables déchiffrements de textes, dont les ténèbres l'attiraient comme ses noires forêts natales.

Il est très important de connaître la violence de ses réactions contre le mensonge, et de noter qu'il se trouvait ainsi égaré aux limites de la mesure commune que l'on nomme pondération, pour comprendre la forme précise que prit sa mystique pendant les dernières années de sa vie, son appel à des formules sûres et apaisantes, et son refuge impérieusement nécessaire, pensait-il, dans la confession. Il lui fallait une barrière. Il ne cheminerait plus, ici-bas, dans la seule compagnie d'un corps féroce et, en somme, d'une âme indomptée.

Comprendra-t-on, après avoir lu les dernières lignes, comment, malgré la constante et douce application des paroles évangéliques dans laquelle vivait le poète, le bras

de Milosz pût s'armer d'un escabeau à la vue d'un misérable cortège de noce, à Fontainebleau ? Il y avait là cette platitude qui tire des larmes et qui orne son néant d'une assurance insondable, qui introduit de la majesté cocasse dans la perfection de sa médiocrité. Ces héros d'une heure, ces miettes éventées, une fois, ce jour-ci au moins, auront été des héros sur le pavé de leur ville, isolés et encadrés dans le reste du décor journalier, monstrueusement rampant. Ces héros de Seine-et-Marne, en mimant du sacré avec une inconscience abjecte, s'étaient païennement revêtus de l'uniforme requis, et croyaient, par la seule vertu des défroques, avoir accompli une sorte de transmutation des valeurs. Devant ce mensonge, ce frelaté légal qui recueillait l'assentiment général, devant cette noce justement blanche et noire, puisque le blanc et le noir composent le gris, devant ces bourgeons de fleur d'oranger, ces mains rouges, dignes dans le ménage, méprisables dans le gant blanc, Milosz, l'homme qui gardait la plénitude de sa foi lumineuse — je ne pense pas, en cet instant, au catholique — arma le bras sauvage des steppes. L'escabeau, qui était d'ailleurs une chaise, fut lancé sous les pieds du sinistre cortège nuptial, allégorie de tous nos rites oubliés sous des formes burlesques. Après cet instant impulsif, il courut se cacher dans sa chambre où l'attendaient les admonestations évangéliques, les remontrances sociales et morales. Ce signe d'impatience énorme n'est pas unique dans cette part de sa vie où elle s'alliait aux après-midi de petits-fours des parasites, aux hommages dus, aux formules gonflées de dédain. Les suites de ses vivacités intempestives furent toujours identiques dans son cœur voué délibérément à la charité.

En racontant l'incident de Fontainebleau, j'ai illustré le dualisme qui se partageait l'empire de la vie de Milosz aux rares heures où il était moins attentif. Je n'y ajouterai qu'un seul autre exemple. C'est un cri terrible et d'une singulière cruauté pour celui qui avait dirigé avec cons-

cience, sinon avec compréhension, les répétitions et les représentations de *Miguel Mañara.* Questionné par ce metteur en scène sur ce qu'il pensait de la figuration théâtrale de son œuvre, Milosz répondit sans ambages que, « évidemment, ce n'était pas cela, ce n'était jamais cela ! » Le lendemain sa pitié et sa galanterie lui dictaient, pour sa victime de la veille, une lettre gonflée de reconnaissance. Pour les ordinaires raisons de discrétion, nous ne pouvons anticiper sur les révélations qui, surtout dans sa correspondance, peindront les heurts de sa tendresse, et de son impétuosité qui, selon moi, ne méritait aucun blâme.

Les pages qui précèdent furent écrites dans le but d'anéantir une certaine sorte d'insinuations, saluées avec joie par les profanes, les bourgeois, les médiocres, envieux ou ignorants. Un critique, bas mignon des lecteurs de quotidien, n'écrivit-il pas, le jour de la mort de notre ami : « Je ne jurerais pas qu'il n'y eût point un grain d'ivresse dans son esprit et que ses songes n'aient appartenu à un monde dont il est peut-être préférable de ne pas soulever le voile. »

La vie violente et intense du louvetier fut toujours gouvernée par une pensée lucide qui mena Milosz dans la gloire muette, splendide et tissée d'une *ivresse* poétique qui devait abasourdir les valets et les courtisans mercenaires de la foule.

JEAN DE BOSCHÈRE.

UNE SOURCE D'EDGAR POE

Or, il y a de bien beaux contes dans les livres des Mages — dans les mélancoliques livres des Mages, qui sont reliés en fer. Il y a là, dis-je, de splendides histoires du Ciel, et de la Terre, et de la puissante Mer, et des Génies qui ont régné sur la mer, sur la terre, et sur le ciel sublime.

Edgar POE : *Silence.*

Le propre d'un grand poète est de ne pas s'exprimer au hasard. Les mots les plus simples que son esprit ait conçus méritent que le lecteur s'arrête à les approfondir. Peut-être aura-t-il la surprise de constater que les idées les plus secrètes et les plus profondes de l'auteur se ramifient justement à telle expression dont l'emploi peut, au premier abord, lui sembler sans conséquence et de fantaisie pure... Des réflexions de cet ordre incitent le lecteur à s'interroger, lorsqu'il aborde *le Corbeau* d'Edgar Poe, sur la doctrine oubliée à laquelle fait allusion le poète, dans la première phrase de la pièce : « Une fois, sur la minuit lugubre, pendant que je méditais faible et fatigué sur maints précieux et curieux volumes d'une doctrine oubliée... »

Cette doctrine, nous le voyons, s'y réfère en plusieurs endroits de son œuvre, sans toutefois consentir à la nommer, et par exemple, dans *Ligeia*, ne pas craindre d'en préciser la nature et les directions : « Je ne vis pas alors ce que je perçois clairement, que les connaissances de

Ligeia étaient gigantesques, étourdissantes; cependant j'avais une conscience suffisante de son infinie supériorité pour me résigner, avec la confiance d'un écolier, à me laisser guider par elle à travers le monde chaotique des investigations métaphysiques dont je m'occupais avec ardeur dans les premières années de notre mariage. Avec quel vaste triomphe, avec quelles vives délices, avec quelle espérance éthereéenne sentais-je — ma Ligeia penchée sur moi au milieu d'études si peu frayées, si peu connues — s'élargir par degrés cette admirable perspective, cette longue avenue, splendide et vierge, par laquelle je devais enfin arriver au terme d'une sagesse trop précieuse et trop divine pour n'être pas interdite. »

Le terme auquel devaient aboutir les études secrètes d'Edgar Poe semble bien être son grand livre *Eureka*, dans lequel il s'imposa de parler de « l'Univers Physique, Métaphysique et Mathématique — Matériel et Spirituel : — de son Essence, de son Origine, de sa Création, de sa Condition présente et de sa Destinée. » Un examen de la thèse soutenue dans cet ouvrage ne doit pas manquer de faire surgir à l'esprit les analogies capables de nous orienter dans la recherche de la doctrine dont la notion revient comme un motif obsédant à travers l'œuvre du poète.

Après avoir établi que l'homme porte en lui la structure de l'univers auquel il participe, et peut en connaître les lois, Edgar Poe parvient dans *Eureka* à l'idée d'absolue unité, source présumée de tous les êtres. La puissance divine, tout d'abord concentrée en un point de l'espace, se serait peu à peu diffusée selon les lois de l'irradiation, qui sont elles-mêmes partie intégrante de la sphère. Notre cosmos aurait donc dans son ensemble la forme d'une sphère au cours de laquelle le soleil représenterait pour notre système le centre émanateur de la Divinité. Les croûtes formées sur le soleil au cours de son refroidissement auraient été lancées dans l'espace grâce au mouve-

ment rotatif de l'astre qui les supportait, et seraient ainsi devenues les planètes. Le soleil aurait émis de cette sorte des couches successives de planètes à l'intérieur de la sphère cosmique, et se serait lui-même rétréci jusqu'à ne plus remplir que l'orbite que nous lui voyons actuellement.

L'hypothèse d'Edgar Poe rejoint ici celle de Laplace, et parvient bientôt aux mêmes conclusions que Newton, mais les prolonge. Le poète établit une analogie entre les principes de répulsion et d'attraction, et celui des décharges solaires que complète le principe de gravitation, ou tendance générale des planètes à revenir vers le centre qui les a générées.

Cette tendance au retour vers le point d'irradiation contient en elle le principe même de l'évanouissement des mondes. Au delà de notre système des myriades de systèmes semblables se déploient à l'infini, avec leur centre d'irradiation et leurs planètes émanées. La rupture d'équilibre entre les forces de chaque système, à mesure que les planètes se rapprochent de leur centre respectif, doit réaliser la fin de l'univers. Selon l'expression du poète, « les majestueux survivants de la race des étoiles s'élanceront enfin dans un commun embrassement. » Mais là ne se termine pas l'enchaînement des phénomènes auquel conduit la logique d'une telle hypothèse. L'univers matériel, finalement réduit à un globe unique par la fusion des étoiles, doit s'abîmer à son tour dans le sein de la Divinité. Le temps sera aboli au même moment que l'espace, car l'espace et la durée ne sont qu'un. L'Absolu aura repris ses droits sur l'univers.

En terminant sa démonstration, Edgar Poe invoque la loi suprême de la périodicité, et avance que l'émanation et la résorption de l'univers se renouvelleront perpétuellement. Il achève son discours par cette phrase bouleversante et mystérieuse : « Et maintenant, ce cœur divin, quel est-il ? C'est notre propre cœur. »

Les idées essentielles qui se dégagent de ce rapide exposé ont une parenté si frappante avec le système kabbalistique exprimé dans les deux ouvrages — à cet égard fondamentaux, que nous légua l'antiquité judaïque sous les noms de *Sepher Ietzirah* et de *Zohar* — qu'il suffit d'établir une confrontation de ces idées avec les principes de la tradition secrète pour acquérir la conviction que la doctrine oubliée dont le poète évoque la grandeur au cours de ses rêveries n'est autre que la Kabbale. La théorie de l'unité originelle des êtres s'y retrouve, ainsi que celle de l'engendrement de l'univers matériel émané par décharges successives d'un centre créateur, ici décrit comme un point à l'intérieur d'un cercle.

Et cette doctrine que le poète évoque si souvent au cours de ses contes, à l'aide de termes allusifs et mystérieux, et sur laquelle il fait tout à coup silence au moment de la nommer, comme s'il était saisi d'effroi, ou qu'un secret le réduise implacablement au silence, cette doctrine oubliée qui mène « au terme d'une sagesse trop précieuse et trop divine pour ne pas être interdite » selon l'expression employée dans *Ligeia*, et qui reste déposée en « des pages maudites » comme les cendres d'une philosophie morte » telle qu'il la décrit dans *Morella*, apparaît cependant une fois au moins (1) en dehors de toute périphrase, sous son véritable nom, au cours de l'œuvre d'Edgar Poe, à la fin du paragraphe qui ouvre le conte intitulé *le Démon de la Perversité.*

« Dans l'examen des facultés et des penchants — des mobiles primordiaux de l'âme humaine — les phrénologistes ont oublié de faire une part à une tendance (celle de la perversité) qui, bien qu'existant visiblement comme

(1) A ma connaissance, la « doctrine oubliée » apparaît explicitement nommée une seconde fois dans l'œuvre de Poe, au cours de cette phrase : « Qu'il ait jamais existé sept hommes sages, ce n'est pas du tout, strictement, un fait historique : et j'inclinerais plutôt à ranger cette idée dans la Kabbale. » Traduction de Ph. Dally. *Mesures*, 15 juillet 1939.

sentiment primitif, radical, irréductible, a été également omise par les moralistes qui les ont précédés. Dans la parfaite infatuation de notre raison, nous l'avons tous omise. Nous avons permis que son existence échappât à notre vue, uniquement par manque de croyance — de foi, — que ce soit la foi dans la révélation, ou la foi dans la Kabbale. »

L'ouvrage qu'Adolphe Franck publia en 1843 sous le titre : *la Kabbale ou la Philosophie religieuse des Hébreux*, débute justement par la distinction que son auteur établit entre les esprits qui se satisfont de la révélation acceptée dans son sens littéral, et ceux qui éprouvent le besoin d'interpréter la parole divine considérée comme essentiellement symbolique, et de la compléter par la puissance du raisonnement. Franck insiste sur la séparation qui se remarque entre les croyants attachés aux textes de la Bible, de la Mischna et du Talmud, et d'autre part « les autres qui n'ont obéi qu'à l'impulsion de leur intelligence ». Il continue ainsi : « Les idées qu'ils ont introduites dans les livres saints pour se donner ensuite l'apparence de les y avoir trouvées et les faire passer, même dans l'ombre du mystère, sous la sauvegarde de la révélation, ces idées leur appartiennent entièrement et forment un système original, vraiment grand, qui ne ressemble à d'autres systèmes, ou philosophiques ou religieux, que parce qu'il dérive de la même source, qu'il a été provoqué par les mêmes causes, qu'il répond aux mêmes besoins; en un mot, par les lois générales de l'esprit humain. Tels sont les kabbalistes... »

Il n'était pas indifférent de souligner que la distinction indiquée par Edgar Poe est si fondamentale qu'elle constitue le point de départ nécessaire à l'exposé de la doctrine kabbalistique et l'on en pourrait déjà inférer la connaissance très sûre que le poète dut avoir de cette doctrine, si le sens général de son œuvre n'en apportait comme nous le constaterons, l'éclatante confirmation.

Mais tout d'abord, interrogeons-nous sur l'origine et la nature de la Kabbale.

Les premiers théologiens juifs, appelés thannaïm (mot qui signifie organes de la tradition) apparurent au IIIe siècle avant l'ère chrétienne. Certains d'entre eux enseignaient de bouche à oreille une métaphysique religieuse tenue cachée à l'égard du plus grand nombre, et qui passait pour chargée de secrets si redoutables que les intelligences trop faibles eussent pu, à son contact, verser dans la folie, ou dans les égarements, plus funestes encore, de l'impiété. Cette métaphysique était celle de la Kabbale (ou Tradition). Elle prit un essor particulier à l'époque ou la Mischna fut rédigée par Judas le Saint (en l'an 3949 de la création et 189 de la naissance du Christ) par l'entremise d'Akiba et de Simon ben Jochaï auxquels les kabbalistes attribuent la composition de leurs plus importants ouvrages : le *Sepher Ietzirah* ou Livre de la Création, et le *Zohar*, ou Livre de la Splendeur divine. En réalité ces ouvrages mettent en scène Simon ben Jochaï et ses disciples, et si la critique moderne n'en n'a jamais pu déterminer les véritables auteurs, elle admet que la tradition orale qui est à leur origine ne prit la forme écrite que longtemps après la mort de ces saints personnages. Le *Sepher Ietzirah* fut traduit en arabe au Xe siècle par R. Saadiah. Quant au *Zohar*, il aurait été découvert en Terre Sainte par R. Moïse ben Nochman qui l'aurait envoyé en Catalogne, d'où il passa en Aragon, et tomba entre les mains de R. Moïse de Léon au XIIIe siècle. La Kabbale devait avoir sur l'esprit européen un retentissement considérable, bien que la forme secrète et comme souterraine qui lui semble inhérente n'ait jamais été trahie par ses adeptes les plus divers et les plus récents. Pic de la Mirandole, Reuchlin, Joseph Voysin, Spinoza, s'inspirèrent plus ou moins ouvertement de cette antique source de sagesse. Descartes la connut par l'intermédiaire d'Henry More qui traduisit le *Zohar* en latin. Donne, Milton,

Blake en Angleterre, Gœthe, Novalis et en général tous les romantiques allemands en reçurent l'empreinte. En France, Gérard de Nerval, Victor Hugo, Balzac, Baudelaire, Villiers de l'Isle-Adam se passionnèrent pour ses conceptions dont l'écho se retrouve dans leurs œuvres pour qui sait l'y percevoir. Nous devons ajouter le nom d'Edgar Poe à cette énumération par ailleurs incomplète.

La Genèse issue de la Kabbale décrit symboliquement la création du monde par une image qui rappelle singulièrement celle qu'Edgar Poe emploie dans *Eureka*. Pour le *Zohar*, la puissance créatrice de Dieu se tenait dans l'absolu, comme un point à l'intérieur d'un cercle, et c'est par la dilatation de ce point que la partie vacante du cercle fut progressivement remplie. Voici d'ailleurs les termes du *Zohar :* « Le Point indivisible qui n'a pas de limites, et qui ne peut être compris à cause de sa pureté et de son éclat, se dilata extérieurement, donnant naissance à une Splendeur, qui servit de voile au point indivisible. Cependant ce voile lui aussi ne pouvait être contemplé à cause de son éclat infini. Lui aussi se dilata extérieurement, et cette expansion forma son vêtement. Ainsi, par une succession de soulèvements, le monde finit par prendre naissance. »

Voici maintenant quelques phrases d'Edgar Poe, extraites d'*Eureka*, qui expriment une hypothèse à propos de la création de l'univers, dont la parenté avec le mythe décrit dans le *Zohar* est pour le moins frappante : « Efforçons-nous de concevoir ce qu'a pu et ce qu'a dû être la Matière dans sa condition absolue de simplicité. Ici la Raison vole d'un seul coup vers l'Imparticularité, — vers une particule unique —, une particule *une* dans sa nature, — une par son volume, une par sa forme —, une particule qui soit particule à tous égards, donc une particule amorphe et idéale, particule absolument unique, individuelle, non divisée, mais non pas indivisible, simplement parce que Celui qui la créa par la force de Sa Volonté peut

très naturellement la diviser par un exercice infiniment moins énergique de la même Volonté... De cette Particule considérée comme centre, supposons irradiés, sphériquement dans toutes les directions, à des distances non mesurables, mais cependant définies dans l'espace vide jusqu'alors, un certain nombre innombrable, quoique limité, d'atomes inconcevablement mais non infiniment petits.

» ... Qu'il me soit permis de décrire le seul mode possible selon lequel nous pouvons comprendre que la matière ait été répandue à travers l'Espace, de manière à remplir à la fois les conditions d'irradiation et de distribution généralement égales.

» Par commodité d'illustration, imaginons d'abord une sphère creuse, de verre ou d'autre matière, occupant l'espace à travers lequel la matière universelle a été également éparpillée, par le moyen de l'irradiation, de la particule absolue, indépendante, inconditionnelle, placée au centre de la sphère.

» Un certain effort de la puissance expansive (que nous présumons être la Volonté Divine) — en d'autres termes, une certaine force, dont la mesure est la quantité de matière, c'est-à-dire le nombre des atomes — a émis, émet, par irradiation, ce nombre d'atomes, les chassant hors du centre dans toutes les directions, leur proximité réciproque diminuant à mesure qu'ils s'éloignent de ce centre, jusqu'à ce que finalement ils se trouvent éparpillés sur la surface intérieure de la sphère.

» Quand les atomes ont atteint cette position, ou pendant qu'ils tendaient à l'atteindre, un second exercice inférieur de la même force — une seconde force inférieure de la même nature — émet de la même manière, par irradiation, une seconde couche d'atomes qui va se déposer sur la première... Quand cette seconde couche a atteint sa destination ou pendant qu'elle s'en approche, un troisième exercice inférieur de la même force, ou une troi-

sième force inférieure de même nature, dépose une troisième couche sur la seconde, et ainsi de suite, jusqu'à ce que ces couches concentriques, devenant de moins en moins vastes, atteignent finalement le point central; et alors la matière diffusible, en même temps que la force diffusive, se trouve épuisée. »

Il n'est pas douteux qu'une filiation existe entre la conception du *Zohar* d'après laquelle l'univers est né des dilatations successives du Point symbolique qui figure la force créatrice de la Divinité, et l'hypothèse d'Edgar Poe d'après laquelle le cosmos est issu des irradiations également successives de la Particule primordiale que le poète pose en tant que première manifestation de l'énergie divine en action.

Mais il y a plus. La manière dont Edgar Poe conçoit la fin du monde est en tous points identique à celle dont cette catastrophe est conçue dans le *Zohar* : « Le Saint, béni soit-il, crée les mondes et les détruit », dit le *Zohar*. Et il indique que cette destruction, à laquelle doit succéder l'état de tohu-bohu, consistera en une précipitation des planètes les unes sur les autres, et en leur résorption finale dans le centre de force divine dont elles étaient issues.

L'hypothèse d'Edgar Poe sur la fin du monde n'est pas différente : c'est ainsi qu'il nous montre les astres et les planètes s'agglomérant ensemble pour finalement se dissoudre. Mais laissons-lui la parole : « Par ce travail d'agglomération, les groupes eux-mêmes, avec une vitesse effroyablement croissante, se sont précipités vers leur centre général. Et bientôt avec une vélocité mille fois plus grande, vélocité électrique proportionnée à leur grosseur matérielle, et à la véhémence spirituelle de leur appétit pour l'unité, les majestueux survivants de la race des étoiles s'élancent enfin dans un commun embrassement... En plongeant dans l'unité, la matière plongera en même temps dans ce non-être qui, pour toute perception finie, doit être identique à l'unité — dans ce néant

matériel du fond duquel nous savons qu'elle a été évoquée — avec lequel seul elle a été créée par la volition de Dieu. »

Enfin, lorsque Edgar Poe, après nous avoir décrit le cœur de Dieu créant et absorbant tour à tour les mondes, ajoute cette phrase mystérieuse : « Et maintenant ce cœur divin, quel est-il? C'est notre propre cœur », il se réfère secrètement à la théorie kabbalistique de l'homme, considéré comme un abrégé de l'univers, ou microcosme, par rapport à l'univers total, ou macrocosme. De cette affirmation résulte le principe même de la magie, c'est-à-dire la croyance dans la possibilité pour l'homme de modifier par sa pensée et par sa parole l'ordre d'un univers que la pensée et la parole de Dieu ont fait surgir de la vacuité.

Les rapprochements que nous venons d'effectuer entre la cosmogénèse de la Kabbale et celle qu'Edgar Poe expose au cours d'*Eureka* sont loin d'être les seuls qui se puissent remarquer dans l'ensemble de son œuvre. La plupart de ses contes, si justement célèbres, sont composés d'après les aphorismes de cette doctrine, dont ils constituent des interprétations imagées et mystérieuses, sans toutefois que le message philosophique auquel ils se réfèrent allusivement subisse de ce fait la moindre déformation. Bien au contraire, sous les apparences de la plus complète gratuité, l'auteur suit avec une fidélité si rigoureuse les développements de la doctrine dont il est pénétré, qu'il nous est loisible de procéder aux juxtapositions les plus convaincantes entre telle conception du *Sepher Ietzirah* ou du *Zohar*, et telle hypothèse du poète.

La Kabbale nous apporte une doctrine dite de l'Émanation aux termes de laquelle il n'existe pas de séparation entre le Créateur et l'univers. Dieu crée le monde par sa pensée et sa parole à l'aide des vingt-deux lettres de l'alphabet sacré et des dix nombres. Entre la Divinité et l'état le moins subtil du monde matériel, se succèdent les gradations indéfinies des états de la Réalité Unique. « Dans le *Sepher Ietzirah*, nous dit Franck, Dieu dans toute l'étendue

de sa puissance et de son existence se trouve au-dessus, mais non en dehors, des nombres et des lettres, c'est-à-dire des principes et des lois que nous distinguons en ce monde. Ainsi Dieu est à la fois, dans le sens le plus élevé, et la matière et la forme de l'univers. Sa substance est au fond de tous les êtres, et tous portent l'empreinte, sont les symboles de son intelligence. »

Edgar Poe complète, chaque fois qu'il le peut, les conceptions de la Kabbale par les notions que la science de son temps venait d'acquérir. Voici, en regard de la participation divine à la substance de l'univers, les paroles qu'il fait prononcer dans le conte intitulé *la Révélation Magnétique*, par un sujet placé sous l'influence de l'hypnose, et qui à la faveur de cet état second est censé retrouver en lui-même les vérités auxquelles toute intelligence humaine participe par son essence : « Dieu n'est pas esprit, car il existe. Il n'est pas non plus matière, *comme vous l'entendez*. Mais il y a des *gradations* de matière dont l'homme n'a aucune connaissance, la plus dense entraînant la plus subtile, la plus subtile pénétrant la plus dense. L'atmosphère, par exemple, met en mouvement le principe électrique, pendant que le principe électrique pénètre l'atmosphère. Ces *gradations* de matière augmentent en raréfaction et en subtilité jusqu'à ce que nous arrivions à une matière imparticulée — sans molécules — indivisible — *une*; et ici la loi d'impulsion et de pénétration est modifiée. La matière suprême et imparticulée non seulement pénètre les êtres, mais met tous les êtres en mouvement — et ainsi elle *est* tous les êtres en un, qui est elle-même. Cette matière est Dieu... »

Tandis que le *Sepher Ietzirah* expose une doctrine moniste de l'univers, et enseigne qu'il existe une identité d'essence entre Dieu et la création, le *Zohar*, reprenant ce système, l'approfondit, et parvient à cette conception que l'univers n'est rien d'autre que *la pensée de Dieu*. La matière imparticulée dont parle Edgar Poe se retrouve

ici dans l'image d'un point imperceptible que la volonté divine anime d'un mouvement créateur. Mais laissons parler le *Zohar* : « Avant que Dieu ne se fût manifesté, lorsque toutes choses étaient encore cachées en lui, il était le moins connu parmi tous les inconnus. Dans cet état il n'a pas d'autre nom que celui qui exprime l'interrogation. Il commença à former un point imperceptible : ce fut sa propre pensée; puis il se mit à construire avec sa pensée une forme mystérieuse et sainte; enfin il la couvrit d'un vêtement riche et éclatant : nous voulons parler de l'univers, dont le nom entre nécessairement dans le nom de Dieu. »

Voici le texte d'Edgar Poe extrait de *la Révélation Magnétique* qui se rapporte au passage du *Zohar* qu'on vient de lire : « Ce que les hommes cherchent à personnifier dans le mot *pensée*, c'est la matière en mouvement... Le mouvement est l'action de l'esprit, non de la pensée. La matière imparticulée, ou Dieu à l'état de repos, est, autant que nous pouvons le concevoir, ce que les hommes appellent esprit. Et cette faculté d'automouvement — équivalente en effet à la volonté humaine — est dans la matière imparticulée le résultat de son unité et de son omnipotence; comment, je ne le sais pas, et maintenant je vois clairement que je ne le saurai jamais; mais la matière imparticulée, mise en mouvement par une loi ou une qualité contenue en elle, est pensante... En général ce mouvement est la pensée universelle de l'esprit universel; cette pensée crée; toutes les choses créées ne sont que les pensées de Dieu. »

Edgar Poe n'a pas seulement reproduit les conceptions de la Kabbale au cours de son œuvre : il en a exploité avec un merveilleux génie les conséquences. C'est ainsi que le panthéisme subtil de ce système antique lui permet dans *l'Ile de la Fée* de décrire le paysage qu'il contemple comme un être sensible et participant à la divinité : « Oui, vraiment, j'aime à contempler les sombres vallées, et les roches

grisâtres, et les eaux qui sourient silencieusement, et les forêts qui soupirent dans des sommeils anxieux, et les orgueilleuses et vigilantes montagnes qui regardent tout d'en haut, — j'aime à contempler ces choses pour ce qu'elles sont : les membres gigantesques d'un vaste tout animé et sensitif, — un tout dont la forme (celle de la sphère) est la plus parfaite et la plus compréhensive de toutes les formes; dont la route se fait de compagnie avec d'autres planètes; dont la très douce servante est la lune; dont le seigneur médiatisé est le soleil; dont la vie est l'éternité; dont la pensée est celle d'un dieu, dont la jouissance est connaissance... ».

Cette conception lui fournit l'un des thèmes de son conte le plus célèbre : *la Chute de la Maison Usher*, dans lequel un édifice situé au bord d'un étang foisonnant d'une végétation maladive constitue le ressort secret du drame par l'influence funeste qu'il exerce sur les personnages qui le hantent. Usher, le maître de la maison, paraît conscient de ce phénomène effrayant : « Une opinion d'Usher que je cite, non pas tant en raison de sa nouveauté, — car d'autres hommes ont pensé de même —, qu'à cause de l'opiniâtreté avec laquelle il la soutenait. Cette opinion, dans sa forme générale, n'était autre que la croyance à la sensivité de tous les êtres végétaux. Mais, dans son imagination déréglée, l'idée avait pris un caractère encore plus audacieux, et empiétait, dans de certaines conditions, jusque sur le règne inorganique. Les mots me manquent pour exprimer toute l'étendue, tout le sérieux, tout l'*abandon* de sa foi. Cette croyance toutefois se rattachait — comme je l'ai déjà donné à entendre — aux pierres grises du manoir de ses ancêtres. »

Il apparaît donc que si Edgar Poe emprunta à la Kabbale sa cosmogénèse et sa métaphysique, on ne peut nier que certains de ses effets de détail ne soient eux-mêmes issus de la source même d'où émanent ses conceptions les plus vastes. C'est ainsi que tous les contes du poète qui ont

pour sujet la transmigration des âmes ne demeurent pas moins en accord avec le *Zohar* que telles pages d'*Eureka* ou de *la Révélation Magnétique*. Le célèbre conte intitulé *Ligeia* décrit la réincarnation de l'âme d'une morte dans le corps de la fille qu'elle a mis au monde en succombant. Dans les *Souvenirs de M. Auguste Bedloe*, Edgar Poe met en scène un homme qui conserve le souvenir d'une existence antérieure, et celui des circonstances exactes dans lesquelles il a trouvé la mort au cours d'une précédente existence. En marge de la croyance à la métempsycose, les pages du *Portrait Ovale* sont consacrées au transfert de la vie du modèle dans les formes et les couleurs de son portrait. La croyance à la transmigration des âmes, qui fut à l'origine de ces surprenantes créations, se trouve énoncée dans ce passage du *Zohar* : « Toutes les âmes sont soumises aux épreuves de la transmigration, et les hommes ne savent pas quelles sont à leur égard les voies du Très-Haut; ils ne savent pas comment ils sont jugés dans les temps, et avant de venir dans ce monde, et lorsqu'ils l'ont quitté; ils ignorent combien de transformations et d'épreuves mystérieuses ils sont obligés de traverser; combien d'âmes et d'esprits viennent en ce monde, qui ne retourneront pas dans le Palais du Roi céleste; comment enfin ils subissent des révolutions semblables à celles d'une pierre qu'on lance avec la fronde. Le temps est enfin venu de dévoiler tous ces mystères. »

La mise à jour de la source jusqu'à présent inconnue de l'inspiration d'Edgar Poe ne présenterait qu'un intérêt épisodique si le poète n'avait fait que trouver dans les conceptions de la Kabbale les points de départ à partir desquels sa « noble faculté poétique » lui a permis de construire les splendeurs mystérieuses qui se développent dans ses contes. Mais les découvertes que nous avons été amenés à faire à cet égard ne sont sans doute que d'une importance secondaire à côté de la constatation fondamentale que nous allons maintenant effectuer, et qui va nous

convaincre que la doctrine poétique même d'Edgar Poe — dont la prestigieuse résonance s'est prolongée dans la poésie française depuis Baudelaire jusqu'à nos jours — fut elle-même dans son étendue, comme dans chacune de ses parties, aussi rigoureusement déduite des enseignements de la Kabbale que le rôle et la destination de la pensée et de la parole humaines dans l'univers. A ce point que la « doctrine oubliée » reprend une grandeur et un aspect nouveaux en devenant, par la grâce du génie qui procède à la transmutation de l'aliment spirituel de son choix, la doctrine d'Edgar Poe.

L'une des idées prédominantes de la Kabbale peut s'énoncer ainsi : la poésie divine étant à l'origine du monde créé, les entités et les objets de l'univers participent à une commune essence, et présentent de ce fait une analogie de structure. Leur aspect comme leur nature ne peuvent être que les reflets affaiblis mais fidèles de la lumière qui les a projetés à l'existence. De sorte que le processus de connaissance que l'on nomme analogique doit amener l'esprit qui s'y exerce à déchiffrer dans le monde sensible les lois et les vérités d'un royaume plus subtil, dont il n'est que le prolongement. Le *Sepher Ietzirah* lui-même constitue une tentative de démonstration par l'exemple du bien-fondé de cette méthode, puisque les démarches de la réflexion qui s'y font jour partent des formes de la création pour s'élever à une approximation de la Divinité conçue comme une lumière dont l'univers ne serait que l'ombre.

Très explicitement le *Zohar* affirme : « Tout le monde inférieur a été fait à la ressemblance du monde supérieur ; tout ce qui existe dans le monde supérieur nous apparaît ici-bas comme dans une image; et tout cela n'est cependant qu'une seule chose. » L'importance de cette idée n'échappe pas à Franck qui la commente ainsi : « De cette croyance si élevée, si large, et que l'on retrouve plus ou moins dans tous les grands systèmes de métaphysique,

les kabbalistes ont tiré une conséquence qui les ramène entièrement au mysticisme : ils ont imaginé que tout ce qui frappe nos sens a une signification symbolique; que les phénomènes et les formes les plus matériels peuvent nous apprendre ce qui se passe ou dans la pensée divine ou dans l'intelligence humaine. »

Il semble bien que ce soit sous l'empire de cette conception que dans le *Colloque entre Monos et Una*, Edgar Poe nomme l'esprit poétique « cette faculté la plus sublime de toutes, nous savons cela maintenant — puisque des vérités de la plus haute importance ne pouvaient nous être révélées que par cette *Analogie* dont l'éloquence irrécusable pour l'imagination ne dit rien à la raison infirme et solitaire. »

Le poète sera donc celui qui saura déchiffrer la vaste écriture que les formes du monde sensible étendent à ses regards, et y lire des vérités éternelles. L'alphabet humain dont il dispose n'étant qu'un reflet infirme mais cependant authentique de l'alphabet divin, rien ne s'oppose à ce qu'il exprime les analogies que sa pénétration lui aura permis de déceler. Les images et les métaphores, ces joyaux de l'instrumentation verbale, composées de deux termes liés par le rapport qu'il s'agit de dévoiler entre eux, sont justement très propres à permettre au poète de mener à bien sa tâche difficile. Une telle conception est si chère à Edgar Poe que nous le voyons parfois s'y référer en des pages qui n'ont nullement pour objet la poésie, et sous cette forme allusive et empreinte d'un humour glacé qui lui est coutumière. Tel ce passage de *la Lettre volée* : « — Le monde matériel, continua Dupin, est plein d'analogies exactes avec l'immatériel, et c'est ce qui donne une couleur de vérité à ce dogme de rhétorique, qu'une métaphore ou une comparaison peut fortifier un argument aussi bien qu'embellir une description. »

Mais le pouvoir et le rôle du poète ne s'arrêtent pas

à cette fonction de *révélateur* de la pensée divine. Selon la construction métaphysique que nous venons d'entrevoir, l'homme créé à l'image de Dieu réunit en lui, à un degré certes infiniment faible, mais cependant de façon irrécusable, les pouvoirs inhérents à la Divinité. Il constitue un microcosme par rapport au macrocosme divin. Nous retrouvons ici le sens de la phrase mystérieuse à partir de laquelle s'ébauche la conclusion philosophique d'*Eureka* : « Ce cœur divin, quel est-il? C'est notre propre cœur. » Terme dernier de la création, l'homme est le miroir de son auteur : « L'homme, dit le *Zohar*, est à la fois le résumé et le terme le plus élevé de la création; c'est pour cela qu'il n'a été formé que le sixième jour. Sitôt que l'homme parut, tout était achevé, et le monde supérieur et le monde inférieur, car tout se résume dans l'homme; il réunit toutes les formes. » Il en résulte nécessairement que l'homme, doué de la volonté et de la parole, dispose de ce fait d'un pouvoir créateur dont la portée a sans doute pour limite les forces de celui qui en use, mais dont la nature participe par analogie au pouvoir créateur qui se fait jour à travers la Volonté et la Parole divines manifestées sous les espèces de l'alphabet sacré, et dont l'univers est la preuve visible.

La création de l'univers par l'effet de la Pensée divine, telle que l'expose la Kabbale, se produit selon le processus rigoureux préalablement existant à l'intérieur de la Volonté divine, et qui ne laisse aucune place à l'intervention du Hasard. Cette Volonté et cette Pensée s'appuient, nous l'avons vu, sur le pouvoir créateur et organisateur des vingt-deux lettres et des dix nombres.

Il est dans la logique de cette conception que l'homme puisse, et doive, dans la sphère relative de son activité, s'attacher à concentrer en lui-même le reflet de cette volonté absolue, et à la mettre en œuvre au moyen des pouvoirs créateurs de la parole et du rythme. C'est ainsi que très logiquement Edgar Poe s'efforce de construire

une *Philosophie de la Composition* au cours de laquelle on le voit exposer, en prenant pour exemple l'analyse de son célèbre poème *le Corbeau*, la nécessité pour le poète de préméditer froidement le choix du sujet et les effets à produire dans chacune de ses œuvres, de sorte qu' « aucun point de la composition ne puisse être attribué au hasard. »

Quant au pouvoir créateur de la parole humaine, considéré lui aussi dans la sphère relative de son activité, Edgar Poe en traite fort explicitement dans le conte intitulé *Puissance de la Parole*, dont le point de départ me paraît se trouver dans ce passage du *Zohar* : « Rien n'est perdu dans le monde, pas même la vapeur qui sort de notre bouche : comme toute chose, elle a sa place et sa destination, et le Saint, béni soit-il, la fait concourir à ses œuvres; rien ne tombe dans le vide, pas même les paroles et la voix de l'homme; mais tout a sa place et sa destination. » Le conte d'Edgar Poe nous fait assister aux entretiens de deux personnages, Oinos et Agathos, qui se retrouvent dans un au-delà hypothétique, après leur mort, et prennent conscience de la nature créatrice de tout mouvement : « Agathos. — Je veux essayer, mon Oinos, de t'amener pas à pas en face de la conception que j'ai en vue. Tu sais parfaitement que, comme aucune pensée ne peut se perdre, de même il n'est pas une seule action qui n'ait un résultat infini. En agitant nos mains, quand nous étions habitants de cette terre, nous causions une vibration dans l'atmosphère ambiante. Cette vibration s'étendait indéfiniment jusqu'à tant qu'elle se fût communiquée à chaque molécule de l'atmosphère terrestre, qui, à partir de ce moment et *pour toujours*, était mise en action par cette seule action de la main. » Ne nous laissons pas arrêter par l'étrangeté de cet exemple, et comprenons qu'il n'a pour but que de nous amener à une conception plus haute dont il constitue la première illustration : « Il est en effet démontrable que chaque mouvement de cette nature *imprimé*

à l'air doit *à la fin* agir sur chaque être individuel *compris dans les limites de l'univers*; — et un être doué d'une intelligence infinie — l'être que nous avons imaginé — pourrait suivre les ondulations lointaines du mouvement, — les suivre, au delà et toujours au delà, dans leur influence sur toutes les particules de la matière, — au delà et toujours au delà, dans les modifications qu'elles imposent aux vieilles formes, — ou, en d'autres termes, dans les *créations neuves* qu'elles enfantent —, jusqu'à ce qu'il les vît se brisant enfin, et désormais inefficaces, contre le trône de la Divinité. » Nous parvenons au but de la démonstration, et allons retrouver au passage l'idée exposée au cours de *la Révélation Magnétique*, si parfaitement en accord avec le *Zohar* sur la nature et le pouvoir de la pensée divine :

« Oinos. — Mais tu parles simplement des mouvements imprimés à l'air.

» Agathos. — En parlant de l'air, ma pensée n'embrassait que le monde terrestre; mais la proposition généralisée comprend les impulsions créées dans l'éther, — qui, pénétrant, et seul pénétrant tout l'espace, se trouve ainsi le grand médium de création.

» Oinos. — Donc, tout mouvement, de quelque nature qu'il soit, est créateur?

» Agathos. — Cela ne peut ne pas être; mais une vraie philosophie nous a dès longtemps appris que la source de tout mouvement est la pensée — et que la source de toute pensée est...

» Oinos. — Dieu. »

Notons au passage l'allusion de Poe à « une vraie philosophie », qu'il se garde de nommer, par une réticence qui se trouve bien dans la tradition des initiés aux mystères de la sainte Kabbale, et suivons le poète jusqu'à la fin de sa démonstration.

« Agathos. — Je t'ai parlé, Oinos — comme je devais parler à un enfant de cette belle Terre qui a péri récem-

ment — des mouvements produits dans l'atmosphère de la Terre...

» Oinos. — Oui, cher Agathos.

» Agathos. — Et pendant que je te parlais ainsi, n'as-tu pas senti ton esprit traversé par quelque pensée relative à *la puissance matérielle des paroles*? Chaque parole n'est-elle pas un mouvement créé dans l'air?

» Oinos. — Mais pourquoi pleures-tu, Agathos? — et pourquoi, oh! pourquoi tes ailes faiblissent-elles pendant que nous planons au-dessus de cette belle étoile, — la plus verdoyante et cependant la plus terrible de toutes celles que nous avons rencontrées dans notre vol? Ses brillantes fleurs semblent un rêve féerique — mais ses volcans farouches rappellent les passions d'un cœur tumultueux.

» Agathos. — Ils ne semblent pas, ils sont! rêves et passions! Cette étrange étoile, — il y a de cela trois siècles —, c'est moi qui, les mains crispées et les yeux ruisselants, aux pieds de ma bien-aimée, l'ai proférée à la vie avec quelques phrases passionnées. Ses brillantes fleurs *sont* les plus chers de tous les rêves non réalisés, et ses volcans *sont* les passions du plus tumultueux et du plus insulté des cœurs! »

Il résulte donc de ce texte magnifique et fondamental que la parole humaine, analogiquement liée à la Parole divine dont elle est un reflet, peut, dans certaines circonstances exceptionnelles, manifester à son tour la puissance créatrice qui s'y trouve virtuellement incluse. Le Poète, qui, parmi les autres hommes, est seul à savoir disposer des puissances du rythme et de la parole, n'est donc pas seulement capable de déchiffrer le message divin inscrit dans les formes symboliques du monde sensible; il peut encore prolonger la création divine en projetant à l'existence les mondes spirituels dont sa pensée est la source.

Il n'est pas douteux que cette conception grandiose et mystique du rôle de la Poésie se trouve à l'origine du mou-

vement symboliste français. Ce serait sortir du cadre de cette étude que d'en poursuivre la démonstration. Il nous reste à nous interroger pour finir sur les origines du système que nous venons d'entrevoir. Le fait que l'Occident l'ait connu par l'intermédiaire de la Kabbale signifie-t-il que l'on doive y voir l'apport du peuple hébreu au patrimoine intellectuel de l'humanité? La réponse est négative. Les idées exposées sous une forme nouvelle dans le *Zohar* et le *Sepher Ietzirah* sont sans aucun doute antérieures, non seulement à l'apparition de ces ouvrages, mais encore à la tradition orale qui leur a donné naissance. Après avoir signalé la parenté qui se remarque entre le système kabbalistique et le système exposé par Platon dans ses ouvrages, Franck insiste sur les nombreux points de contact que l'on peut établir entre la Kabbale et le Zend Avesta. Il en conclut que la Kabbale est le résumé des emprunts que le peuple hébreu a eu l'occasion de faire à la religion des Perses, pendant la captivité de Babylone. Cette thèse est fort soutenable, mais le savant auteur eût pu remonter plus loin encore dans le temps comme dans l'espace. Il n'eût pu, dans ce cas, manqué d'être frappé par les similitudes qui apparaissent entre le système kabbalistique et la sagesse du Vedanta.

Il se dégage en effet de cette tradition extrême-orientale une interprétation moniste du monde, et une cosmogénèse identiques à celles que nous venons d'étudier. Qu'il nous suffise d'indiquer, à titre d'exemple, la similitude des conceptions qui se dégagent de deux textes extraits respectivement du *Zohar* et des *Lois de Manou*, selon lesquels le monde n'est que la pensée de la Divinité, de sorte que l'univers s'évanouirait d'un seul coup si Dieu cessait de le penser. Le *Zohar* s'exprime ainsi : « Comme Moïse veillait sur le Mont Sinaï en compagnie de la Divinité qui était cachée à sa vue par un nuage, il sentit une grande crainte l'envahir, et dit tout à coup : « Seigneur, où es-tu... » dors-tu, ô Seigneur? » Et l'Esprit lui répondit : « Je ne

» dors jamais; si je venais à m'endormir un seul instant » avant mon temps, toute la création tomberait aussitôt » en ruines. » Ce texte du *Zohar* rappelle irrésistiblement cet aphorisme des *Lois de Manou* : « Lorsque Brahma s'éveille, aussitôt l'univers accomplit ses actes. Lorsqu'il s'endort, l'esprit plongé dans un profond repos, alors le monde se dissout. »

Il semble bien que dans l'occurrence, un certain courant de pensée du peuple hébreu ait servi de véhicule à la grande tradition aryenne, et l'on peut suivre historiquement, et même géographiquement, le processus selon lequel il a rapporté à l'Occident, sous une forme qui porte son empreinte, à la fois par l'intermédiaire du peuple grec et par celui du peuple arabe, un message que notre civilisation était en voie d'oublier. Ce message reste chargé des caractéristiques d'une mentalité dite primitive, dont le trait prédominant est un sens de participation qui refuse d'abstraire l'homme du reste de la création, et de considérer cette dernière comme essentiellement séparée de la Divinité. Il est dans la logique d'une certaine évolution selon laquelle l'Occident, tout entier adonné à l'épanouissement des facultés dont l'homme a pris conscience en s'opposant à l'univers pris comme objet, continue à considérer l'esprit de participation comme un stade de pensée inférieur, qu'il s'attache à dépasser. Toutefois l'homme ne saurait tout à fait répudier cet esprit qui constitue l'un des traits fondamentaux de sa structure intérieure, et il n'est pas douteux que l'activité poétique ne soit l'un des aspects de la revanche de cet esprit, et ne contribue de ce fait à restituer à l'homme une méthode de connaissance qui fut à la base des civilisations antiques.

A. ROLLAND DE RENÉVILLE.

POÈMES

LA HALTE DU PROPHÈTE

Vous vous trompez je ne suis pas celui qui monte
Je suis l'autre toujours celui qu'on n'attend pas
Ma face sous le masque rouge gloire et honte
Tourne au vent que je veux pour seul guide à mes pas

J'assumerai l'immobilité des statues
Sous la colère de l'orage aux gestes tors
Qui rompt au sol vos fronts ruines abattues
Mais me laisse debout n'ayant raison ni tort

Qu'attendez-vous de moi seul droit dans la tourmente
Terriblement absent roide et froid sans sommeil
Pour parler aux vieux morts il faut trouver la fente
Par où filtre un rayon noir de l'autre soleil

Et si je tombe avant le soir sur la grand'route
La face contre terre et les deux bras en croix
Du fond de tout l'influx de force monte en moi
Je me redresserai pour la nuit des déroutes

Et je remonterai vers vous comme la voix
Des grandes eaux hurlant sous de nocturnes voûtes

Avant l'heure et le signe advenus laissez-moi
Laissez-moi seul vous tous qui niez le prophète
Transmuant toute vie en un retournement
Du sens illuminé par d'immortels tourments
Laissez-moi dans le vide atroce de ma tête
Confondant confondu confondu confondant.

* * *

PALAIS DU VIDE

Un palais aux murs
De vent

Un palais dont les tours
Sont de flamme au grand jour

Un palais d'opale
Au cœur du zénith

L'oiseau fait d'air pâle
Y vole vite

Laisse une traînée blanche
Dans l'espace noir

Son vol dessine un signe
Dont le sens est absence

R. GILBERT LECOMTE.

LETTRES D'UNE MÈRE A SON FILS

(suite)

1925.

Nous avons un bien vilain temps : froid et neige. Mme Parlon n'aura pas chaud-chaud pour venir de Bénévent : on l'enterre sans moi ce soir avec tout son orgueil. Encore une qui n'a jamais regardé ses pieds !

J'ai lu ta *Bergère Nanou*, comme c'était bien, tout ce qui était le monde à ce moment-là. Ton père a voulu la lire, avant de se coucher. Ça l'a bouleversé. Tu sais comme il est sensible à toutes ces petites choses, surtout lorsque c'est son fils qui écrit. Il revoyait et je revois Rose, la pauvre Jeanne; te rappelles-tu aussi l'agneau qu'elle élevait avec les restes du lait de sa chèvre et qu'elle appelait Poulou ? Quand on le lui a tué par mégarde, elle est venue le voir à la boucherie tout dépouillé, pendu, à l'étal et elle s'est mise à genoux devant lui et elle l'embrassait partout en pleurant : « Poulou, mon Poulou, c'est toi qui es là, ils t'ont tué, ils m'ont tué mon Poulou. » Pauvre Rose ! pauvre Jeanne ! On ne voit plus de bons serviteurs comme elles étaient, fidèles à leurs maîtres, comme leurs bêtes à elles-mêmes.

Mardi.

Hier, je ne t'ai pas écrit. J'avais M. Martin, et tu sais qu'il aime que je sois près de lui. Pour une chose ou pour une autre, tout en plantant, il me demande des conseils et

nous faisons de la philosophie. Il m'apprend des proverbes ou commente son catéchisme qu'il n'a pas oublié, bien qu'il y ait 80 ans qu'il ne l'ait pas repassé. Certes, il n'y a pas beaucoup de jardiniers en France comme celui-ci. Il y en a eu. Sa femme est bien malade. Je crains qu'il ne la perde. Il passe les nuits à la soigner et le jour à cuisiner et à jardiner.

Le jardin est très beau, la glycine en fleur. Les glaïeuls commencent à fleuronner. La bordure que tu avais faite de « désespoir du peintre » est superbe. L'eau de la nuit a fait du bien aux grandes marguerites, il y en a de jaunes et deux blanches. Les jasmins ont pris, les œillets ne donneront guère qu'à ton arrivée. Quant au muguet, tu verras. Il y en a un tapis grand comme ta chambre : on ne va pas y toucher pour que tu en aies le coup d'œil. Quant au Papa, je voudrais que tu le voies à genoux qui arrache l'herbe des allées.

G. est mouvementé aujourd'hui. Tu sais, L. qui a pris la suite du restaurant de Mme Lacan et qui joue du saxophone dans les bals, il vient de tuer sa femme. Un coup de revolver ou de couteau, je ne sais pas. Elle n'est pas morte, mais n'en vaut pas mieux. On vient de l'emmener à l'hôpital et lui en prison. Que vont devenir les enfants? Dans la rue, on ne parle que de cela, et il suffirait de moins pour distraire les commères.

Samedi. Toussaint.

Mon grand,

La journée est finie. Il est 8 heures, aussi je viens vite passer un moment avec toi. Je suis allée deux fois au cimetière : ce matin, à 9 heures, et ce soir après Vêpres. Il faisait un temps à ne pas mettre un chien dehors. Enfin, tout était bien propre. J'avais fait deux bouquets, mais je n'ai pas acheté de chrysanthèmes. Sous la pluie, personne n'aura eu le courage de chercher le plus beau.

J'étais comme toujours sur la tombe de ta grand'mère au moment de la bénédiction, et Élise Pô, Amélie, Céline passent; trois lionnes en furie. Elles se confessaient, mais en messe basse. On ne pouvait pas comprendre. Il ne manquait que Mme B., l'ex-amie de ton père. On dit qu'elle est très malade et qu'elle pourrait mourir. Elle a le cœur enveloppé de graisse. J'ai grand'peur que nous soyons obligés de prendre le deuil. Mais non, que Dieu nous la conserve! Elle amuse nos promenades. J'aurais voulu que tu voies Amélie — avec le grand manteau à traîne, le sac au bras, le petit chapeau cabriolet. La jaquette pincée à basques et le grand chapeau à plumes, c'est pour passer sous mes fenêtres et il faisait mauvais. Céline avait la voilette sur ses gros yeux en colère, mais moi, je les ai regardées passer avec mon regard doux. Tout cela te donnera idée de ce que c'est que ce jour ici. J'ai aperçu aussi les Douceron. Il paraît que le Pierre ira te faire une visite pour te gifler. N'en sois pas surpris, mais je ne sais ce qui me souffle qu'il est moins bête que sa famille. Il a respiré l'air de Paris.

Je ne peux pourtant pas ne pas te dire, comme je m'en empêchais, ce que je crois bien que Mlle Amélie a murmuré, en me regardant, quand j'étais près de notre tombe : « C'est bien ça. On profane les morts et ensuite on leur apporte des fleurs. » J'ai fait mon signe de croix.

Mercredi.

Tu me dis que puisque c'est mon désir, tu n'écriras plus tous les jours. Non, je ne le désire pas, mais je sais que si tu n'as pas le temps d'écrire, tu en souffres, et souvent pour me mettre deux mots, tu t'obliges à descendre de chez toi le soir pour aller à la poste. De mon côté, je me disais : « Si on n'attend rien, on ne souffre pas. » Et comme j'attends tous les jours, quelquefois je souffre de ne rien avoir. Mais chaque fois que tu as quelque chose à me dire, écris.

Marthe a adopté un calendrier, et chaque matin elle biffe un jour pour compter ceux qui la séparent de ton arrivée.

Parfois elle et grand-père se contrarient, et tu sais. pour supporter ton père, il faut être presque un saint. Je dois prendre souvent mon cœur à deux mains pour étouffer ma colère, avant qu'elle n'éclate. Tout d'un coup, il l'a décidé, il ne faut plus que cette enfant parle ou qu'elle s'amuse. Alors, je redouble de tendresse avec elle; ceci lui cache cela; elle ne s'aperçoit pas de la mauvaise humeur de l'un, en voyant sourire l'autre. Et si elle avait affaire à deux bonnets de nuit, ce ne serait pas gai pour elle, cette compagnie de vieux. Avec elle, je me fais jeune pour l'amuser, c'est difficile, puisqu'il faut bien aussi qu'elle me respecte. Lundi, elle arrive toute gracieuse et soutire 8 fr. 50 à notre avare pour deux photographies. Le comique, c'est qu'il s'est laissé faire, mais je crois bien que toute la journée il a pensé à ses 8 fr. 50. Combien de fois les a-t-il recomptés, et le soir, quand elle est rentrée, de regret il l'aurait bien mangée; ce matin, je lui dis à l'oreille : « N'oublie pas d'embrasser Grand-père. » Elle le fait, et aussitôt partie, il me dit : « C'est toi qui lui as soufflé de venir ? » Je réponds : « Ainsi, c'est à quoi tu penses! Tu es méchant et elle ne l'est pas. Vois comme tu vois du mal partout. C'est toi qui fâches et tu veux qu'on te demande pardon du mal que tu fais. » Mais, tu sais, il n'est pas méchant; tout cela vient de son caractère et de ses mauvaises jambes.

Samedi.

Marthe est partie ce matin bien décidée. Il y avait de la neige. Grand-père l'accompagnait. Naturellement, elle passait partout, excepté dans le chemin et en revenant, son grand-père m'a dit : « Elle ne fait que ce qu'elle veut. » Il rit avec elle et après, il croit se faire obéir. Moi, je ne suis jamais ni trop libre, ni trop sévère, mais quand je parle, elle file.

Je ne sais pas en l'honneur de quel saint, hier, comme je lui offrais du chocolat, elle me répond : « Non, merci, grand'mère, pas cette semaine ; jusqu'à mercredi, je me mortifie, en mangeant mon pain sec. » J'ai pris mon air sérieux. Tout cela me distrait. Et il faut la voir avec son grand-père : elle le peigne le soir après le dîner, elle lui frise la moustache. Il se laisse faire, et le matin, comme il est levé avant elle, il va la prendre dans ses bras sur le lit et il la porte sur sa petite chaise dans la cuisine bien chaude, où elle s'habille. Mais, tout d'un coup, on ne sait pas pourquoi, tout se gâte entre eux, et les voilà fâchés.

Samedi (1926).

J'ai reçu ta lettre où tu me dis que l'omnibus t'a conduit par la rue de la Mairie et qu'il s'est arrêté juste devant notre boucherie au milieu de tes ennemis : que la mère de la Morte maquillée s'est approchée en te montrant du doigt, mais qu'elle n'a rien su te dire, que Mme B. n'attendait qu'un esclandre, rouge pivoine de plaisir, pendant que M. faisait semblant de ne pas te voir. Mlle P. a dit à ton père qu'aussitôt la voiture partie, tout le monde était rentré chez soi sans se rien dire, elle a dit : comme des péteux. Pense que dans le fond ils sont contents de nous voir. Nous ne sommes que des oiseaux de passage qui leur pesons peu. Ils n'ont pas souvent l'occasion de mesurer ta silhouette et sans toi ils savent bien qu'ils n'auraient pas la même importance, même à leurs yeux. Qui a fait attention à eux avant toi ? Et nous ne nous imposons pas, ils nous voient parce qu'ils veulent. Nous ne les cherchons jamais. S'ils veulent se disputer, c'est encore pour se grandir, mais nous ne leur en donnerons, ni toi ni moi, l'occasion. Ils en sont mortifiés. Pour moi, je ne suis pas plus qu'eux, mais je sens bien que je ne suis quand même pas de leur monde ; je m'en suis évadée ; mon jardin et d'être seule, voilà ma vie, seule avec toi. Comme nous ne leur offrons pas de prise, leur rage qui ne peut rien contre nous se tourne contre

eux et les mange : ils se dévorent chacun eux-mêmes.
Ce matin, Mlle Amélie était chez l'épicier avec moi, toute bossue, bien vieille; elle n'a fait aucune réflexion. L'essentiel, c'est de n'avoir pas peur et je suis sûre que de t'avoir entrevu leur suffit et ça les occupe, comme une fête. Moi je passe inaperçue. Quant à M., ton père lui pardonnera difficilement sa lâcheté, mais comme je lui dis : elle n'a pas l'intelligence de savoir ce qu'elle doit dire, ni faire, ni regarder. Tu as raison de songer à ce voyage.

Lundi.

Je reviens de l'enterrement de cette pauvre Mme Thabord, la mère de Maria N. J'ai eu de la peine pour Maria, quand je l'ai vue si seule. Sa sœur Louise n'est pas venue. Il y avait bien là le mari de Louise et sa fille aînée qui est institutrice, le gendre aussi. Mais tous les trois la tenaient à l'écart. La petite aurait bien voulu parler à sa tante; son père le lui avait défendu et il ne la quittait pas de l'œil. Pense qu'elle était malheureuse. Un moment, le convoi allait quitter la gare; elle me fait signe de venir près d'elle et me confie son embarras. Je lui dis : « Malgré la défense de ton père, comme c'est ta tante qui t'a élevée, dans la circonstance ton devoir est de désobéir à ton père, mais ne te presse pas et non seulement tu parleras à ta tante, tu l'embrasseras. » Elle me dit : « C'est que ma mère aussi me l'a défendu, en partant. » Enfin, nous voilà arrivés à l'église. Son mari vient la rejoindre. Je lui dis : « Non, l'usage veut que les messieurs soient d'un côté, nous de l'autre et je passe et je m'arrange pour placer la nièce et la tante côte à côte. En sortant, pour monter au cimetière, je donne un bras à Maria, mon autre bras à la petite et à travers moi elles se sont parlé et entendues et au cimetière je les ai fait s'embrasser. Le gendarme me dévorait des yeux. Peut-être, s'il avait eu son uniforme, il m'aurait fait peur, mais il est à la retraite et en civil. Je n'ai pas besoin de te dire qu'elles étaient contentes toutes les deux

et comme le père part ce soir et qu'elles ne quittent Guéret que demain, toutes les deux, elles se verront à l'hôtel cette nuit.

Mardi (1928).

Mon grand,

J'ai reçu ta longue lettre ce matin, moi qui ne t'ai pas écrit hier. Je m'étais mise à repriser des bas, je n'en sortais plus; aujourd'hui je raccommode une robe. Je profite du mauvais temps pour faire tous ces petits ravaudages.

Mme Banizette n'est pas encore morte ou du moins je n'ai encore rien su. Si j'ai un moment, je ferai vite une visite, car vraiment je voudrais voir ce qu'elle devient, à mesure que la mort approche. Je ne peux pas te dire comment je l'ai trouvée. J'essaierai de te la ressusciter de vive voix dans treize jours. On ne peut se faire une idée de ce que la maladie fait de nous.

Tu me dis que tu es allé passer un moment chez Mlle M. C'est encore là que tu trouves le repos. Depuis si longtemps, tu y es chez toi.

Tu me parles aussi de ma photographie. Je n'en supporte aucune. Heureusement, elles ne sont pas tombées sous ma main. Elles auraient disparu comme les autres. Ton père en effet était très bien avec le col de mon grand-père, car mon grand-père en avait un pareil, lorsqu'il venait en ville. Si je pouvais voler près de toi, je serais bien heureuse de voir comme tout a changé chez toi depuis 1913. Je me souviens de tout, de la chambre, quand nous revenions de nous promener et que le ménage était fait, du voyage que nous avons fait en bateau et que je te disais : « Nous y reviendrons. J'adore l'eau », et je n'y suis jamais revenue.

Mariage de Madeleine.
Jeudi soir tard.

Mon grand, au moment où j'allais t'écrire M. et Mme F. sont arrivés pour nous inviter au mariage de Madeleine.

Depuis deux mois on ne nous parlait de rien et on nous fait cette surprise, mais nous nous sommes empressés, ton père et moi, de refuser, en remerciant très poliment et gentiment. Ton père a invoqué sa santé. Alors Mme F. a dit : « Vous étiez au nôtre, à celui de Gabriel; vous ne pouvez pas manquer à celui de Madeleine et votre frère (1) Edmond ne le comprendrait pas. » Pour moi, j'ai dit qu'à mon âge on n'allait qu'au mariage de ses enfants.

Mercredi.

Je ne t'ai pas écrit hier, et cependant je suis toujours avec toi, il n'y a qu'à toi que je pense. Par moment il me semble te parler et que tu me réponds, mais ta fête, je crois que le bon Dieu me la cache, il ne veut pas que j'y pense et puis j'ai mes habitudes que tu m'as données, d'être gâtée toujours et moi de ne rien faire pour toi, mais pense que pour le moment je n'ai que mon cœur, mais qui est à toi, que je ne puis te donner que cela, mais tout entier puisque c'est tout, puisqu'il n'y a que cela qui m'appartient. Et personne ne peut te le prendre que le Bon Dieu, quand il m'appellera, mais là encore il te restera toujours. Je me dis : « Samedi 19. Plus que 22 jours et tu seras avec nous pour quelques heures. » Dans le jardin 20 centimètres de neige, c'est beau, mais lugubre; on reste près de son feu, à travailler; rien n'est bon comme le travail, quand on en a le goût. Je vais à la poste porter ma lettre. Tu ne peux te faire une idée de mon ennui, quand je ne t'ai pas écrit, je me maudis.

Dimanche.

Me voilà de retour de l'enterrement. Je pensais faire 10 kilomètres à pied et j'ai eu trois voitures à ma disposition. J'ai choisi celle de Mme Petit, une belle limousine où j'étais très bien, mais toujours ces enterrements civils.

(1) Un ami que mon père considérait comme un frère.

C'est le dernier auquel je vais. Je l'ai fait en souvenir de ma mère. Ma tante a bien changé. Pauvre Cathy! bientôt son tour.

Que je te dise que j'ai une lettre de ta sœur qui me demande de faire coucher l'abbé Glénisson chez moi. Il vient marier Madeleine et l'on a peur comme il est aveugle et conduit par une jeune fille, que ce soit singulier dans un hôtel. Sur le moment, j'allais dire non et puis je me suis ressaisie. Je me suis dit : « Dix-huit ans que je ne l'ai pas vu. Tu vas pouvoir parler du passé »; et puis cette jeune fille qui le soigne s'appelle Alexandrine. Ce nom m'a fait plaisir, le nom de ma sœur. J'ai écrit à Jeanne que je leur donnerais une chambre.

Edmond et Marie sont déjà arrivés; à 2 heures et à 4 heures ils étaient chez moi. Le petit Pierre est avec eux. Ils vont coucher tous les trois chez nous et Mimi aussi. Ainsi la maison sera au complet.

Mardi.

Paule arrive demain soir. Moïse sera ce soir à Beauvais. C'est Edmond qui me raconte tout. Il ne sait que faire. Le mariage civil a lieu à midi et la cérémonie religieuse le jeudi. Ce qui m'amuse le plus, c'est l'arrivée du curé de Saint-Léonard. J'ai déjà fait sa chambre : 2 lits, celui de sa demoiselle de compagnie et le sien. Pauvre aveugle! Heureusement! Elle n'a pas l'âge canonique. Pour que tu juges du tableau, je laisserai les lits en place, mais je voudrais que tu voies ton père faire le malade. Tantôt ce sont les reins! Tantôt les genoux! Tantôt il ne peut se chausser! Tantôt il se tient la tête! car Edmond est là qui essaie de le prendre par tous les bouts, pour le tenter.

Dimanche.

Mon grand, je reviens de voir Mme Banizette et je me suis dit en sortant que c'était bien la dernière fois, car c'est vraiment navrant : plus de jambes, plus de tête. Elle ne voit

plus rien ou presque rien et elle parle tout le temps, tout le temps sa pauvre bouche marche. Elle en dit des « Marie, Marie ». C'est à elle qu'elle parle. Elle ferait peur, elle a un œil plus gros que l'autre, plus de figure. Ce que nous devenons! Mais pourquoi nous faire tant de mal les uns aux autres sur la terre, pour la quitter tous en pareil état! Ne plus savoir ce que l'on fait, ce que l'on dit! Un moment elle s'adresse à moi : « Madame, rêvez-vous? Moi j'ai rêvé que je venais de mettre au monde des petits tout noirs. » Puis une crise de larmes arrive, elle se déchire, elle a des ongles longs et elle veut vous attraper avec et si elle y réussit, elle vous les enfonce dans les mains. Tu ne peux t'en faire une idée, il faut voir ce squelette vivant dans ce lit et elle est encore très forte, elle peut vivre encore longtemps. Ses nièces écrivent de leur écrire quand elle sera encore plus mal, qu'elles viendront aussitôt. Mme Banizette avait un faible pour son neveu Joseph, mais elle pouvait, il est venu trois ou quatre fois et il a fait donner par sa tante une bonne somme pour la belle-sœur qui la soigne. C'est lui qui a écrit le billet et Mme Banizette qui a signé.

Dimanche (1929).

Jeanne Mandonnet est morte. L'enterrement était à 1 heure. La pauvre qui n'avait jamais voulu se marier pour ne pas quitter sa mère, la laisse seule pour mourir. Elle a 54 ans, elle en paraissait 35, une si jolie silhouette mince et élégante, même dans la misère. Mme Ardilier et Mme Champneuf sont venues me dire bonjour, comme on attendait le corps, très difficile à descendre du deuxième par cet escalier étroit et tout droit, et je n'en ai pas été fâchée; je pouvais mieux me permettre que toute seule de regarder la galerie qui s'étageait en face de moi : Élise Pô et sa fille, Mme B. et sa fille, Mme Dubreuil toujours l'air d'un séminariste, Amélie Kraquelin. Enfin je me mordais les lèvres pour ne pas te sourire. Il me semblait que

tu étais là, à mon bras. Bientôt arrivent les Aubaile, Mme Petit, Mlle Hermance qui a pris le bras de la pauvre mère. Je te dis tout cela parce que Mlle Mandonnet, c'était bien une vieille demoiselle, mais ce n'était pas tout le monde, et je veux que tu saches qu'elle s'en est allée toute blanche de fleurs et de tenture. Quand sa bière est arrivée sur le marché, c'était comme un autel ou comme un parterre, comme sa conscience qui devait être bien pure.

Et que je t'amuse un peu maintenant. La veille, nous déjeunions. On entend sonner un enterrement. Ton père me dit : « Tiens, c'est Mlle Mandonnet. » Pense, je pousse un cri, tant pis pour mes châtaignes grillées; je cours m'habiller. Il ajoute : « Surtout qu'on m'avait dit de te prévenir spécialement de la part de la mère. » Je suis sur le marché, je hèle M. Robinet : « Vous avez vu passer les prêtres? » Il me répond : « Oui, ils doivent bien être maintenant sur la Grande Place. » Je dis : « Sur la Grande Place pour Mlle Mandonnet? — Mlle Mandonnet? ce n'est que demain. Aujourd'hui, c'est la mère du facteur. » Je suis revenue à mes châtaignes, furieuse après ton père qui ne pipait mot, toujours assis à la même place.

***

1929.

Prends garde, mon petit, de ne faire que changer de tutelle, et la plus douce le cédera à la plus terrible. Examine-toi. Es-tu bien sûr de vouloir ce que tu veux, depuis que tu connais cette femme? Est-ce que ce n'est pas au contraire ce qu'elle veut que tu crois vouloir? Mais ne vois dans ce que je te dis aucune antipathie contre elle, aucune rancune contre toi. J'ai seulement peur que tu cesses d'être libre au moment où tu crois le devenir. Il te faut bien reconnaître que jamais ni ton père ni moi, nous ne t'avons empêché de faire ce que tu as voulu et aujourd'hui tu ne nous permettrais pas même de te donner un conseil, car tu l'avoues, je veux dire, tu l'exiges, nous n'avons pas

à dire oui ni non à ton bonheur ou à ton malheur, à notre bonheur ou à notre malheur. C'est toi qui imposeras l'un ou l'autre à ton gré. Ainsi donc, fais ce que tu veux de toi et de nous. La femme que tu auras élue sans nous consulter sera notre fille comme tu es notre fils, sans que nous ayons pu non plus te choisir tel que tu es personnellement. Tu nous as été donné et tu t'es fait toi-même. En toi, notre part est si petite. Nous avons été si peu consultés et nous avons tout souffert de toi; je dois reconnaître que tu as été aussi bien que possible avec nous autant que nous avec toi. Nous ne t'avons pas dérangé. Nous n'avons rien exigé, rien demandé que de ne pas te perdre et que tu ne te perdes pas. Mais maintenant que tu te détaches de nous pour t'attacher à cette femme, ne sois pas trop dur avec nous, je t'en prie, qui ne sommes plus que deux pauvres vieux sans défense contre toi; pour moi surtout, pour qui tu as été si longtemps, pendant quarante ans, tout le bonheur que j'ai connu sur la terre.

Après la mort de mon père.
4 février 1930.

Paule et moi, nous parlons souvent de vous. Comme la maison est grande! Enfin, elle commence à être en place. Çà me fait moins noir partout. Tu ne peux te faire une idée de ce que nous avons remué, surtout ta sœur. Elle savait bien que tout ce qui regarde votre père me faisait mal à voir et encore plus à toucher. Je n'ai pas besoin de te dire tout ce qu'il avait mis de côté, un peu de tout. Le pauvre ami, lui qui conservait tout pour plus tard, mais le moment est arrivé de tout laisser et sans prévenir. Il n'y avait que moi qui le voyais et je ne pouvais rien dire. Il voulait bien partir et il ne le voulait pas. Il aurait voulu partir sans être vu; c'est bien un second Clemenceau.

Je suis heureuse avec Paule. C'est une bonne compagnie qui me force à manger, qui est près de moi, qui ne me quitte pas.

Vendredi.

Je ne t'ai pas écrit jeudi. Paule n'a pas voulu aller seule voir Mme D. qui vient d'avoir un petit garçon. Nous ne sommes revenus qu'à 7 heures. Je ne te dis rien encore de mon voyage à Paris. Tu sais bien que je me décide à la fin à faire votre volonté, mais comme il me semble qu'un événement peut toujours contrarier mes désirs, je ne désire rien. Je me dis : « Si le Bon Dieu veut, je suis prête. »

Si M. ne venait pas me chercher samedi, je n'irais pas à Limoges cette semaine. Je suis toujours la même. Ma maison, je ne puis la quitter. Ce pauvre jardin, je le regarde, je regarde ce pauvre « Colombier » (1) qui n'a plus qu'une fenêtre et le saule pleureur aussi me considère d'un air triste, en agitant ses branches. Sans doute, il se demande ce qui se passe : plus de Bionnette, plus ton pauvre père! Bientôt, il ne va plus rien rester, quand je serai partie à mon tour. Mais pourquoi te dire cela? En ce moment, Paule est chez Jules, ce qui fait que la solitude est complète et me fait penser. Mais crois bien que j'ai bien repris le courant de ma vie. Aucune peur, non, rien ne m'empêche de passer partout dans la maison. Il est vrai que Paule est une vraie compagnie. Par instant, il lui échappe, elle chante, mais vite elle se ressaisit. Je lui dis : « Chante, chante... Si grand-père t'entend, il n'est pas fâché, au contraire »; plus rien, partir si vite et ne plus rien entendre, ni voir, ni savoir de lui? Est-ce possible? Tant de mauvais sang toute son existence et s'éteindre à la fin comme une bougie, sans se connaître, pas même se voir partir. Dieu l'a voulu pour lui et pour nous.

Voilà deux jours que le jardinier Chabot arrache mes vieux arbres ou les taille et les remplace ou les change de

(1) Maison du sénéchal où la tradition veut que Charles VII ait dormi. On en apercevait les fenêtres et les toits, de notre jardin. En 1930, une municipalité imbécile et impie en avait décidé la démolition.

place. Enfin on met de l'ordre et ce sera fait pour le reste de ma vie; et plus tard vous penserez à moi, quand vous cueillerez pommes, poires, cerises. Ce sera tout renouvelé. Mariette me distrait : elle fait tout de travers pour effacer mon rêve. J'ai beau la calmer.

Que je te dise que M. Colson est mort et j'ai appris son enterrement avant sa maladie; c'est une fleur de l'église qui disparaît. On ne le remplacera jamais. Son petit coin près du pilier va être bien vide. C'était un homme, toujours le même, le même habit, la même humeur, les mêmes gestes, presque pas de gestes; et un bel homme, sa femme aussi. Dimanche, il n'était pas à la procession avec son cierge à la main. M. Giraud tournait seul. Je l'ai dit à Mme Pardoux, sans le savoir mort et le lendemain on prévenait pour son enterrement.

Lundi.

Je reçois ta deuxième lettre où tu me dis : « Depuis que ma mère devient pieuse, elle m'aime moins. » Mais non, mais j'ai l'habitude de te raconter tout ce qui me passe par la tête, tout ce que je fais et il faut que mes idées soient occupées. Hier soir, comme j'avais fini mes lettres, voilà mon amie d'enfance, Mme Lagrange. Je me prépare et nous sommes parties toutes les deux, comme dans notre jeune temps. Nous ne nous quittions pas. Seulement je la regardais à côté de moi : comme elle a changé! elle ne voit que d'un œil; elle a une maladie de cœur très prononcée et par moment elle est jaune comme un coing et elle marche difficilement. De son côté elle me regardait et elle me regardait marcher, un peu étonnée, et encore je marchais doucement, de crainte de la fatiguer. Les deux Maries! Elle m'a raconté comment elle passe son temps, dans les écritures de son camionnage. Je lui dis : « Moi, mon ménage, un peu le jardin, mon linge et puis l'église. » Elle me dit : « Ça ne te change pas. Jeune fille, tu te rappelles, tu n'en sortais pas. » Je lui ai répondu : « Toi, Marie, tu as ta fille,

ta belle-sœur à ta porte, presque toutes les semaines ton fils, mais moi rien. Je passe ma vie à attendre quelqu'un qui est tout de suite parti. » Quelqu'un ? les uns ou les autres, surtout Marcel ou mes petites-filles. Et puis me voilà encore seule. Alors on se donne à autre chose qui remplit le vide.

Pour le cierge, samedi soir je rencontre Mme Rouquette; elle m'en parle : « Vous a-t-on dit quelque chose ? — Oui, Mme Rémy. — A moi, Mme Gallerand. » Elle me demande ce que j'ai répondu : que non; que je n'ai jamais voulu et que je change rarement d'avis. Hier soir, je voyais défiler Mme Aubreton la bouchère. Je me disais : « Si je me trouvais à côté d'elle, Carnaval et Carême se promèneraient ensemble. » Mais je ne me moque pas. Il ne faut pas rire. C'est une chose devant le Bon Dieu à respecter. Mais, crois-moi, quand on devient vieux, on redevient jeune : c'est en quoi on change. Et comme me disait Marie Lagrange : ces choses ne passent pas. Au fond on reste la même. Et je peux te dire que je pourrais me trouver un dimanche sur la place Bonyaud, je saurais que ma place à moi n'y serait pas, mais à l'église, aussi dès que j'ai la force, j'y cours. Tes rhododendrons cette année ont fleuri; il y en avait deux tombereaux et de fleurs de toutes couleurs, toutes plus belles les unes que les autres. Le Bon Dieu en a eu sa part. Si tu avais vu le maître-autel, ce que c'était magnifique ! Mais je crois qu'après l'orage d'hier soir, tout va tomber, bien que ce soient des fleurs qui durent.

Donc, pour en finir, nous sommes parties avec Marie Lagrange de chez moi à 5 heures. J'étais chez elle encore à 7 heures. Un orage se préparait. Je lui dis : « Je pars, je n'ai pas de parapluie. — Tu crois, qu'elle m'a dit, en voilà un. — Non. » Et il a fallu encore que je visite le château de son fils, son parc ; quelle maison ! que d'affaires ! Ça me faisait un peu peur ! J'aime mieux toutes ces richesses à eux qu'à moi ! Enfin, je la quitte, je traverse le champ de foire, vite

chez Bordier le médecin, j'arrive au théâtre; l'averse commence. Je sonne chez la concierge, notre cousine. Elle me prête son parapluie. Sans cela mon chapeau était perdu. Mais je t'en raconterais encore et je n'ai plus le temps. Je t'embrasse.

Mercredi (1934).

Quand je me suis levée, j'ai été déçue. Il y avait au moins 10 centimètres de neige dans le jardin, mais à midi il n'y en avait plus trace. Un coup de soleil avait tout balayé. C'est ce qu'on appelle de la neige de coucou. Tu me demandes si ta sœur me parle de tes livres. Oui, dimanche. Nous sommes allées au cimetière toutes les deux, elle et moi, et j'avais fait lire ton livre à Moïse la veille. Il faisait mauvais; impossible de travailler au jardin. Il a trouvé *Prudence* très bien. Et dimanche, le lendemain, je vais voir si Jeanne était prête : je la trouve dans sa chambre avec Eugénie qui tenait ton livre en main. Je ne fais aucune réflexion, mais dans le chemin ta sœur me dit qu'un jour Mlle Labesse chez qui elle se trouvait à Limoges lui propose de lui lire un passage de toi dans une revue et elle se met à le lire à haute voix. Au bout de trois lignes, Jeanne reconnaît qu'il était question de moi. Un peu plus loin, comme elle entend le nom d'Halary, elle change de couleur et se trouve mal. Mme Labesse, la mère, s'en aperçoit et dit à sa fille : « Tu vois bien que tu fais de la peine à la sœur de M. J. Tais-toi. » Ta sœur ajoute : « Je ne devrais peut-être pas te dire ça, à toi, maman, mais devant ce qu'écrit mon frère, j'éprouve un sentiment indéfinissable. Est-ce parce que c'est de lui et que je le croyais ou le voudrais différent ou parce qu'il s'agit toujours de personnes que j'aime et que l'on reconnaît trop facilement, ou que je connais, je ne peux pas dire que je lui reproche de mentir, non! je lui reprocherais plutôt de ne pas mentir assez, d'être quelquefois trop vrai. C'est son indiscrétion, comme un sacrilège, qui choque, qui froisse,

qui me blesse à l'endroit le plus sensible. » J'ai répliqué : « Oh! pour moi, je lis bien ce que Marcel écrit, même de moi et je n'en suis nullement troublée ni gênée. »

Entre nous, rien qu'à toi, je peux bien avouer cependant qu'il me court, plus d'une fois, à la seule vue de tes livres, un petit frisson de terreur sous la peau et dans le cœur.

Eugénie, cependant, m'a raconté qu'un soir, ta sœur s'est trouvée chez le général L. à Limoges toujours, et qu'il y avait là Mme V., la femme du chirurgien, qui se met à faire ton éloge, au milieu d'un cercle de trente personnes. Pour une fois ta sœur a rougi d'orgueil à cause de toi, mais elle n'y avait pas droit, comme moi par exemple, qui n'ai pas besoin d'entendre chanter tes louanges, pour savoir ce que tu vaux. Qu'on te blâme ou qu'on te loue, que ce soit devant tout le monde ou que je sois seule, je suis toujours la même avec toi.

2 *novembre* 1935.

Mon grand, j'ai bien reçu ta lettre ce matin. Moi, je ne t'ai pas écrit. Tous ces jours, c'étaient des jours bien noirs. La Toussaint! et puis il y a eu un grand malheur. M. T. s'est donné un coup de revolver lundi, mais le pauvre n'était pas mort mercredi. C'était le soir à 5 heures, à l'heure où tous les soirs je passais un moment avec lui. Il était si content de me voir arriver. Il me faisait toujours signe, si j'oubliais. Mais ce soir-là il ne pensait qu'à son gendre qui venait habituellement le matin et qui, ce jour-là, n'est venu qu'à 5 heures et il n'y avait pas cinq minutes qu'il était là que M. T. fait celui qui va aux cabinets et le coup est parti. Pense quel bruit cela a fait! Mme Païen est vite montée me chercher. Ma porte était fermée. Je prenais un bain de pieds. Je me presse de partir, sans prendre le temps de me chausser. Le pauvre! on l'asseyait sur son fauteuil quand je suis entrée et là il demandait pardon à tout le monde. Il me voit arriver, il pleure, il me prend les deux mains, il me les embrassait. Je pleurais et

il me disait : « Pardon, Madame J. » C'était navrant. Le docteur F. est venu aussitôt et l'a pansé. Puis M. B. l'a fait transporter à sa clinique pour le trépaner. Le pauvre pensait bien en revenir mort et en effet il y est mort deux jours après. Sa femme est inconsolable. Il n'y a que moi pour la calmer. Le commissaire est venu faire un procès-verbal. On a bien besoin de ça ! puis tout prêt pour l'enterrement, l'archiprêtre ne veut plus le conduire à l'église, à cause d'un article paru le matin dans un journal. C'était le jour de la Toussaint. Heureusement, l'archiprêtre m'avait fait dire hier que l'enterrement ne se ferait pas à l'église, à moins d'un certificat des médecins. Je me mets en quête. Pas de docteur Faurie. Pas de docteur B. Enfin, le soir à 8 heures, le docteur B. arrive, fait un certificat en règle et il a passé par l'église ce matin samedi à 10 heures. Tu penses si tous étaient chagrins de voir qu'à son malheur s'ajoutait ce chemin de croix pour lui qui disait sans cesse : « Pardon, mon Dieu ! » Ce sont des moments pénibles. J'ai suivi le convoi avec Mme G. qui m'a parlé de ta femme, combien elle la trouve gentille. Tu le lui diras. C'est au pèlerinage qu'elles se sont rencontrées.

Que de choses tristes je t'ai racontées, mais quoi de plus triste que de perdre dans ces circonstances un mari comme celui-là qui était parfait !

LES PERRUCHES BLEUES

Nils avait peur de Catherine. Quand il jouait dans la rue, elle venait souvent le taquiner, quelquefois elle le frappait, même quand il ne lui avait rien fait. Elle s'approchait gravement et lui donnait en pleine figure une gifle qui lui faisait voir des étincelles; derrière les étincelles, il voyait son visage blanc, triangulaire, une frimousse sérieuse de chat avec deux grands yeux au milieu. Nils n'osait jamais vraiment lui rendre ses coups, car sa figure, avec ses yeux de chat au regard froid, ne changeait pas, mais devenait seulement un peu plus pâle et froide; elle ne se défendait pas, elle se contentait de le regarder.

Un jour, elle mit un bâton dans la roue de sa bicyclette, la faussant complètement, et quand il rentra avec sa roue tordue, son père le battit. C'étaient des coups rageurs, injustes, mais Nils ne se révolta pas; il n'était pas de ces garçons qui se révoltent. Il enlaça les genoux de son père, il sanglota et demanda pardon. Ce n'était pas une bonne tactique, son père n'en devint que plus furieux et le frappa encore; mais, enfin, les voix des grandes personnes se calmèrent assez pour permettre à Nils de raconter comment ça s'était passé. Son père mit alors son chapeau pour aller se plaindre auprès du père de Catherine. Mais Nils courut après lui, dans l'allée du jardin, et s'accrocha à sa jambe.

— Oh! non, non, papa, non, papa.

Le père continua son chemin avec Nils pendu à ses jambes. Puis il s'arrêta :

— Pourquoi pas, Nils, pourquoi pas, Nils, je te le demande ?

Mais Nils ne put pas lui donner d'explication.

— Tu m'as donc menti ?

Non, Nils ne pouvait donner aucune explication. Pourtant il en fallait une, et dans un bureau solennel, à voix basse, ses frères et sœurs écoutant derrière la porte, il finit par avouer qu'il avait menti, ce n'était pas Catherine. Mais, quand il vit l'expression de son père, il se reprit : non, il n'avait tout de même pas menti; c'était Catherine. Mais n'importe comment, il avait menti. On l'envoya au lit et il y resta jusqu'au lendemain matin. Il se laissa faire tranquillement, plus immobile que s'il dormait, et le soir, il embrassa son père et sa mère, il pleura et promit. Il aimait mieux accepter toutes les injustices que revoir le pâle visage de chat de Catherine après une visite de son père chez le sien.

Le père de Catherine était professeur au lycée. Elle avait eu aussi une mère autrefois, mais elle n'en avait plus, et cela s'était passé d'une façon bizarre. Un jour, son oncle était venu subitement la chercher; il arriva en voiture et l'emmena chez lui à la campagne. Elle n'avait que cinq ans alors, mais elle s'en souvenait parce que cela était arrivé si brusquement, et quand elle revint, longtemps après, sa mère n'était plus là. Son père la prit sur ses genoux et lui expliqua que sa mère était partie en voyage, mais que peut-être elle rentrerait bientôt. Elle n'y comprit rien, mais tout était si nouveau à la maison qu'elle n'y pensa plus. Mais le lendemain, elle posa la même question et son père lui fit la même réponse, avec le voyage et peut-être. C'est ce qu'il disait chaque fois qu'elle demandait, mais à la fin, elle sut que ce n'était pas vrai; sa mère était divorcée et habitait chez un autre monsieur. Elle ne savait pas de qui elle le tenait, ou si même elle le tenait de quelqu'un, mais elle le savait, et à partir de ce moment, elle ne posa plus de questions.

Catherine avait maintenant neuf ans; elle allait à l'école tous les matins, et revenait dans l'après-midi, quelquefois tard dans l'après-midi. Son visage exprimait la même gravité quand elle partait et quand elle revenait; elle regardait toujours droit devant elle, elle avait de grands pieds dans ses souliers et quand il y avait une flaque, elle ne l'évitait pas. Elle ne la voyait pas, elle regardait tout droit, son nez pointait en l'air. Son cartable pendait à son épaule au bout d'une courroie et sautait sur sa hanche quand elle marchait; quelquefois, elle l'enlevait et le tirait après elle, comme un petit chien jaune. Quand il y avait une flaque, elle ne le soulevait pas, elle le traînait très gravement à travers la flaque.

Quand elle traversait la ville, il se passait souvent quelque chose. L'épicier avait quelquefois un cageot de pommes devant sa boutique; en passant, il arrivait à la main de Catherine de s'échapper et d'en chiper une. Sa figure était toujours aussi sérieuse et elle ne regardait pas la pomme, elle regardait tout droit. Ce n'était pas non plus pour la pomme, elle ne la mangeait tout de même pas; quand elle arrivait à la rue de l'école, elle la laissait tomber et lui donnait un coup de pied qui la faisait sauter le long du trottoir en trois ou quatre morceaux. Alors, les autres se rassemblaient autour de Catherine, la voleuse aux yeux clairs, et quelquefois, ils chantaient en chœur : « Oh là, là, Catherine, oh là là, Catherine. » Catherine regardait droit devant elle et les laissait crier. A mesure qu'elle s'approchait de l'école, son dos s'arrondissait, sa démarche devenait de plus en plus traînante, son visage de plus en plus figé et dur; mais, s'ils continuaient avec leur « Oh là là », elle retroussait un peu sa lèvre et découvrait deux canines pointues.

« Fermez-la », disait-elle, et ses yeux étaient comme deux fentes mauvaises.

Et cela suffisait pour qu'ils se tussent. Ils ne la dénonçaient jamais non plus, malgré tout ce qu'ils savaient sur

elle. Elle mentait et volait et trichait, elle chipait les devoirs des autres dans leurs pupitres et les copiait, elle avait aussi imité la signature de son père sur des excuses. Mais elle restait toujours aussi sérieuse pendant tout cela et les autres avaient peur de ce sérieux. Quelquefois, quand elle avait fait quelque chose de terrible, il leur arrivait de chuchoter de loin et de la regarder avec des yeux effrayés, mais ils ne le disaient jamais.

— Si nous parlions de la Turquie, disait le professeur de géographie.

Et il jetait un coup d'œil le long des deux rangées de pupitres; quelques-uns ne demandaient pas mieux que d'être interrogés, d'autres se baissaient et dissimulaient leurs regards. Catherine ne faisait ni l'un ni l'autre, elle se tenait comme si cela ne la regardait pas du tout.

— Catherine, lève-toi, quelle est la capitale de la Turquie?

Catherine regardait droit devant elle comme si c'était tout naturel qu'elle ne le sache pas, comme si, pour elle, la Turquie n'existait même pas.

— Qu'est-ce que c'est, Nils?

— Constantinople.

— Merci, reste assis, c'est Catherine que j'interroge. Catherine, combien d'habitants y a-t-il à Constantinople?

Toute la classe étouffait d'envie de parler, le chiffre chuchoté passait de table en table. Catherine, debout, les yeux clairs, ne disait rien.

— Tu veux me faire croire que tu as appris ta leçon?

— Oui.

— Quand?

— Hier.

— Alors, pourquoi ne la sais-tu pas?

— Je ne sais pas.

— Mais tu la savais hier?

— Je ne sais pas.

— Mais tu l'as apprise?

— Oui.

L'interrogatoire se poursuivait péniblement, tandis que la classe, d'émotion, retenait son souffle. Le professeur finit par prendre le livre de géographie de Catherine — il était abîmé et déchiré et il manquait des pages çà et là. La page sur la Turquie manquait. Catherine ne savait pas où elle était, elle ne savait rien du tout; elle avait les mains derrière le dos et tout son poids sur une jambe. Elle était en dehors de tout cela, elle regardait au-dessus de tout et loin par la fenêtre. Le professeur était rouge et furieux, les verres de ses lunettes en tremblaient. Il claqua le livre sur la chaire.

— Va à ta place. Tu resteras en retenue pour apprendre ta leçon après la classe.

Mais, après la classe, quand il jeta un coup d'œil dans la permanence, Catherine n'y était pas. Elle était depuis longtemps sur le chemin du retour, à travers les flaques, le nez en l'air et le cartable battant sur sa hanche.

Catherine savait bien où étaient les pages manquantes : ses deux perruches les avaient mangées. Ou plutôt, elles ne les avaient pas mangées, mais déchiquetées pour tapisser leur nid. Elle s'en était souvenue quand elle était au tableau, et pendant qu'on la grondait, elle regardait par la fenêtre en se demandant s'il y avait maintenant des œufs dans le nid. C'était idiot d'y penser tellement, mais tant que dura la classe, elle fut anxieuse et laissa les questions et les réponses passer au-dessus d'elle, et maintenant, sur le chemin du retour, elle ne pensait de nouveau qu'aux perruches. Le printemps était dans l'air ce jour-là. L'on n'était pourtant qu'en janvier et c'était quand même le printemps; le soleil brillait grassement sur la terre détrempée. Çà et là, des flaques d'eau étincelaient et une voûte de rameaux finement tissés, du bleu et blanc changeant, passaient devant les yeux brillants et sérieux de Catherine. Comme ce bleu reflété était aussi la gorge de ses perruches;

c'étaient des perruches bleues. Catherine se sentait attirée vers elles par une joie sauvage et pourtant elle avançait toujours digne et sérieuse, avec son pas traînant.

Son père les lui avait données pour son anniversaire et, au début, elle n'y tenait pas. C'est à peine si ses yeux s'étaient un moment éclaircis à leur vue, son visage reprit vite son expression figée et dure. Son père expliqua qu'elles ne pouvaient pas du tout se passer l'une de l'autre, et que si l'une mourait, l'autre mourrait aussi — à cela, Catherine sourit avec ses deux canines. On mit les perruches dans un coin de la fenêtre de sa chambre, mais elle n'aurait jamais eu l'idée de changer leur sable ou de leur donner des grains et de l'eau fraîche — elle ne les aimait pas et ne les soignait pas.

Pourtant, le soleil brillait dans ce coin l'après-midi, et c'étaient des perruches bleues : il leur suffisait d'agiter la queue pour qu'un éclair bleu passât dans les yeux de Catherine. A la fin, il devint impossible de ne pas y faire attention; un jour son visage blanc de chat s'approcha silencieusement de la cage. « Chut », dit-elle après quelques instants, et, avec une règle, elle les fit voleter, affolées. Alors elle se mit à rire. Le lendemain, ses yeux vinrent de nouveau près de la cage, mais elle ne les effraya pas avec la règle, elle se contenta de leur faire une grimace. Elles étaient là, assises si bêtement, se serrant l'une contre l'autre; peut-être était-ce vrai que si l'une mourait, l'autre mourrait aussi. Elle savait bien que son père ne l'avait dit que par *amour*, et c'était aussi pour cela qu'il lui avait donné les perruches — pouah, *l'amour*, avec leur manie d'être toujours bons les uns envers les autres. Les hommes, les oiseaux et les petits chiens. Mais c'était peut-être vrai quand même. Si on essayait d'en lâcher une par la fenêtre pour voir ce qui arriverait à l'autre? Elle mit la main dans la cage et réussit à en prendre une, elle la sortit et resta assise en l'entourant de ses deux mains; seules la tête et la longue queue bleue dépassaient. Elle avait très peur et

luttait par petits sursauts désespérés; Catherine sentait combien elle était fragile et comme son cœur battait. Elle rit sauvagement et chercha des yeux la fenêtre, mais elle ne lâcha pourtant pas l'oiseau bleu; elle resta assise en le tenant contre elle. A la fin, il n'avait plus aussi peur, il était calmement couché entre ses mains et ne luttait plus. Elle enleva une main avec précaution, mais l'oiseau ne s'envola pas; il demeura immobile. Quelque chose se figea en elle, son cœur cessa de battre : il y avait là, sous ses yeux, un oiseau bleu, d'un bleu éclatant comme s'il était en verre, avec une longue queue lisse et des yeux comme des perles noires. Il était tout ce qu'il y a de plus vivant, mais ne s'envolait pas. Elle ne respirait plus, sa langue était immobile dans sa bouche; avec un soin infini, sa main rampa vers la cage et y introduisit l'oiseau. Ce n'est qu'à l'intérieur qu'il la quitta pour se percher sur la barre; il se mit à se lustrer les plumes comme si rien ne s'était passé. Pouah, quel oiseau stupide, quelle chose bête et stupide, l'amour! Mais elle était étrangement essoufflée et ses joues étaient en feu; un trouble bizarre s'empara d'elle. Vers le soir, elle alla dessiner une marelle sur le trottoir, pas très loin de chez elle; elle se servait d'un morceau de craie qu'elle avait volé à l'école. Ses traits blancs et son caillou en verre bleu luisaient faiblement, elle sautillait et chantonnait dans la demi-obscurité du crépuscule.

Mais quelque temps après elle pouvait mettre la main dans la cage sans faire peur aux oiseaux; quelquefois, l'un d'eux venait se poser sur son doigt; elle ressortait sa main avec l'oiseau et l'amenait tout près de sa figure, elle ouvrait la bouche comme pour l'avaler, mais il la regardait avec ses yeux noirs clignotants. « Que tu es bête ! » disait-elle. D'autres fois, sa main s'arrondissait en un creux douillet comme un nid dans lequel l'oiseau bleu reposait tranquillement au soleil; une membrane voilait l'éclat de ses yeux noirs. Ils restaient longtemps ainsi sans bouger. Le soleil faisait de petits creux dans le blanc visage de Catherine,

sa main était d'une tendresse rayonnante; elle était tachée de petites croûtes et sentait vaguement la mousse et la terre chaude. Catherine avait aussi donné des noms aux oiseaux bleus, elle leur disait beaucoup de choses, des choses raisonnables et des choses puériles; parfois elle sautillait en leur chantant ce qui lui passait par la tête. Elle pouvait le faire sans crainte, car personne ne savait rien d'elle et d'eux. Personne ne le savait, elle comptait bien là-dessus. Quand quelqu'un entrait, les oiseaux bleus étaient dans leur cage et Catherine ne regardait pas de leur côté.

Mais, ce jour-là, le printemps était venu et il y avait des œufs dans le nid. Elle ne pouvait pas voir les œufs, mais elle le sut aussitôt entrée, car de l'ouverture ronde sortait la tête de la femelle et le mâle était en train de la nourrir. En réalité, elle l'avait su pendant tout le chemin du retour, quand le soleil brillait sur la terre grasse et que les flaques luisaient : c'était mûr maintenant, ce qu'elle avait attendu pendant plusieurs jours. La femelle avait eu un air piteux, comme si elle allait mourir, et tout ce qu'elle avait mis dans la cage de paille, de papiers, de chiffons, ils l'avaient déchiré pour tapisser leur nid. Elle n'avait dit à personne qu'ils le bâtissaient et elle ne dit à personne non plus qu'il y avait maintenant des œufs, elle ne se précipita pas dehors en claquant les portes et en criant. L'expression de son visage ne changea pas non plus, mais elle allait et venait d'une étrange façon silencieuse, sans oser approcher tout près de la cage; cela lui coupait le souffle de venir trop près. Elle s'assit alors dans le coin opposé, les jambes repliées sous elle. « Cela m'est bien égal, pensa-t-elle; qu'ils sont idiots, ces oiseaux! » Mais elle était remplie d'une joie sauvage. Une lumière intérieure donnait un éclat étrange à ses yeux, qui étaient comme recouverts d'un voile noir et humide; les objets autour d'elle s'y reflétaient comme dans une bulle de savon; chaque mouvement du mâle dans la cage y jetait un éclair

bleu. Le mâle allait et venait, la femelle laissait voir sa tête par l'ouverture ronde du nid; Catherine, assise dans le coin le plus éloigné, regardait. Elle était assise les jambes pliées, le menton appuyé sur les genoux, et elle resta ainsi indéfiniment, perdant toute notion du temps.

Tard dans l'après-midi, son père la fit appeler dans son bureau. C'était une pièce simplement meublée, assez sombre et pleine de livres. La lampe n'était pas encore allumée, bien que la nuit commençât à tomber. Le père de Catherine corrigeait des copies à la dernière lueur du jour et sa silhouette se profilait contre la fenêtre. Il ne parla pas tout de suite; il finit de lire le devoir qu'il avait commencé. Catherine était restée tout près de la porte, elle avait les mains derrière le dos et se tenait de tout son poids sur une jambe.

— Viens ici, Catherine; assieds-toi.

Elle s'approcha sans bruit et s'assit sur l'extrême bord d'une chaise.

— On s'est encore plaint de ta conduite à l'école; la directrice a téléphoné, elle ne sait plus que faire de toi, tu déchires les pages de tes livres, tu n'apprends pas tes leçons, et quand tu dois aller en retenue, tu files tout tranquillement. Qu'est-ce que tu veux qu'on fasse de toi, Catherine?

— Je ne sais pas, dit Catherine.

— J'ai eu de la patience, avoue-le; je l'ai toléré longtemps, mais cela ne peut pas durer, tu t'en rends compte; cette fois, il faut que je te punisse et que je te punisse efficacement ; je vais t'enlever tes oiseaux et les donner à quelqu'un d'autre.

— Bon, dit Catherine.

Il se tourna lourdement sur sa chaise et la regarda en face. Le visage de Catherine était blanc dans le crépuscule. Ses jambes étaient longues et minces dans leurs bas gris. Mais elle ne dit que « Bon », elle ne pleurait pas, et d'elle n'émanait pas le moindre effroi. Il sut alors qu'il avait

déjà subi une défaite; il souhaita seulement n'avoir jamais prononcé cette menace, car il était tout de même incapable de lui enlever ses oiseaux. Il se leva et s'éloigna un peu.

— Pourquoi est-ce que tu ne peux pas être raisonnable, Catherine? Tu sais bien que nous ne te voulons que du bien; pourquoi es-tu comme cela avec nous?

— Je ne sais pas », dit Catherine.

Elle aurait bien voulu répondre autre chose, mais elle ne le savait vraiment pas. Elle était tendue comme une bête étrangère dans une forêt inconnue. Elle aurait voulu qu'il criât, qu'il grondât, quelque chose de dur et de définitif. Mais elle savait qu'il ne le ferait pas, elle savait que maintenant cela allait venir. Il était déjà debout devant elle, étrangement grand et mou. Elle sentait l'odeur de ses vêtements.

— Ça t'est vraiment égal que je t'enlève tes oiseaux? Tu n'as aucune affection pour tes oiseaux?

— Je ne sais pas...

— Mais moi, je le sais. Je sais que tu aimes tes oiseaux. Je n'ai rien voulu dire, mais je m'en suis réjoui. Je t'ai vue avec eux. Oui, tu ne le sais pas, mais je t'ai souvent vue avec eux.

— Vue avec eux, dit Catherine d'une voix lisse de grande personne. Qu'est-ce que tu veux dire? Je ne comprends pas...

Il sourit.

— Bon, bon, tu peux bien le nier. Je ne veux pas me mêler de tes oiseaux. Je l'ai vu tout à fait par hasard de ma fenêtre. Nous n'en parlerons à personne, n'est-ce pas? Mais nous savons ce que nous savons, toi et moi. Et quand il y aura des petits...

— Des petits?

— Ah, tu ne sais pas cela non plus? Bon, bon, alors nous ne le savons pas.

Il sourit avec désespoir et s'enfonça de plus en plus profondément dans sa défaite. Il aurait voulu n'avoir

jamais commencé cette histoire d'oiseaux, mais il continua à en parler, il ne pouvait pas s'en empêcher.

— Alors il ne viendra pas de petits. Je pensais seulement que s'il y avait des petits un jour, il faudrait une cage plus grande, une vraie cage pour voler. J'ai déjà été voir pour une cage comme ça. Mais cela ne te dit peut-être rien non plus ?...

Elle ne répondit pas, il s'empressa de s'asseoir et de la prendre sur ses genoux. Il la serrait maladroitement contre lui.

— Bon, bon, tu n'as pas besoin de parler, Catherine, je te comprends. Je te comprends mieux que tu ne le crois. Ce n'est pas non plus toujours drôle d'être enfant. Tu auras tes oiseaux en paix, je ne veux pas te les enlever. Pas si tu me promets que cela va changer. Viens ici, mets ta joue contre la mienne, et nous allons nous promettre qu'on ne se plaindra plus de toi à l'école, n'est-ce pas ?

— Oui, dit Catherine.

— Non, regarde-moi. Montre-moi tes yeux.

Elle le regarda.

— Maintenant, embrasse-moi.

Elle l'embrassa.

— Allez, file. Non, viens me donner la main. Je te comprends, Catherine, il faut que tu le saches. Nous nous comprenons, toi et moi...

Le jour suivant, après la classe, Nils jouait à la toupie sur le trottoir. C'était une belle toupie qu'il avait, une qui volait, et quand il vit Catherine sortir de chez elle, il se dépêcha de la ramasser, car il risquait de se la faire chiper. Et alors, il ne la verrait plus, à moins que sa mère n'aille la chercher. Et dans ce cas il aimait mieux s'en passer.

Mais Catherine se campa devant lui sans rien faire. Son visage blanc luisait au soleil et une fossette apparut sur une de ses joues. Nils osa alors remettre la toupie en marche, il se donna beaucoup de peine et la fit voler. Catherine la suivit des yeux et éclata de rire; la toupie était entièrement

rouge quand elle tournait et volait. Mais, tout à coup, elle rencontra un trou dans la rue et chavira.

— Elle vacille comme un homme ivre, dit Catherine et elle rit encore.

Quand la toupie ne bougeait pas, on pouvait voir qu'elle n'était pas seulement rouge, il y avait aussi du bleu. Nils l'avait peinte lui-même. Catherine demanda si elle pouvait la voir et Nils s'en sépara avec inquiétude; cela le faisait un peu suffoquer, car on ne pouvait jamais savoir. Mais la toupie ne perdait pas de sa valeur parce que Catherine la tournait entre ses doigts; elle était plus bleue et plus rouge qu'il ne l'avait jamais vue.

— Tu veux voir mes oiseaux? demanda Catherine subitement.

Nils ne savait pas très bien quoi répondre. Il ne savait même pas qu'elle avait des oiseaux, et peut-être n'était-ce qu'une ruse. Il gratta un peu la terre avec son soulier.

— Tes oiseaux? dit-il.

— Oui, mes deux perruches, dit Catherine. Viens.

Elle franchit la grille devant lui et Nils la suivit. C'était si bizarre d'être dans le jardin de Catherine, il n'y était jamais venu. Et ce fut encore plus étrange d'entrer dans la maison de Catherine et jusque dans sa chambre; il s'était souvent demandé comment elle était. Maintenant il s'y trouvait tout à coup. Il était là, intimidé, et regardait soudain des choses qu'il n'oublierait jamais. Heureusement, il n'y avait pas de grandes personnes. Nils était un gentil petit garçon tranquille; ses cheveux semblaient presque blancs et étrangers là, au soleil, dans la chambre de Catherine; ils étaient peignés à plat sur le front et donnaient à sa tête l'aspect d'un œuf. Il s'arrêta devant la cage des deux perruches et y resta, puisque c'était elles qu'il devait voir.

— Ah oui, tiens, dit Nils, car c'était vrai, cette histoire d'oiseaux.

— Il n'avait jamais vu d'oiseaux aussi jolis et aussi bleus. La femelle laissait voir sa tête par l'ouverture du

nid, et le mâle se lustrait les plumes au soleil. Nils hasarda un doigt courbe et toucha légèrement la cage.

— Est-ce que la femelle est en train de couver? demanda-t-il. Est-ce qu'ils vont avoir des petits?

— Je ne sais pas, dit Catherine, peut-être.

Elle errait dégingandée et ne jetait pas elle-même un seul regard sur les oiseaux. Le nid était en dehors de la cage et on pouvait enlever le toit; Nils le souleva légèrement et y mit un œil.

— Ah si, dit-il, elle a des œufs; je parie qu'elle a des œufs. Viens ici voir toi-même.

— Ah, dit Catherine.

Elle ne vint pas. Elle était assise près de la table avec la toupie de Nils. C'était une longue toupie pointue, il fallait lui donner beaucoup d'élan pour la faire tourner; elle ne pouvait pas marcher sur une table. Mais Catherine avait souvent regardé les garçons jouer à la toupie, elle avait envie d'une toupie comme celle-là, au lieu de cette stupide marelle.

— Tu te rends compte, dit Nils, d'une voix excitée, près de la cage. (Il avait oublié qu'il était hors de chez lui et intimidé.) Tu vas avoir des petits, Catherine, je crois que tu vas avoir un tas de petits. Et quand les petits auront encore des petits!...

Catherine était assise avec la toupie dans la main, elle la grattait un peu avec son ongle et la caressait.

— Dis, si nous échangions? dit-elle. J'aurai la toupie et tu auras la cage avec les oiseaux et tout.

— Ah, dit Nils, c'est ça, nous échangeons : la toupie pour la cage et les oiseaux, ça serait drôle, hein?

Il continua à rire, c'était tellement fou. Mais pourquoi ne disait-elle rien? Pourquoi était-elle là, si grave avec la toupie?

— C'est comme tu veux, dit-elle à la fin. Si tu ne veux pas, je trouverai bien un autre qui voudra. Mais j'aimerais mieux avoir ta toupie.

— Ah! tais-toi, dit Nils; tu es complètement folle, Catherine.

Il se passa un temps, ils ne disaient rien ni l'un ni l'autre. Nils grattait la cage d'un doigt courbe. Elle se moquait de lui, évidemment. Mais on ne savait jamais avec elle, elle était souvent si bizarre. A la fin, il lui demanda tout de même si elle le voulait sérieusement.

— Oui, naturellement, dit Catherine. Tu les auras si tu veux les prendre tout de suite.

Ha, alors ce n'était pas sérieux quand même, c'était bien ce qu'il pensait : elle se moquait seulement. Mais non, elle était là toute sérieuse et pensait vraiment ce qu'elle disait. Elle s'en fichait de ces oiseaux, ils étaient bêtes et idiots. Nils se tenait près d'eux et leur parlait entre temps. Il les voyait de plus en plus bleus et grands et magnifiques; ils étaient superbes avec tous leurs bruits, leurs mouvements, leurs yeux noirs brillants. Nils était échauffé et hésitant sous ses cheveux blonds et lisses; ils ne pouvaient tout de même pas, comme ça?... Il fallait d'abord qu'elle demandât la permission à son père et lui aussi il devait demander à son père. Non, elle n'avait besoin de demander à personne, les oiseaux étaient à elle, et il fallait qu'il les prît maintenant, tout de suite, sans cela, ça ne compterait pas; cela ne comptait que maintenant.

Ils finirent par prendre la cage entre eux, et la transportèrent chez Nils. Ils marchaient, graves et silencieux; les oiseaux battaient des ailes à l'intérieur, et la femelle quitta ses œufs pour voler ça et là, affolée. Nils pria Dieu que tout cela fût vrai et qu'aucune grande personne ne les vît. Ils se quittèrent à la porte de service de Nils. Là, Catherine lâcha soudain la cage et s'en alla; elle marchait tout droit et ne se retourna pas une seule fois; et Nils ne savait plus si elle était là ou si elle n'y était plus. Il traîna la cage sans encombre à travers la cuisine et réussit à la placer sur la table du salon. Elle devenait si grande et si lourde! Ah, mon Dieu mon Dieu! et les oiseaux, les

oiseaux si bleus, si bleus! Une vague de bonheur s'éleva en lui; il ne pouvait plus garder cela pour lui. Il se précipita à travers la maison en claquant les portes.

— Maman, maman, tu sais?

Ce fut une après-midi exaltante, pleine de joie et de peur et de voix courroucées et de pleurs déchirants et d'espoir derrière les pleurs. La mère de Nils n'osait dire ni oui ni non, elle voulait d'abord parler au père de Nils. Le père de Nils rentra, se mit en colère; il ne voulait pas en entendre parler. Et Nils pleura, et ses frères et sœurs étaient de son avis, et il y eut des conversations en tête à tête entre le père et la mère de Nils, avec Nils et ses frères et sœurs, pâles, écoutant derrière la porte. Et à la fin, son père voulut bien aller parler au père de Catherine. Et après une autre longue et terrible attente, il rentra et donna son oui définitif. Le père de Catherine avait dit que les oiseaux étaient à elle et que si elle voulait en faire cadeau, c'était son affaire. Le père et la mère de Nils se regardèrent et hochèrent la tête. Et Nils fut caressé sur la joue et dit qu'il était content, mais il n'y avait pas de vraie force dans cette joie; il était pâle d'émotion et ses jambes étaient molles. Il y avait aussi un autre obstacle à sa joie, il ne savait pas lequel, mais il y en avait un. Et les oiseaux bleus donnaient déjà du souci. La femelle ne voulait pas aller sur les œufs; elle se tenait dans un coin de la cage et avait peur. Nils essaya de lui parler et de l'attirer; la mère de Nils la sortit de la cage et la mit dans le nid par l'extérieur. Mais elle sortit tout de suite par l'ouverture ronde; elle ne voulait pas couver. Peut-être était-ce la faute du nouvel entourage et de tout ce dérangement. Ils essayèrent de mettre une couverture sur la cage et de s'éloigner, mais chaque fois qu'ils se glissaient pour regarder sous la couverture, ils voyaient la femelle se tenir avec entêtement dans son coin. Peut-être les œufs étaient-ils déjà froids et ne pouvaient plus être couvés. Le frère de Nils parlait déjà de les percer avec une aiguille pour les

vider et les donner au musée de l'école, et Nils se mit en colère, et il y eut de nouveaux pleurs.

Ce n'est que le soir avec l'obscurité que le calme revint dans la maison. C'était juste avant l'heure de se coucher. Nils était assis tout seul près des oiseaux, mais il n'osait pas allumer la lumière et regarder sous la couverture, car si la femelle n'était pas sur les œufs maintenant, ils ne seraient plus bons qu'à vider. Et il était presque sûr qu'elle n'était pas sur les œufs. Il approcha une chaise de la fenêtre et se mit à genoux pour regarder entre les rideaux. Dehors un réverbère lançait une lumière jaune entre les arbres printaniers et l'obscurité enchevêtrée des buissons.

Et pendant qu'il était assis là, Catherine sortit lentement de chez elle, étrange et silencieuse, et se plaça juste sous le réverbère; elle s'y adossa; son blanc visage dur était en pleine lumière. Elle avait l'air méchante et belle comme la mauvaise reine. Mais s'il était le prince, il aimerait la méchante reine et non la princesse. Il était attiré par elle, bien qu'il ne comprît rien de ce qu'elle faisait; elle lui frappait le visage quand il n'avait rien fait et lui faisait cadeau d'une cage avec des oiseaux bleus. Peut-être y avait-il en elle ce qu'on appelle le péché, peut-être les oiseaux étaient-ils des oiseaux du péché. Tout cela le remplissait d'une sensation étrange, et il souhaitait n'avoir pas accepté ces oiseaux. Il souhaitait tout à coup ardemment que ce fût de nouveau l'après-midi et qu'ils fussent de nouveau sur le rebord de la fenêtre de Catherine, et la femelle sur ses œufs. Il sauta de sa chaise; il voulait sortir lui dire qu'elle pouvait ravoir ses oiseaux si elle regrettait, ou qu'elle pouvait aller les voir chez lui aussi souvent qu'elle en aurait envie; ils pourraient avoir les oiseaux ensemble, elle et lui. Dans le compotier sur la table, il prit une grosse orange, car si jamais elle aimait les oranges ?...

Mais près de la grille, il la cacha quand même derrière son dos, et ses jambes commencèrent à hésiter : Catherine était là plantée devant lui et le regardait. Elle ne bougea

pas d'un pas et son visage ne changea pas, il devint simplement un peu plus blanc et un peu plus froid, tandis qu'elle le regardait. Les jambes de Nils commencèrent à faire de petits écarts sur le côté, il grattait la terre du bout de son soulier, il souhaitait n'être jamais sorti.

— Dis, Catherine, dit-il, si tu regrettes cette histoire avec les oiseaux, tu... Je veux dire, tu peux les reprendre.

A cela, Catherine ne répondit même pas. Elle leva un peu le nez mais ne dit pas un mot. Il avait l'orange derrière le dos et la faisait passer d'une main à l'autre et il la laissa apercevoir un instant. Comme si ça n'avait aucun intérêt.

— C'est seulement une orange, dit-il, je pensais seulement... Si tu aimes les oranges.

— Amène-là, dit Catherine.

Elle ne lui permit pas de la lui donner, elle avança la main et la lui arracha. C'était une drôle de façon de la prendre, mais elle la prenait en tout cas.

— Écoute, dit-il, tu pourras venir les voir aussi souvent que tu voudras. On pourra dire aussi qu'ils sont à nous deux, si tu veux?

Les yeux de Catherine devinrent deux fentes mauvaises.

— Ferme-là, dit-elle; fiche le camp, fiche le camp, chéri à sa maman, petite poule mouillée. Fiche le camp chez ta maman en sucre et embrasse-la de ma part.

Cloué au sol, il la regardait s'éloigner, le dos arrondi et les pieds plats, vers la porte de son jardin. Un peu plus loin, elle se retourna et laissa tomber l'orange; balançant sa longue jambe grise, elle lui donna un coup de pied. Elle l'atteignit avec violence et précision; en une courbe lumineuse et rougeâtre, l'orange vola devant le réverbère et s'aplatit lourdement par terre, quelque part dans l'obscurité.

H. C. BRANNER.

Traduit du danois, par S. et J. DESSAU.

L'ENNUI

L'ennui fait un grand royaume, et étend ses conquêtes à mesure que l'on pense purement. L'ennui est si constamment le compagnon des pensées, que cette remarque même me fait admirer que la pensée soit si commune. Un enragé penseur que j'ai connu, et qui en effet pensait noir, ne pouvait souffrir en sa présence les travaux des dames, qui leur rendent si bien la méditation supportable. Il aimait deux choses que je n'aime guère : la promenade et la conversation; il est vrai aussi qu'il n'y a que les ennuyés qui m'ennuient. On dira là-dessus que les passions sont un remède à l'ennui, comme on voit par la redoutable Mathilde du *Rouge et Noir*. Mais il faut remarquer que Julien passe tout de suite aux actions. Pendant qu'il dresse l'échelle, Mathilde nous dit comment elle pense : « Je suis vos mouvements depuis une heure ». Et cette fille si fière forme la seule idée qui puisse l'élever au sentiment vrai. Gare à lui, pense-t-elle, s'il manque de courage. Nous sommes loin de mon ami le Moulin à Pensées.

L'ennui est ce qui montre que nous ne pensons volontiers que nos passions. Mais aussi cette sorte de spectacle tourne aisément à l'aigre, par la hauteur naturelle de l'esprit. On peut remarquer comme l'humeur est dédaigneuse; c'est une preuve de ce qu'on ne consent point à sauver de tels mouvements. On ne sait point gré à ceux qui font

rire; ce n'est qu'un pouvoir démesuré sur nous. Non plus à ceux qui nous émeuvent un petit moment. On demande de grands titres. En revanche l'amitié triomphe de l'ennui à jamais. L'ennui s'est laissé surprendre. Toutefois personne ne s'avise que l'ennui est décrété de haut. Personne ne prévoit que les moyens bas n'y pourront rien. Qui veut des amuseurs les méprise, telle est pourtant la loi. Et le secret d'amuser est de ne pas penser à amuser. C'est peut-être au fond de savoir que tout être est un prodige, et d'aimer les moindres émotions comme des signes suffisants. J'ai remarqué, entre des personnes cultivées et rares, des conversations aussitôt folles, et sans aucun souci du sérieux; mais plutôt allant tout de suite au massacre du sérieux; telle est l'offrande à l'esprit. Mais malheur si l'on s'y trompe, et si l'on cherche des pensées. On dirait que le destin moyen effraye l'homme, et que cette région doit être franchie d'un bond et par surprise. Il n'y a peut-être rien de pis qu'une pensée qui n'est pas sublime. Le rire fou serait donc sublime par la confiance. D'où l'on conclut trop vite que l'esprit se moque de tout; il ne se moque point; mais plutôt il se délivre. De quoi? Peut-être de tout devoir. Peut-être de haïr; peut-être d'aimer. L'ennui, qui est d'esprit, ne sait plus où se prendre. Chacun de nous a besoin d'être surpris d'absurde façon. Peut-être faut-il dire qu'on ne s'amuse que de la véritable bêtise, qui est très rare et très précieuse. La verve résulte d'un pari impossible; elle ne compte que sur le hasard, et réussit encore mieux que le pédant; l'honneur du pédant, c'est qu'il se met aussi à faire le fou. En bref il faudrait dire que tous les mots d'esprit sont manqués; au lieu que l'ennui compose péniblement les siens. D'où je comprends que peut-être la condition inférieure n'est pas assez estimée, sans doute parce qu'on ne voit pas la victoire tout de suite remportée. L'esprit naît de nature, et renaît de nature; et c'est pourquoi souvent la seconde édition d'une pensée n'intéresse plus; on ne sait

plus secouer le sac où sont les sorts. Remarquez que la poésie fait de hasard pensée. Il faudrait être bien sérieux pour extraire d'un poème les pensées, et les conserver en prose. Toute la vie des pensées en serait perdue. L'ennui fait ainsi ses comptes et s'étonne d'un petit tas de cendres. Or il n'y a point d'affection qui ne périsse si l'ennui s'y met. Et la poésie dans le sens plein est ce qui sauve nos affections. Le plus grand signe de l'amour est une gaieté d'enfance; tel est peut-être aussi le signe de l'ambition; car on secoue alors la gloire moyenne. Il faut bien remarquer aussi que l'avarice n'a pas de vanité; elle se moque de ce qu'on dira; aussi n'est-elle pas sans esprit; toujours est-il qu'elle ignore l'ennui; mais il n'est pas plus facile d'arriver à l'avarice véritable que d'éprouver l'amour véritable; et l'ennui est comme un barrage de vide dans la région moyenne des passions. Il n'y a pas un sentiment qui n'ait traversé l'ennui. Et toujours est-il vain de compter sur le semblable, et de lui traîner un semblable à désennuyer. Cette vue glace les courages. Non, c'est de soi qu'il faut être heureux. Et la seule crainte de ne l'être pas assez est un grand malheur. Toutefois le plus grand malheur de notre condition moyenne est la résolution de ne pas être heureux; c'est une précaution hautaine.

ALAIN.

NOTES SUR MACHIAVEL

M. Augustin Renaudet, qui excelle à se reconnaître dans l'époque difficile et complexe de la Renaissance et de la Réforme (il faut rassembler tant de courants divers et corriger tant de préjugés!), nous donne aujourd'hui un Machiavel (1) qui, je le crois bien, fera date. Si le livre se lit aisément, il a été longuement travaillé; des notions qui quelquefois ne s'accordaient guère ont été examinées, distribuées avec soin; et c'est un Machiavel vivant, et fort peu, nous le verrons, machiavélique, que nous fixons, une fois le livre fermé, dans notre souvenir.

Dans la conscience de Machiavel s'est faite une synthèse : celle de la critique du passé et de l'étude des temps contemporains. La première était l'apanage des humanistes, lesquels méprisaient la seconde. Avant Machiavel, la conception politique des humanistes florentins manquait de vigueur. Ils ne portaient pas l'analyse assez loin et n'en tiraient point de quoi guider la pratique. Surtout, ils seront aveuglés par une assimilation aussi constante que hasardeuse de la commune florentine à la Rome consulaire. Ils travestissaient les luttes des partis à la romaine, comme le feront, suivant leurs modes propres, nos jacobins. Il est pour le moins aussi difficile de voir directement une époque historique que de voir directement les mœurs et les coutumes des contemporains; j'entends d'en prendre une vue synthétique, construite, organique. D'où la venue relativement tardive de la bonne histoire et du bon roman. Le moment de Machia-

(1) Éditions de la N. R. F.

vel, c'est le point de maturité quand l'intelligence s'assimile un nouveau domaine et colonise une région de la connaissance.

De cette correspondance, je ne veux pour preuve qu'un jugement sur Machiavel du grand critique italien Francesco de Sanctis. La fonction de l'auteur du *Prince* fut, suivant de Sanctis, de « subordonner le monde de l'imagination, comme religion et comme art, au monde réel tel qu'il est déterminé par l'expérience et par l'observation ». Or, cette subordination, c'est par exemple le thème même de *A la recherche du temps perdu*, l'homme Proust observant et analysant la nébuleuse imaginative de l'enfant Proust. Remarquez que cette subordination marque toujours un tournant, un rajustement de notre vision du monde qui tantôt prend, chez un Cervantès, la forme du dédoublement comique, tantôt, chez un Machiavel, la forme du « constatif », de ce qui est conçu et dit dans un esprit scientifique. Les conteurs ses compatriotes, comme le remarque très justement M. Renaudet, étaient eux-mêmes en contact direct avec la réalité perçue, intuitivement connue, et avec les coutumes de la mémoire. Ils ont pu guider Machiavel vers une conception nouvelle de l'histoire. Une « histoire » de Boccace est davantage imprégnée du génie historique qu'une chronique de Marcile Ficin.

Un second trait de Machiavel, qui complète le premier, c'est le caractère moderne, mettons actuel de sa culture. Il n'a pas subi toutes les influences de la Renaissance et, par exemple, ne sait pas le grec, ce qui ne l'empêchait pas d'observer cette « captation » de l'humanisme que les Médicis tentaient au bénéfice de leur puissance. Il n'est pas touché non plus par la religion; le rationalisme thomiste lui est aussi étranger que la mystique franciscaine, ce rationalisme et cette mystique qui ont si puissamment agi sur Dante. Ce trait a sa contrepartie rhétorique : Machiavel, médiocre poète, fut un grand prosateur, un de ces écrivains qui, comme Pascal, fixent et font mûrir à la fois les ressources d'une langue plus parlée qu'écrite.

Mais ce calculateur, qui passe pour l'éponyme de tous les froids calculateurs, fut un visionnaire, ce qu'on oublie trop.

Il est bien entendu qu'il n'avait aucun souci de la patrie céleste et qu'il fait siennes, bien avant la lettre, les accusations nietzschéennes sur la morale affaiblissante du christianisme. De ce côté-là, Machiavel échappera toujours à la plus habile conversion posthume. Mais sa vision perce son masque de calculateur toutes les fois qu'il s'agit de la cité, des possibilités citoyennes. Il a l'idéalisme du législateur : pourquoi, là où Lycurgue a réussi, Platon échouerait-il? Seulement, sous peine d'échouer en effet, les prophètes doivent être armés. Machiavel est, si l'on peut ainsi dire, un réaliste de l'utopie.

Chez presque tous les grands écrivains politiques il y a une tendance à l'échec politique à la base, de même qu'il y a une tendance à l'échec amoureux à la base de bien des théories sur l'amour. Si l'on ne sait ce que Montesquieu fût devenu sous une constitution telle qu'il aimait à les imaginer, on sait que Tocqueville, très haute intelligence politique, ne trouva pas dans l'action l'équilibre et la lumière qu'il trouvait aisément dans sa pensée solitaire et recueillie. Dans l'administration publique, Machiavel ne fit guère que végéter. Toujours au second rang, écarté le plus souvent des affaires importantes, il subit en outre les contre-coups des luttes de Florence. *Le Prince*, ce « bréviaire de tyrannie », comme on a dit, est achevé en 1513. Il est dédié à Laurent, après l'avoir été à Julien de Médicis. Visiblement, Machiavel cherche son homme sans le trouver. Et pendant qu'il écrit, pour lui-même, sur une dictature républicaine, il se tourne vers le pape, malgré ce qu'il écrit et ce qu'il pense du pouvoir pontifical. Réaliste qui s'éprend sans cesse de nouvelles chimères, il conçoit les Médicis (de tous les hommes et de toutes les familles!) comme les réformateurs désintéressés de la république dont il rêve. Et ce désintéressement se prouvera par les bornes acceptées d'une dictature à vie. Il leur dit en somme : « Vous avez une monarchie; vous laisserez une république. » Il est clair que Machiavel s'abandonne ici au rêve des rêveurs les moins « machiavéliques », et que, jouet entre les mains expertes des Médicis, il est victime du « machiavélisme ». Voilà un Machiavel bien différent du Machiavel contre lequel les romantiques partaient en guerre,

un Machiavel romain, du livre romain s'entend, qui n'est Florentin que par intermittences.

Si les Médicis se jouent de Machiavel, Napoléon n'estimera pas beaucoup son *Art de la Guerre*, dont il disait, à Sainte-Hélène, que notre auteur y traite des choses de la guerre comme un aveugle raisonne des couleurs. Mais en même temps il gênait les puissants du jour. On lui confiait l'histoire de Florence à raconter, un peu pour le faire tenir tranquille. Plus tard il se trouvera dans une situation assez tragique, car, à l'expulsion des Médicis qu'il avait rejoints, il va passer pour l'ennemi des libertés républicaines que cependant il chérissait! Que d'illusions et que d'incertitudes! Et par un dernier contre-machiavélisme, le pauvre homme meurt en 1527, laissant les siens dans une grande pauvreté.

Mais ce pauvre homme est tout de même un grand homme, un des maîtres de la pensée politique. Il lui faut, pour mettre au point l'action des hommes, ce recul moral qu'il faut, au physique, pour accommoder la vue qui se brouille sans lunettes. Ce qui montre assez qu'une époque déterminée ne suffit pas, comme le pensait Taine, à déterminer une intelligence, même avec l'appui de la race et du moment. Plus vaste et plus grand que Tocqueville (mais pas beaucoup plus), Machiavel est bien plus un Tocqueville de la Renaissance que Tocqueville n'était un Machiavel du dernier siècle. « L'homme, écrit M. Augustin Renaudet, en qui la tradition a voulu reconnaître le plus authentique représentant de la politique la plus réaliste, apparaît donc, à suivre son action pratique et sa conduite, comme un illuminé, comme l'un de ces prophètes sans défenses et sans armes *sur lesquels s'exerçait son ironie*. Et pourtant, cet homme prompt à se tromper sur les hommes, toutes les forces de son esprit s'appliquaient à fonder une politique positive. Maladroit dans la conduite de ses propres affaires (entre ses *Istorie* et son *Discours* sur la première Décade de Tite-Live, la maladresse des différences, des contradictions, est très sensible), trop habile ou pas assez, — toujours ces défauts d'accommodation pratique —, il se retrouve ou plutôt se découvre et s'assure en lui-même dès qu'il poursuit l'analyse des lois et des institutions. C'est ainsi que Balzac, qui se trompait aisément sur les hommes

et se servait fort mal des institutions, a pu construire dans sa chambre nocturne cette même société qui se jouait de lui dans l'action.

Il est remarquable que Machiavel trouve, en écrivant, toutes les nuances et les vraies lumières qui lui échappaient trop souvent dans la vie. Dès qu'il se porte au niveau des causes, son esprit découvre les mesures et les demi-teintes de la vérité. Les humanistes italiens, en ce temps-là ou à peu près, s'excitaient à dessiner le portrait du monarque idéal. Il était réservé à Machiavel de dessiner le monarque réel, comme il était réservé à Cervantès de peindre la réalité du monde sous les yeux égarés de Don Quichotte. Ces deux noms ne viennent pas au hasard se joindre sous ma plume : M. Amerigo Castro, dans son beau livre sur *la Pensée de Cervantès*, a montré l'influence des débats de ces mêmes humanistes sur l'idéal et le réel sur la composition intime du chef-d'œuvre de la triste figure. Tant il est vrai que ce débat forme le fond de la vie spirituelle, du moins dans notre civilisation, et que l'esprit qui n'en a pas été touché n'atteint jamais à la première grandeur.

Machiavel, lui, ne cherche pas comme les humanistes à résoudre le problème du « bon gouvernement ». Il ne s'élèvera pas jusqu'aux sommets d'où Aristote définit déjà le régime totalitaire conçu avec le but éthique (le même que celui des États totalitaires d'aujourd'hui) de l'édification des hommes. Il ne se soucie que de gouverner, purement et simplement, les hommes tels qu'ils sont. Sa devise n'est pas : « Idéal, d'abord », mais : « Politique, d'abord. » En somme, on peut considérer ses livres, et surtout *le Prince*, comme un recueil de recettes *ad usum principis*. Mais ici il faut remarquer, car cela importe beaucoup à l'intelligence de son génie, que Machiavel, comme Nietzsche sous une autre forme modernisée, croit au retour éternel, et que, si la science et l'art politiques peuvent suspendre ce mouvement, ils ne peuvent pas en modifier sensiblement l'orientation. Donc, radicale opposition entre les esprits du type machiavélique et les esprits du type évolutionniste, qui finissent d'ailleurs par former les esprits du type révolutionnaire.

La première conséquence du retour éternel, plus ou moins

retardé par les recettes politiques, c'est que, afin de rendre l'État le plus durable possible, il faut étudier les formes des États durables du passé, dont l'exemple est directement utilisable. Ainsi, la République romaine, entre le tribunat et les guerres civiles, nous offre une histoire privilégiée, une sorte d'expérience-type, d'*experimentum crucis* fait par le génie de l'Histoire. Par conséquent, la science historique doit recourir à une méthode positive, expérimentale, *si l'on songe que le retour permet, quand les repères sont convenablement pris, d'échapper à cette irréversibilité dans le temps par quoi les événements historiques échappent à la conscience intellectuelle.* D'un autre côté, Machiavel disposait d'une expérience présente, actuelle ou peu s'en fallait, son expérience politique, les souvenirs et les notes de son action personnelle, qui lui permettaient de vérifier à mesure les conclusions de son enquête sur le passé.

L'art politique consiste donc, pour Machiavel, à *re*trouver, à *re*créer ce qui a déjà prouvé son excellence. Mais il ne semble pas se demander si le retour éternel comporte des séquences qui se correspondent particulièrement, et comment on détermine les correspondances d'une époque à une autre; et il semble bien que cela soit impossible de principes, de *ktema es aei*, de « notions » communes et acquises pour toujours mais dont il sera toujours difficile, pour ne pas dire impossible, d'établir l'application exacte à une période déterminée. Ici éclate le contraste de la pensée de Machiavel et de celle de Léonard de Vinci, qui compte, lui, sur la puissance créatrice de l'esprit et préfigure par là l'idéalisme criticiste moderne. La pensée de Machiavel se ferme proprement devant l'avenir. Ce qui ne l'empêche pas, d'ailleurs, d'attribuer un grand prix à l'effort individuel. Le retour éternel fait bon ménage avec cette conception individualiste, héroïque, dramatique de la vie, et il nourrit en même temps l'optimisme national, sous l'influence de la Renaissance qui montre, sur la terre de Romulus, des Gracques, de Virgile, de Dante, une floraison spirituelle digne du plus grand passé.

Ne nous dissimulons pas les lacunes de Machiavel. Il en eut de graves, pour son temps bien entendu. Il dédaigne l'économie, n'aperçoit pas les conséquences, par exemple,

de l'alliance de la banque et du Saint-Siège, ou n'en tient pas compte, alors qu'un Thomas More témoigne d'une remarquable intuition économique de son temps. Enfin, le joli écrivain de la *Mandragore* néglige les Lettres et les Arts.

Mais il excelle à démonter l'armature de l'État, à dénombrer les moyens de fonder, de conserver, de renforcer le gouvernement d'un prince, enfin à mettre au point la technique du pouvoir. La concentration du capitalisme agraire, dont Thomas More observait le mécanisme et le développement, pouvait expliquer l'évolution de l'avenir. La technique du pouvoir est nécessairement subordonnée aux facteurs, économiques et autres, au moins pour une grande partie de son efficacité. Et l'on pouvait déjà reconnaître, au temps de Machiavel, que la vieille constitution sénatoriale romaine ne pouvait convenir au gouvernement d'un empire.

C'est donc une manière de Machiavel à facettes que nous nous figurerons après la lecture du livre de M. Augustin Renaudet. On pourra même lui ajouter la facette de la vie romancée, car sa *Vita di Castruccio Castracani* est un véritable roman politique et militaire qu'il serait agréable, soit dit en passant, de lire, ou de relire, dans une édition moderne et agréablement traduit en français. Enfin, *le Prince*, avec ses vieilleries et ses lacunes, demeure un chef-d'œuvre, est un des rares livres de théorie politique qui se lisent comme le récit d'une aventure. Au reste, si le pouvoir politique, au XXe siècle, devient de plus en plus quelque chose, non qui se reçoit, mais qui se prend, l'influence du *Prince* n'est pas près de disparaître.

RAMON FERNANDEZ.

DIMITRI MEREJKOVSKY

Ce petit homme aux yeux de feu, sec, cassé, dévorant, infatigable, prenait, dans son fauteuil, un air paisible pour boire le thé. Il parlait de moins en moins et se hâtait d'achever sa raison d'être : ses livres — terminer une *Sainte Thérèse de Lisieux*, commencer enfin la rédaction tant préparée d'un *Gœthe*, entreprendre... Mais comme il faisait de plus en plus froid, il alla s'asseoir devant son poêle, pour y remettre du charbon. Une heure après, il était mort. Voici la dernière phrase de son manuscrit : « Il s'emmitoufle, le pitoyable ver de terre, il se pelotonne en une chaude chrysalide; pour se délivrer d'elle et s'envoler, papillon ressuscité, éblouissant comme le soleil... »

Quel clivage emprunter pour atteindre le cœur, pour situer l'œuvre de Dimitri Merejkovsky, décédé le 7 décembre 1941 ? « Ce livre est un message dans une bouteille lancée à la mer du haut d'un navire en perdition : la Russie, mais aussi l'Europe. » Ainsi l'écrivain avait-il défini une de ses œuvres majeures : *le Mystère des Trois*. « Je n'ai plus rien à perdre, constate-t-il dans la *Préface Inutile* à son *Atlantide*. Il a tout perdu, l'écrivain qui a violé l'implacable loi : être semblable au lecteur, ou ne pas être. Je suis prêt à ne pas être pour l'instant, dans l'espoir d'être plus tard. Ce que cela signifie, de ne pas être pareil au lecteur, je le compris lorsque je reçus de mon éditeur français un bon conseil : celui de modifier le titre de mon livre sur *le Mystère des Trois*, afin qu'il ne ressemblât pas trop à un roman policier. »

Cet humour nous fournit une clef propre à décacheter sa bouteille. Naufragé conscient de la civilisation, Merejkovsky assume la solitaire responsabilité de devenir le messager et la Cassandre du naufrage. « Nous autres, civilisations, nous savons maintenant que nous sommes mortelles », a dit quelqu'un. Il ne suffit pas de le savoir, sans douleur ni effroi, en s'immergeant dans la sérénité du non-être; il importe de savoir s'il demeure dans les civilisations, et prééminemment dans la nôtre, quelque chose qui se soit perpétué depuis la Genèse et dont le principe peut être sauvé, puisqu'il est immortel, et doit être sauvé, s'il l'est : en l'homme, leur ouvrier, — son âme.

Avec quelques lambeaux non moins intimes, la Révolution russe arracha à Merejkovsky tout ce qui n'était pas essentiel à sa révélation. Il abandonna la poésie, le théâtre, les décadentes hallucinations d'Aubrey Beardsley servant de fond à l'impression de ses ouvrages, les déchirements surhumains entre le ciel et la terre. Il prend le soin fort clair, au cours d'une conférence, de dénoncer certaine compromission dont il s'était rendu coupable dans son livre le plus universellement connu — parce que ou quoique, il n'y a nul hasard — *Léonard de Vinci*. « Blasphème, absurdité risible et effrayante », ce que chantait la tablette d'émeraude des Ophites, la parole d'Hermès Trismégiste : « Le ciel en haut, le ciel en bas... Tout ce qui est en haut est aussi en bas »; — celle de Faust : « Zwei Seelen wohnen, ach! in meiner Brust. » Il avait pensé que « cette coexistence de deux âmes... est possible et naturelle. Qu'on peut vivre... en voltigeant comme un oiseau ou en se balançant comme un pendu, entre ciel et terre », que la vérité consiste dans la synthèse du « ciel d'en haut » et du « ciel d'en bas », du Christ et de l'Antéchrist; il avait pensé qu'il n'y avait pas de diable. Émergeant des délices de ce *chiaroscuro*, il se heurte à la fulgurance du dilemme qui tua Gogol et d'autres Russes, et dont se meurt la civilisation : « Ou bien la vie sans le Christ, ou bien le Christianisme sans vie ». L'Église lui parut sourde à cette question. Il entreprit donc seul son exploration. « Ceux qui abandonnent l'Église ne sont peut-être pas aussi coupables que pourraient le croire ceux qui y demeurent », dira-t-il de Luther, de lui-même.

Devant quels seuils se retrouva-t-il, ce pèlerin, aussi, de l'Absolu? Pour pouvoir décrire plus à loisir ses étapes, il faudrait laisser aux perspectives le temps de se dresser, laisser se refroidir la place courbée qu'il occupait dans l'espace, reléguer au souvenir l'ardeur de ses yeux, le poids de sa main sur l'épaule, les accents de sa voix, oublier Dimitri Serguéévitch, pour enfin voir Merejkovsky. Ce n'est pas un romancier, ni un poète, ni un archéologue, ni un hagiographe, ni un philosophe, bien qu'il eût été tout cela. Il aurait aimé peut-être qu'on lui eût appliqué la définition de « critique religieux ». Mais ce qui semble décrire le plus exactement l'auteur qu'il était devenu, c'est, traduit du grec (qui prêterait à confusion), la dénomination de *témoin* : témoin, par son œuvre de ce que Pascal nommait la « perpétuité » et que Merejkovsky définissait comme « l'unité de l'expérience religieuse humaine à travers les siècles et les peuples ».

La prescience lucide d'une certaine extinction le fait chercher le lien, *religio*, unissant l'homme et sa création à la condition de son existence. « Si être quelqu'un, c'est être un homme, la fin de la Personnalité est la fin de l'humanité. » « La force explosive de toutes les révolutions (et nous paraissons avoir bien compris actuellement

que nous sommes entrés dans une zone révolutionnaire, d'où nous ne sortirons pas de sitôt), cette force n'est autre que le sentiment occulte de la fin », — *Zusammenbruch* —, l'effondrement de toutes choses (terme de Marx et celui aussi de l'eschatologie chrétienne). Mais « la semence de la race humaine... fut sauvée par l'espoir du monde, — recours à l'arche », a dit le prophète. C'est pour préserver l'étincelle vitale de la personnalité humaine que Merejkovsky entreprit sa navigation d'Orient en Occident et jusqu'au fond des âges, à la recherche de l'homme, cette image et cette ressemblance, c'est-à-dire à la recherche du Christ. « Les hommes peuvent-ils parler de ce que taisent les Chérubins et les Séraphins, qui se voilent la face d'épouvante ? » Mais il se penche sur le sol des hypogées, les flancs des ziqqurats et les tables de cunéiformes, les apocryphes, les agrapha, qu'il déchiffre « aux lumières du soleil et du cœur »; et de l'aridité, de la désolation antique, de la poussière des peuples morts, il fait monter le chant de l'espérance, — miracle aussi de l'écrivain. Le fil des siècles l'entraîne ainsi de Gilgamès, de Tammouz, d'Osiris, des Atlantes à Jésus enfin, l'Inconnu; en aval, jusqu'à nous, saint Paul, saint Augustin, Dante, Jeanne d'Arc, Tolstoï, Dostoïevsky, Luther, Calvin, Gogol, Napoléon, des saints encore : Jean de la Croix, Thérèse d'Avila, Thérèse de Lisieux; et Gœthe, « ange ou démon de la culture européenne », que depuis toujours il voulait démasquer, et avec lequel la mort l'empêcha de se mesurer, inexplicablement.

Témoin de la perpétuité, Merejkovsky fut aussi celui d'une certaine révélation trinitaire. « Le Cosmos avait rempli la coupe du Chaos. Le Logos remplit la coupe du Cosmos. C'est l'Esprit qui remplira la coupe du Logos. » Nous ne pouvons que citer ici son espérance impatiente du Troisième Règne de l'Esprit, dont la majeure partie de son œuvre implique la solennelle affirmation. « Le Monde est multiplicité : le Monde, c'est la guerre, c'est la mort. Et la Croix sur le Monde, c'est l'Unité sur la Multiplicité, la résurrection sur la mort, la paix sur la guerre. Après le Cosmos, le Verbe; après Quatre, Trois en Un, Un en Trois, le blanc signe solaire — « En ce signe tu vaincras ! » — la Sainte Trinité. » Essentiellement trifolié, le sens de son apocalypse s'exprime par la première phrase des *Mystères de l'Orient*, si semblable à celle de la *Vita Nuova* : « Gloire à la Sainte Trinité ! » — épigraphe générale de son œuvre, invocation de sa pensée. Ainsi médite-t-il, par exemple, sur le « Problème Social ». « Les trois souffrances humaines — la Faim, la Guerre et la Servitude — les Trois les apaisent... Le pain vient du Père : [Jésus] prenant sept pains et rendant grâces [au Père]... donna aux disciples... et ils le distribuèrent au peuple

(Mc. VIII, 6-8). La paix vient du Fils : Je vous laisse la paix, Je vous donne Ma paix; non pas comme le monde donne, Je donne (Jn. XIV, 27). La liberté vient de l'Esprit : l'Esprit M'a envoyé... prêcher aux prisonniers la délivrance... remettre [les esclaves] tourmentés en liberté (Luc, IV, 18). »

Témoin de l'accomplissement de notre Éon, Merejkovsky prêta une attention inquiète à la guerre. « Il semble que la seconde guerre mondiale ne sera plus une extermination réciproque des peuples, mais l'auto-destruction de l'humanité », disait-il en 1930; et c'est pour pénétrer le mystère de l'écroulement de la deuxième humanité qu'il s'enfonça dans l'abîme de la première, — de l'Atlantide —, ne croyant pas, en vertu de la perpétuité, à une solution de continuité historique.

Merejkovsky, si autochtone représentant de la culture russe, s'est placé dans la théorie passionnée de tous ceux qui « cherchent en gémissant », allant vers ou descendant de Celui Qui est, révoltés, inspirés, révolutionnaires, qui eurent soif de vérité et dont il est parlé dans les Béatitudes. Et à ceux qui croient, avec Jean, que « c'est maintenant qu'aura lieu le Jugement de ce monde », il a transmis cette conclusion, pour ainsi dire : « Les innombrables multitudes humaines, cette terrible nuée de sauterelles apocalyptiques, entraînées dans la Révolution Sociale, exhalent déjà l'odeur du soufre volcanique de la Fin : sinon celle du Monde, du moins la fin de la Civilisation Européenne. Et c'est peut-être dans la lueur rouge imminente de l'incendie social que se réfracte encore et toujours la blanche aurore de la Révolution Divine; car le nom le plus mystérieux et le plus inconnu du Christ Qui vient, c'est le Rebelle, le Libérateur. N'est-ce pas ainsi qu'on a déjà nommé une fois et que peut-être on va nommer encore ses disciples ? »

CONSTANTIN ANDRONIKOF.

NOTES

ROMANS

L'APPRENTISSAGE DE LA VILLE, par *Luc Dietrich* (Denoël).

La qualité maîtresse de M. Luc Dietrich, mieux affirmée, moins capricieuse dans *l'Apprentissage de la Ville*, est l'art de créer une atmosphère qui lui est propre et où, d'un bout à l'autre de l'histoire qu'il nous conte, il semble demeurer et se mouvoir naturellement. Cette atmosphère est mitoyenne du rêve et, je ne dis pas de la veille, mais du réveil : un réveil douloureux, avec je ne sais quoi, pourtant, de ravi dans la douleur, comme si celle-ci était attendue et reçue pour mieux qu'une servitude. Enfin, l'enfer de M. Luc Dietrich n'est pas loin de ressembler à ce qu'on appelait naguère un paradis artificiel, ce qui ajoute au piquant de l'effet sans nuire le moins du monde à sa qualité.

L'entrée du roman est écrite dans cette clé. Blessé dans une rixe, le vagabond qui a pour toit le toit d'un wagon abandonné, transporté assez miraculeusement dans une clinique (ces sautes miraculeuses, ces brusques changements de disques et de projections forment le thème principal du livre), c'est dans une demi-stupeur rêveuse qu'il renaît à la vie, et les sensations notées, ou plutôt surprises, sont d'une précision étonnée qui est charmante : « Le petit coup sur le fond pour détacher la terre du pot, la pression du pouce autour du pied pour tasser le terreau, le chapeau en forme de ruche du jardinier, ses moustaches en gerbe, la gerbe de l'arrosoir et les gouttes qui pendent aux lèvres des feuilles, me donnent la certitude que je vais guérir. » Tout sera dit, dans *l'Apprentissage de la Ville*, avec ces bémols nets et sourds à la fois, que la pédale, par moments, ne fond ensemble que pour de brefs instants, et comme à la dérobée.

Cependant, et c'est sans doute la meilleure originalité du livre, tout un roman de mœurs s'esquisse, et fait mieux que s'esquisser, derrière ce voile un peu opaque. La mystérieuse Arlette (celle qui l'a fait transporter dans une clinique) devient la fée assez louche du vagabond, sinon régénéré, du moins renouvelé, comme on se renouvelle dans les contes de fées. D'abord elle veut faire de lui un député; mais ni le héros, ni le lecteur, ni visiblement l'auteur lui-même ne

prennent cette décision au sérieux. Il en va tout autrement de ce qu'on appelle la Grande Maison, une maison silencieuse, au fond d'un jardin et pleine de pas feutrés. Là se cultivent en serre chaude tous les vices, depuis le jeu jusqu'à la drogue en passant par autre chose. Le mieux, ici, est de laisser la parole à l'auteur, qui nous rapporte ce que Mme Sidoine raconte au vagabond : « ... nous pouvons dire qu'il n'est pas un seul désir humain, si recherché qu'il soit, dont nous ne puissions assurer l'assouvissement, et tout cela, bien entendu, entre personnes connues et distinguées, car tout ce que la politique, les affaires et les lettres comptent de plus éminent trouve ici, en même temps que d'agréables relations, l'occasion d'échanger des vues et de résoudre des problèmes qui regardent le bien général du pays. Et cette organisation, qui recueille tout ce que la civilisation a de plus raffiné, représente cette civilisation et à son tour la sert. »

Voilà, dira-t-on peut-être, pour le sujet en question, bien du pédantisme ! Et ce qui irait à le faire croire, c'est que l'auteur ne tombe point dans le graveleux, ni dans la satire, ni tout bonnement dans la farce. Mais le graveleux, la satire et la farce sont tout de même indiqués, en manière de filigranes que domine le symbole, car M. Luc Dietrich a le tour d'esprit symbolique : « Et je voyais là comme le mausolée de toute une ville, comme une tour dressée à la gloire de l'oubli. »

Arlette, elle, est une sorte de Célestine, une de ces femmes picaresques qui tiennent bureau de tout, même d'esprit, et qui, après avoir enrichi ou plutôt assaisonné notre littérature occidentale, étaient tombées en discrédit. Il faut sans doute le talent d'ombre de M. Luc Dietrich pour la faire renaître, et renaître dans un conte de fées. Les compagnons que le narrateur rencontre dans la Grande Maison, son voyage à travers l'Europe à des fins nettement illégales, tout cela relève d'une tradition picaresque si fortement transposée et compliquée par un certain mode de perception poétique tout moderne, que le lecteur peut s'y tromper; et d'ailleurs cette possibilité d'erreur, ou cette pente d'erreur, qui est peut-être, après tout, une pente de vérité, est d'un effet esthétique fort heureux.

A côté de rêve éveillé et du vice fleuri et féerique, il y a, dans l'*Apprentissage de la Ville*, le thème de l'amour, de l'amour sexuel et sensuel. Notre vagabond plaît aux femmes, à Arlette tout d'abord, à de jeunes comparses ensuite, enfin, et surtout, à Lucrèce.

Comme Arlette est l'amazone sentimentale du vice et des coulisses sombres de la vie, Lucrèce est la jeune fille, la jeune fille parmi d'autres jeunes filles, dans une atmosphère de *Grand Maulnes* pour adultes. Car si la première partie pourrait rappeler assez exactement

certains romans de la littérature des *hoboes* américaine (et notamment certaines pages de Faulkner), la seconde nous rapproche davantage de Juliette que de Cléopâtre. Lucrèce de Champierre, qui ne craint pas de ressembler par instants à Mathilde de la Môle, puisqu'elle laisse son amoureux, avec délices, s'écorcher à son balcon, est par ailleurs assez shakespearienne pour mêler le rêve à la sensualité la plus précise.

L'épisode (comme eût dit Benjamin Constant) est exquis, d'une heureuse venue, et propre à donner de la nostalgie au lecteur. Mais n'y voyez pas un ciel en contre-partie de l'enfer qui précède. L'amant comblé découvre tout un passé chez la jeune fille, un passé freudien, dirons-nous, fait de catastrophes sans doute involontaires. Puis Lucrèce ne l'aime plus, puis, à la fin, elle l'aime encore, suivant les lignes d'une sorte de marivaudage tragique qui rejette le vagabond dans la solitude qui est son royaume et sa loi.

L'Apprentissage de la Ville est plutôt conçu dans un esprit musical que dans un esprit proprement littéraire. L'absence de toute intention démonstrative (même alors qu'il ne s'agirait que de montrer les personnages), le refus de s'implanter dans une scène, dans une suite de scènes, dans un terreau romanesque, et le refus surtout de débarrasser la vision définitive, la vision écrite, des épaisseurs de visions d'où elle s'est enfin dégagée pour se déposer sur la page, le goût de demeurer enveloppé dans les langes de la création, font du talent de M. Luc Dietrich un produit assez rare dans les Lettres françaises contemporaines. Comme Céline (auquel il ne ressemble pas du tout, mais auquel, néanmoins, il fait penser), comme Giono (même remarque), il dépayse ce qu'il voit et ce qu'il imagine et nous dépayse à notre tour. Cela fait une nature littéraire, qui existe pour elle-même et en elle-même, et que nous ne pouvons ignorer.

RAMON FERNANDEZ.

CRITIQUE

MALLARMÉ L'OBSCUR, par *Charles Mauron*. (Denoël).

M. Charles Mauron s'était déjà fait apprécier des mallarméens par les commentaires non seulement ingénieux mais pénétrants dont il accompagna, voici dix ans, la traduction anglaise que Roger Fry donna des poèmes de Stéphane Mallarmé. Ces mêmes « gloses », mais reprises, précisées, et éclairées à nouveau par une étude d'ensemble, forment ce volume.

C'est une tentation qui n'est pas neuve que de vouloir « expliquer » Mallarmé : elle n'a mené le plus souvent qu'à transformer en une prose douteuse une indubitable poésie, et à révéler moins la richesse des énigmes que la pauvreté des Œdipes. Ce n'est pas faute que certains n'y aient mis bien de l'assurance, quand ce n'était pas une gloriole de zélateurs ou une suffisance d'initiés. Aussi peut-on se féliciter de ne rien trouver de cela dans le livre de M. Mauron et d'en pouvoir louer, avant tout, le ton.

Sans rien dissimuler du cas qu'il fait de son sujet : — « Je considère l'esthétique de Mallarmé comme un des sujets les plus actuels qui puissent s'offrir à notre méditation : le problème des rapports entre l'art et la vie, c'est-à-dire, en somme, entre les valeurs spirituelles et les réalités temporelles, s'y réfléchit comme dans un miroir concave. » — M. Mauron n'emprunte ni la voix tonnante des petits prophètes, ni les glapissements des extra-lucides : il s'exprime avec une intonation de tous les jours, parce que ce sujet de méditation s'est offert à lui tous les jours pendant de longues années. Il ne s'est abusé ni sur la difficulté de sa tâche, ni sur la modestie qu'imposait le fait d'y avancer de quelques pas : il s'est bientôt persuadé de l'idée non seulement obscure, mais petite qu'on s'est faite de l'obscurité de Mallarmé. Il est arrivé ainsi à penser qu'aucune ingéniosité, si déliée soit-elle, ne parviendra à « expliquer » convenablement un poème de Mallarmé si on le limite à lui seul, si on ne le plonge pas, pour ainsi dire, dans un bain d'obscurité mallarméenne générale; en un mot, que l'explication d'un simple poème de Mallarmé ne doit se chercher que dans son rapprochement avec tous les autres poèmes et que la première nécessité est de recomposer le lexique métaphorique du poète. Ainsi se dégage ce que M. Charles Mauron nomme « les métaphores obsédantes », ces enchaînements singuliers et impérieux, « l'entrelacs de relations qui compose son *véritable* univers spirituel ».

La première partie du livre renferme des pages excellentes sur la nature et les divers aspects de l'obscurité : *obscurité du chaos* et *obscurité de l'étrange* : sur l'ambiguïté essentielle de la métaphore, sur la technique picturale propre au style de Mallarmé, sur l'*obsession des absences* dans son œuvre. Le chapitre consacré à des exemples de « métaphores obsédantes » est particulièrement riche en remarques précieuses : la constance des liaisons « fleur, azur, enfance » ou « ange, aile, instrument ancien », par exemple, éclaire vivement une succession de poèmes différents et en montre les relations insoupçonnées à l'abord. On sait gré à M. Mauron d'avoir, tout en restant parfaitement clair, évité des développements auxquels ses recherches eussent pu facilement entraîner. Cette première partie qui n'a pas

même cent pages apporte plus de clartés sur l'essence de la pensée et de la poésie mallarméennes que ne l'ont fait des ouvrages plus ambitieux; la seconde, qui est plus proprement explicative, se lit avec le même agrément et fait montre d'un ton aussi juste : ce mélange de gravité et de sourire, de désespoir et de sens comique qui est propre à Mallarmé réclame une pareille diversité d'humeur de la part de celui qui en étudie l'œuvre. Ces gloses se lisent non seulement avec intérêt, mais encore avec plaisir; la gentillesse de l'accent y dissipe jusqu'au dernier soupçon d'esprit doctoral : même si l'on n'était pas d'accord avec la version proposée par M. Mauron, on n'en concevrait aucune irritation, tant son étude est menée avec une patience fervente et une convaincante modestie : mais il y a peu d'endroits où l'on se sente porté à contredire son exégèse.

G. JEAN-AUBRY.

RELIGIONS

ESSAIS SUR LE BOUDDHISME ZEN, par *D. T. Suzuki*, traduction de *Pierre Sauvageot* (Collection « Bouddhisme et Jaïnisme »).

Le livre de M. Suzuki, une des autorités les plus reconnues du Bouddhisme Zen, vient fort à propos dans cette période de violence et de troubles qui est la nôtre, où le chaos spirituel de plus en plus accentué plonge les esprits dans une profonde incertitude et entrave l'épanouissement de l'esprit. Cependant, nous eussions aimé de voir présenté au public français un autre volume, plus didactique, de la production si riche de M. Suzuki, un livre qui aurait pu servir comme un guide plus sûr pour l'exploration de ce domaine de la philosophie bouddhique. Le présent ouvrage n'est que le premier tome d'une série de dix volumes dont M. Sauvageot se propose de traduire la collection intégrale. Il n'est donc guère possible de se former dès maintenant un jugement sur la valeur intrinsèque du travail de l'auteur. Mais il nous paraît utile de mettre en relief certains traits essentiels de la doctrine qu'il analyse de points de vue si variés.

Les difficultés qui se présentent aux Européens désireux non seulement de comprendre, mais aussi de réaliser l'enseignement du Zen, sont nombreuses et presque insurmontables. En effet, on ne peut les maîtriser par les procédés d'assimilation habituels dont dispose notre arsenal philosophique. Certes, le Zen est la forme du Bouddhisme la plus purifiée de la mythologie historico-symbolique de

la poésie hindoue, la plus vidée de toute spéculation visionnaire ; il est une discipline (aussi dans le sens primaire du mot) philosophique; mais c'est surtout un produit essentiellement chinois et dépourvu de toute structure logique qui en faciliterait l'approche. Nous devons donc, dès le début, renoncer à une prise de possession progressive et systématique. Nous nous résignerons à considérer le Zen comme une fleur étrange du jardin de l'Esprit, comme une œuvre d'art à la fois proche et lointaine, que l'on ne peut saisir que par l'élan hardi de l'intuition. Ainsi compris, le Zen deviendra, pour nous autres Européens, une source intarissable de lumière.

Le terme *Zen* est une forme abrégée de la traduction chinoise de *dhyâna* qui correspond à « méditation ». Cette étiquette humble et silencieuse renferme tout un programme. Voici ses quatre principes énoncés par Bodhi-dharma en l'année 520 de notre ère :

« Une transmission spéciale en dehors des Écritures,
« Aucune dépendance à l'égard des mots et des lettres,
« Se diriger directement vers l'âme de l'homme,
« Contempler sa propre nature et réaliser l'état d'un Bouddha »

Ce simple mécanisme, qui le distingue des autres écoles du Bouddhisme, permet au Zen de se débarrasser des spéculations métaphysiques et des préceptes éthiques et de pénétrer directement dans la nature de l'être intérieur. Il réalise ainsi l'Illumination, par laquelle Gautama, un mortel ordinaire, fut transformé en Bouddha. Parvenu à l'état bouddhique, l'intellect — cause de tous les troubles — est détrôné et cède la place à une harmonie d'ordre plus élevé qui efface toutes les contradictions. Le dualisme de l'Un et du Multiple disparaît et la concentration, poussée à son degré extrême, réussit la parfaite cessation de l'activité mentale elle-même. L'homme qui a atteint ce stade de perfection s'est rendu maître de ses passions et de ses doutes.

Le Zen s'est servi de la pratique spirituelle du *dhyâna*, mais quant au fond de la doctrine il avait une façon particulière de l'interpréter. L'esprit chinois, plus réaliste que celui de l'Inde, ne s'est pas contenté du contenu négatif du bouddhisme primitif. L'anéantissement de la conscience et l'état de calme qui en résultait ne pouvaient pas être le vrai but de l'Illumination du Bouddha. Celle-ci devait se pleinement manifester dans la vie elle-même, dans les formes plus riches et plus libres de la condition humaine. C'est ici que le Zen a greffé une jeune et vigoureuse branche sur l'arbre du Bouddhisme, en développant plus profondément et d'une façon plus vaste l'idée de l'Illumination.

Bodhi-dharma, le fondateur du Zen en Chine, considéra le *Lankâvatâra* comme le seul texte, parmi tous les *Sûtras* introduits en

Chine, où les principes du Zen fussent enseignés. Il serait cependant erroné de qualifier le *Lankâvatâra* comme la source de l'enseignement Zen. Celui-ci insiste d'une manière absolue sur le fait qu'il est fondé sur l'expérience immédiate de chacun et le *Sûtra* n'a de valeur qu'en tant que livre-témoin. Son étude nous permet de distinguer certains caractères du Zen.

Le sujet principal du *Sûtra* est l'expérience intérieure du Bouddha. Elle n'y est pas expliquée, mais simplement suggérée. Une démonstration intellectuelle et analytique l'aurait desséchée et dénaturée. Si on en découpe une partie pour l'examiner, on la tue. Lorsqu'on veut pénétrer son essence, lorsqu'on croit toucher à l'ultime vérité, on voit qu'elle s'évanouit. L'Illumination ne peut être comprise que par notre vie même, vécue sur le plan concret, au-dessus de tous les concepts, au-dessus de toutes les images. Or la poésie du *Lankâvatâra* ne peut nous offrir que les symboles de cette expérience personnelle, le reflet d'une vérité qui ne peut être formulée par des mots; elle évoque notre propre image en un miroir, elle nous fait entrevoir notre propre ombre au clair de lune, elle renvoie notre propre voix par l'écho dans la vallée. Là où les catégories philosophiques ont perdu leur préséance, l'hymne du Bodhisattva Mahâmati s'élève, net et concis :

« Lorsque tu examines le monde avec ta sagesse et ta compassion, il est pour toi comme la fleur de l'éther, dont nous ne pouvons dire si elle est créée ou évanescente, car les catégories de l'être et du non-être lui sont inapplicables.

» Lorsque tu examines toutes les choses avec ta sagesse et ta compassion, elles sont comme des visions, elles sont au delà de la portée du mental et de la conscience, car les catégories de l'être et du non-être leur sont inapplicables.

» Lorsque tu examines le monde avec ta sagesse et ta compassion, il est éternellement comme un rêve, dont nous ne pouvons dire s'il est permanent ou sujet à la destruction, car les catégories de l'être et du non-être lui sont inapplicables.

. . . .

» Avec ta sagesse et ta compassion, qui défient réellement toute qualification, tu embrasses la nature sans ego des choses et des personnes et tu es éternellement libre de toute passion mauvaise et des entraves du savoir.

» Tu ne t'évanouis pas dans le Nirvâna, pas plus que le Nirvâna ne réside en toi, car cela transcende le dualisme de l'Illuminé et de l'Illumination, aussi bien que l'alternance de l'être et du non-être.

» Ceux qui voient le Muni si plein de sérénité, et au delà de la

naissance, sont détachés des désirs insatiables et demeurent sans taches dans cette vie et au delà. »

Le chant se tait. Il serait vain d'en vouloir analyser les préceptes. Il projette des faisceaux lumineux sur la voie qui conduit à la réalisation de soi-même. D'après le *Lankâvatâra*, on peut arriver à la Suprême Illumination Parfaite, par laquelle Gautama devint le Bouddha, en transcendant les notions d'être et de non-être. L'attachement à ce dualisme constitue l'erreur fondamentale : il faut s'en libérer. Alors, on s'aperçoit que toutes les choses sont vides, elles sont soumises à une telle dépendance mutuelle qu'elles ne portent pas la marque d'une individualité distincte. De plus, les choses sont incréées : car il n'existe pas une force extérieure qui les a créées — et elles ne peuvent être créées par elles-mêmes. Une conception dualiste du monde est donc fausse. La négation de l'individualité comme réalité absolue nous amène au principe de la relativité : il n'y a rien dans l'existence qui puisse maintenir d'une façon absolue sa forme individuelle dans la ronde éternelle de création et disparition : en fait, exister c'est devenir. Par conséquent, nous ne pouvons atteindre l'état de l'Illumination qu'en transcendant le stade analytique de l'esprit qui se complaît dans la discrimination des phénomènes extérieurs et intérieurs du monde. Il est évident que cette voie est particulièrement difficile pour l'esprit européen, car la tendance analytique est le caractère fondamental de toute notre spéculation philosophique.

Deux siècles après Boddhi-dharma c'est par Houeï-nêng (637-713) que le Zen est arrivé à la clarification de sa doctrine. Elle se cristallisait autour du postulat de Houeï-nêng : « Voir dans sa propre nature. » C'est l'essence même du Zen et Houeï-nêng y a toujours insisté dans ses sermons : « Nous parlons de vision dans notre propre Nature et non pas de la pratique du *dhyâna* ou de l'obtention de la libération. » Le mot « Nature » est ici équivalent de *prajnâ* qui signifie sagesse transcendantale. Chacun de nous possède le *prajnâ* en état potentiel, mais il faut une longue pratique disciplinée pour sortir de la confusion de pensée qui barre notre vue. Quand nous avons réalisé la *prajnâ*, l'œil spirituel s'ouvre et nous pouvons voir nous-mêmes en notre Nature. Cette vision est un acte instantané — elle ne connaît nulle évolution continue et graduelle, le regard intuitif est en opposition nette avec la compréhension logique.

Au Japon, où l'enseignement du Zen, arrivé au terme de sa pérégrination, a atteint la pleine maturité, l'acte de connaissance que nous venons de décrire est désigné par le terme *satori* qui signifie « choc ». Ce choc libérateur et brusque réveille la conscience humaine,

la spontanéité intérieure. Le *Sûtra de l'Estrade* exprime en ces termes l'effet de cette compréhension « abrupte » :

« Lorsque la doctrine abrupte est comprise, il n'est plus besoin de se discipliner dans les choses extérieures. Qu'un homme ait seulement une vue droite, en son esprit, et nul désir, nul objet extérieur ne le corrompront plus. C'est là voir en sa propre Nature. O mes amis, n'ayez aucune résidence fixe, à l'extérieur ni à l'intérieur, et votre conduite sera parfaitement libre et sans entrave. Chassez votre attachement, et votre marche ne connaîtra pas le moindre obstacle... Nous savons que toutes les choses sont dans nos propres esprits. Pourquoi donc ne cherchons-nous pas alors à voir instantanément dans nos propres esprits pour y trouver la vérité sur l'essence de l'esprit? »

Cette révélation spontanée n'est pas le privilège exclusif du mysticisme oriental. N'a-t-il pas son analogie dans le « choc intellectuel » de Descartes qui, le 10 novembre 1619, enfanta la philosophie et la science modernes? Rien ne peut mieux expliquer le mécanisme du Zen, ce brusque jaillissement de la vérité, que l'interprétation saisissante que donne Paul Valéry d'une telle « illumination de l'esprit » : « Tout à coup la vérité de quelqu'un se fait et brille en lui. La comparaison lumineuse s'impose, car rien ne donne une image plus juste de ce phénomène intime que l'intervention de la lumière dans un milieu obscur où l'on ne pouvait se mouvoir qu'à tâtons. Avec la lumière apparaît la marche en ligne droite et la relation immédiate des coordinations de la marche avec le désir et le but. Le mouvement devient une fonction de son objet. Dans le cas dont je parlais, comme dans celui de Descartes, c'est toute une vie qui s'éclaire, dont tous les actes seront désormais ordonnés à l'œuvre qui sera leur but. La ligne droite est jalonnée. Une intelligence a découvert ou a projeté ce pour quoi elle a été faite : elle a formé, une fois pour toutes, le modèle de tout son exercice futur. » L'exégèse du rationaliste contemporain peut différer de celui du sage intuitif, appartenant à un autre âge et à une autre civilisation. La vérité découverte et définitivement acquise reste la même.

ALFRED THEIN.

***

PIRIT NULA (SUTTAS DE PROTECTION), traduits du pali par *Marguerite La Fuente*. (Adrien Maisonneuve, 1941.)

Après la mort du Bouddha, ses disciples se réunirent à Rajagriha, et décidèrent de fixer les enseignements qu'il avait donnés oralement aux auditeurs de son choix pendant les quarante-cinq années qui

suivirent son illumination. Ils prièrent Ananda — le disciple préféré du maître qui l'accompagna dans toutes ses pérégrinations sur les routes des Indes, entendit tous ses propos et le soigna jusqu'à sa mort — de répéter devant leur assemblée les discours que le Bouddha avait tenus dans les circonstances les plus diverses de sa vie. Les récits d'Ananda forment la collection des Suttas (le mot pali Sutta signifie : la règle). Chacun d'eux commence par la formule : « Ainsi ai-je entendu », dont Ananda les fit chaque fois précéder devant ses auditeurs. Les récits d'Ananda furent transmis oralement sur un rythme psalmodié pendant près de trois cents ans après la mort du Bouddha. L'on décida enfin de les mettre par écrit, et ce furent les scribes du monastère d'Alu Vihara, près de Matale, à Ceylan, qui accomplirent ce travail, environ deux cents ans avant notre ère.

Il n'existait jusqu'à ce jour en français aucune traduction d'ensemble des Suttas. Marguerite La Fuente vient par son travail combler partiellement cette lacune, en nous donnant un choix de ces textes sacrés, traduits directement du pali avec l'aide du Ven. Bhikku P. Vajiranana Thero.

La traductrice nous apprend que : « Nula signifie un fil, le fil blanc symbolique de protection qui, tenu par le Bhikku présidant la cérémonie de Pirit, est déroulé dans la salle où se chantent les Suttas, et passé autour d'un doigt de chacun des assistants. De la même façon, la pensée dégagée par les paroles récitées doit relier l'assemblée dans une même pureté de pensée protectrice, purifiée de haine, de peur, et de convoitise. »

Les discours du Bouddha ont pour objet des développements sur le thème des quatre grandes Vérités dont l'exposition est à la base de la doctrine bouddhique : la Noble Vérité de la souffrance causée par la naissance, la vieillesse et la mort ; la Noble Vérité de l'origine de la souffrance qui se confond avec le désir de la vie, source de nouvelles renaissances; la Noble Vérité de l'extinction de la souffrance qui ne peut survenir que par l'extinction du désir, et le détachement des apparences sensibles; la Noble Vérité du sentier qui mène à l'extinction de la souffrance : ce sentier comprend huit voies spirituelles : la compréhension juste, la pensée juste, la parole juste, l'attention juste, la concentration juste.

La tentative de réforme sociale que constituait l'enseignement du Bouddha par rapport à l'établissement des castes est exprimée avec force dans le Sutta du Paria. L'on y entend le Maître apostropher un Brahmane, et lui enseigner la véritable notion du Paria : « Celui qui dans ce monde fait souffrir les créatures vivantes, qu'elles soient nées une fois ou deux, en qui il n'y a pas de compassion pour les êtres vivants, qu'il soit considéré comme un paria... Celui qui ayant

commis une mauvaise action espère que personne ne le saura et fait le mal en se cachant, qu'il soit considéré comme un paria... Il est des Brahmanes nés dans des familles vouées aux incantations, qui doivent suivre les Védas et pourtant sont pris continuellement dans de mauvaises actions. Ils sont méprisés pendant cette vie et dans leur vie suivante renaissent dans un état misérable; leur naissance ne les sauve ni des enfers ni du blâme. Ce n'est pas par la naissance mais par des actes que l'on devient un paria. Ce n'est pas par la naissance mais par des actes que l'on devient un Brahmane. »

L'on trouvera, dans les Suttas qui suivent, l'exposition de la psychologie telle que la conçoit la doctrine bouddhique, et la méthode de purification de la conscience dont les éléments constituent une véritable mystique expérimentale. Sans doute est-ce dans cette conception de l'illumination qui ne fait intervenir ni la notion de grâce, ni celle d'action divine, mais s'appuie sur un processus physiologique étroitement contrôlé phase par phase, que l'on découvrira la caractéristique essentielle de la pensée religieuse de l'Extrême-Orient.

A. ROLLAND DE RENÉVILLE.



CRÉPIEUX-JAMIN et la Graphologie.

La mort de Jules Crépieux-Jamin, survenue il y a déjà dix-huit mois, le 24 octobre 1940, à l'âge de quatre-vingt-un ans, a passé complètement inaperçue, et le public l'ignore certainement encore. A une exception près, aucun article ou même aucune information n'a été consacrée au grand graphologue français dont la renommée pourtant était universelle. J'ai moi-même fourni sur le moment aux plus importants journaux parisiens une notice nécrologique qui est allée au panier. Les revues graphologiques étrangères ont ainsi ignoré la disparition de celui que le Congrès international de Graphologie de Berlin, en 1935, accueillait avec une unanime vénération. Seul Keyserling, ce connaisseur des grandes ou curieuses personnalités « mondiales », a consacré à Crépieux-Jamin une page pittoresque et touchante dans ses *Annales de l'École de la Sagesse*.

Cette indifférence de notre pays à ses créateurs originaux, extra-académiques, est de tradition. Et lui-même, Crépieux-Jamin, est bien dans la tradition de ces créateurs. De petite origine, autodidacte, sa vie peu connue est vraiment telle qu'on en pourrait composer une image d'Épinal dans un album d' « enfances célèbres » ou de « grands inventeurs » où il rejoindrait Bernard Palissy, Denis Papin, Elias Howe, le banquier Laffitte, Pasteur.

Les premières images montreraient la jeunesse studieuse du fils de l'horloger-bijoutier, dans un milieu familial rouennais où régnaient la sensibilité et la vertu. Ami des livres et d'habitude plongé dans la lecture, le jeune Crépieux déniche un jour chez le bouquiniste le *Système Graphologique* de l'abbé Michon; le soir même, et les soirs suivants, il le lit à haute voix à sa mère aveugle, sous la lampe à pétrole. Mais en lisant, sa pensée a formé des objections, elles se pressent maintenant sur ses lèvres, il en interrompt sa diction, prend le *Système* à partie avec tant de vivacité que sa mère en est choquée. « Je te demande pardon, maman, dit le fils en s'allant coucher, je t'ai offensée par ma violence, c'est que ce livre si intéressant me paraît renfermer des erreurs. — C'est bien, mon fils, répond la mère, mais pourquoi t'emporter? Réfléchis là-dessus et écris ce que tu en penses. » Ainsi naquit la vocation.

Depuis ce soir-là Crépieux ne cessera de se livrer à sa passion graphologique. Mais il ne le pourra qu'à ces moments, qu'on appelle perdus. D'abord il fallait avoir un métier. A la fin d'une bonne instruction du premier degré, il reçoit une distinction scolaire qui décide son père à lui offrir telle récompense qu'il souhaitera. Que demande ce jeune homme? A passer une année dans une école suisse de réglage de chronomètre ! Et ainsi il va à Genève, où, dans les intervalles de ses exercices de haute précision, il connut un milieu polymorphe et bohème qui enrichit son expérience psychologique; il y fréquenta des nihilistes russes qui exaspérèrent sa passion de l'ordre; le soir il charmait ses camarades par des improvisations sur son violon.

Ses tribulations de Genève (il est des récits qu'on ne fait pas deux fois), voici de quelle façon Keyserling, en une page charmante, les a retracées : « ... Son père avait été horloger, il suivit ses traces et alla à Genève en apprentissage, où il inventa, au bout de peu de temps, une montre tout à fait remarquable. Alors survint chez lui un Américain qui lui fit voir une montre d'un système similaire, de sa façon, et lui demanda à quel prix lui, Crépieux-Jamin, pourrait la vendre. Celui-ci énonce une somme assez élevée. L'autre alors : « Je vends la mienne pour la moitié. » Là-dessus, Crépieux-Jamin baissa pavillon et s'en vint trouver un vieil ami qui, paternellement, lui avait constamment donné de bons conseils; il lui dit que comme horloger il n'y avait aucune apparence qu'il pût gagner assez pour épouser la jeune fille qu'il aimait. Le vieil ami lui donna alors ce conseil : « Essayez de l'apiculture, c'est un métier où vous trouverez moins de concurrence. » Aussitôt dit, aussitôt fait. Bientôt après, Crépieux-Jamin était le meilleur apiculteur de Suisse. C'est alors qu'à Paris il reçut la décoration du Mérite agricole. Cependant

l'apiculture non plus ne lui rapportait pas encore assez pour rendre sa femme heureuse. Alors Crépieux-Jamin alla une fois de plus voir le vieil ami qui ne l'avait jamais laissé en plan. Celui-ci lui dit : « Je ne vois plus pour vous qu'une chose : devenir dentiste, ça paye toujours. Là vous pouvez exploiter les mêmes facultés méticuleuses qui vous ont réussi comme horloger et comme apiculteur et par-dessus le marché vous assurer un bon revenu. » Crépieux-Jamin le remercia, conquit son diplôme et s'établit dès lors dentiste à Rouen, là même où il a pratiqué jusqu'à sa soixantième année et au delà. De pair avec les extractions de dents, il fit fructifier son don pour l'interprétation de l'écriture au point d'élever cette matière au rang de science transmissible (1). »

Horloger, apiculteur, dentiste, telles furent donc ses occupations professionnelles, auxquelles il faut ajouter ses goûts de violoniste et plus tard, aux années heureuses, de collectionneur méthodique, très informé et très exigeant, de médailles et de beaux livres, enfin son apostolat des universités populaires et de l'instruction pour le peuple auquel il se livra jusqu'à sa mort. Il fut même un sportif, au temps du triomphe de la « petite reine », la bicyclette : novateur et doctrinaire, là comme ailleurs, il tira de ses performances une méthode de tourisme au long cours à vélo sous le titre *Deux cents kilomètres par jour sans fatigue*. Il est vrai que lui-même était infatigable.

Mais parmi tous ces hors-d'œuvre, la graphologie fut tout le long de sa vie maîtresse de ses pensées. Il faisait sur elle des conférences et ne craignait pas de transformer l'estrade de l'orateur en tréteau, improvisant à merveille des portraits sur des documents fournis par l'auditoire. La doctrine lui importait cependant davantage encore : à vingt-six ans il publiait son premier *traité* aussitôt traduit en allemand; trois ans plus tard paraissait chez Alcan *l'Écriture et le Caractère*. Une série d'études spéciales suivirent cet ouvrage classique, notamment *l'Écriture des Canailles*, jusqu'à son ouvrage capital, *l'A. B. C. de la Graphologie* paru, encore chez Alcan, en 1929. Parallèlement à ce travail d'élaboration scientifique, il se livra à la graphologie professionnelle d'abord en marge de son métier de dentiste, vers soixante ans, exclusivement. Il existe de lui des milliers de consultations graphologiques éparses et inédites. Il eut comme amis, comme correspondants, la plupart de nos célébrités;

(1) Extrait, traduit de l'allemand, du *Weg zur Vollendung*, juin 1941, Darmstadt. Cet article a été publié en français dans la brochure *Crépieux-Jamin* publiée en 1942 chez Stock sous les auspices de la Société graphologique de France, sous le titre *Évocation*.

et deux ou trois cents familles ne faisaient rien sans le consulter. De combien de mariages n'est-il pas le parrain !

Mais je doute qu'on lui doive un divorce : il était de ces hommes qui préfèrent donner leur avis avant une sottise qu'après. Il conseillait la sagesse, la bonté, la hauteur de l'âme. Car ce savant méticuleux et systématique qui fit de la graphologie une science exacte, ce sévère hygiéniste du physique et du moral, fort prêcheur, souvent intransigeant, s'il pardonnait peu la médiocrité et jamais le mal, était toute candeur, tout enthousiasme, toute suavité, pour le Beau et les qualités du cœur. Il avait dans ce domaine un ton de voix inoubliable, en une sorte de mélopée.

Il savait trouver la grandeur où elle était : d'une inconnue dont on lui communiqua un jour une lettre, il dit en réponse : « ... il convient de l'honorer. Est-elle cultivatrice ? Dites-moi quelque chose d'elle. C'est une belle âme. »

Aussi comprend-on les derniers mots d'adieu du philosophe allemand que je citais tout à l'heure : « Crépieux-Jamin était un esprit merveilleusement lucide, un excellent type de la vieille France... Il avait quelque chose d'infiniment émouvant dans sa modestie réfléchie et convaincue. Et maintenant il est mort. Il en est peu que je puisse regretter autant. Cela me faisait du bien, rien que de penser qu'il existait. Comme elles deviennent rares les existences authentiques comme celle-là ! Qu'on pense, dans le même ordre d'idées, à un homme dont malheureusement je n'ai pas connu la personne, unique aussi par sa dimension d'humanité, l'entomologiste Fabre. »

Son œuvre n'est rien de moins que la création même de la graphologie. Sans doute les abbés Flandrin et Michon l'ont-ils précédé dans cette découverte française — et le beau titre de Fondateur a-t-il été décerné à Hippolyte Michon par Crépieux-Jamin lui-même. Mais si un nouveau continent scientifique était reconnu et occupé, il restait à l'organiser et c'est à Crépieux-Jamin que revient cet honneur : inventaire et nomination des espèces, sens et surtout hiérarchie des signes, critérium suprême de l'harmonie, échelle des valeurs à prendre pour base, méthode pédagogique enfin, on lui doit tout. En une seule étape il a achevé une graphologie classique fondée sur une psychologie classique, celle, si l'on veut, de nos moralistes réalistes, de notre caractérologie de société et de lettres, assise sur les évaluations du bon sens et de la bonne conscience. Elle est clarté, jugement, honnêteté et finesse, elle évoque La Fontaine, Molière, La Bruyère et en recherche critique ne va pas au delà de La Rochefoucauld ou Chamfort. (Crépieux-Jamin est lui-même un

excellent moraliste, et savoureux, dont on tirerait des maximes du meilleur style.)

Mais depuis vingt ans la psychologie a été renouvelée par la philosophie de l'inconscient, par la psychanalyse de Freud, Adler et Jung et par les études de Janet, de Delmas et Boll, de Dumas; la caractérologie a fait avec le docteur Corman et surtout Kretschmer, Klages, un pas immense. Les écoles graphologiques étrangères ont tâché de se tenir au courant de ces recherches en profondeur. Le maître de la graphologie allemande n'est autre que le philosophe Klages lui-même; en Suisse Pulver, en Angleterre Jacobi à un moindre degré, utilisant les significations symboliques et la psychiatrie. La graphologie française apparaît en retard d'une génération, et ce retard est dû en partie à la stricte méthode intellectualiste de Crépieux-Jamin. Celui-ci était trop âgé pour rénover son système et indiquer des chemins nouveaux. Pour lui-même et son œuvre, ce n'est pas à regretter. Souhaiterait-on que Molière eût pu « psychanalyser » son Avare et son Misanthrope? Il y a là deux domaines différents. La graphologie jaminienne subsiste, toujours valable dans la conception du monde « comme il va ». Bien mieux, son idée de l'harmonie est peut-être à l'avant-garde des travaux actuels sur l'unité du caractère ou *personne*. Mais il reste pour la graphologie française à prendre part elle-même à l'exploration des voies nouvelles. La graphologie n'est pas seulement un art pratique : avec la morphologie (nom nouveau de la physiognomonie), avec la chirologie (nom nouveau de la chiromancie), avec la caractérologie, elle est appelée par l'Université elle-même, par exemple par le professeur Wallon (voir son article dans *la Pensée* de décembre 1939), à suppléer à la fatale « indétermination » à laquelle viennent buter les disciplines psychologiques universitaires. Ces « sciences nouvelles en formation » procèdent par des significations polyvalentes d'une extrême souplesse et sont propres à avancer la connaissance du caractère global, « carrefour à multiples accès » qui échappe constamment à l'analyse scientifique. L'étude graphologique devrait attirer de jeunes savants. La place de successeur de Crépieux-Jamin et de porte-parole de la graphologie française est vacante, et on ne voit par qui elle pourrait être occupée.

MAURICE DELAMAIN.

Autorisation de publication n° 25.

LE DIRECTEUR-GÉRANT : DRIEU LA ROCHELLE.
Imprimerie Chantenay, 15, rue de l'Abbé-Grégoire, Paris-VIe.


LA BELLE RÉCOLTE... GRACE